



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

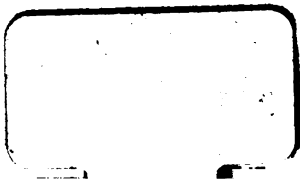
WIDENER LIBRARY

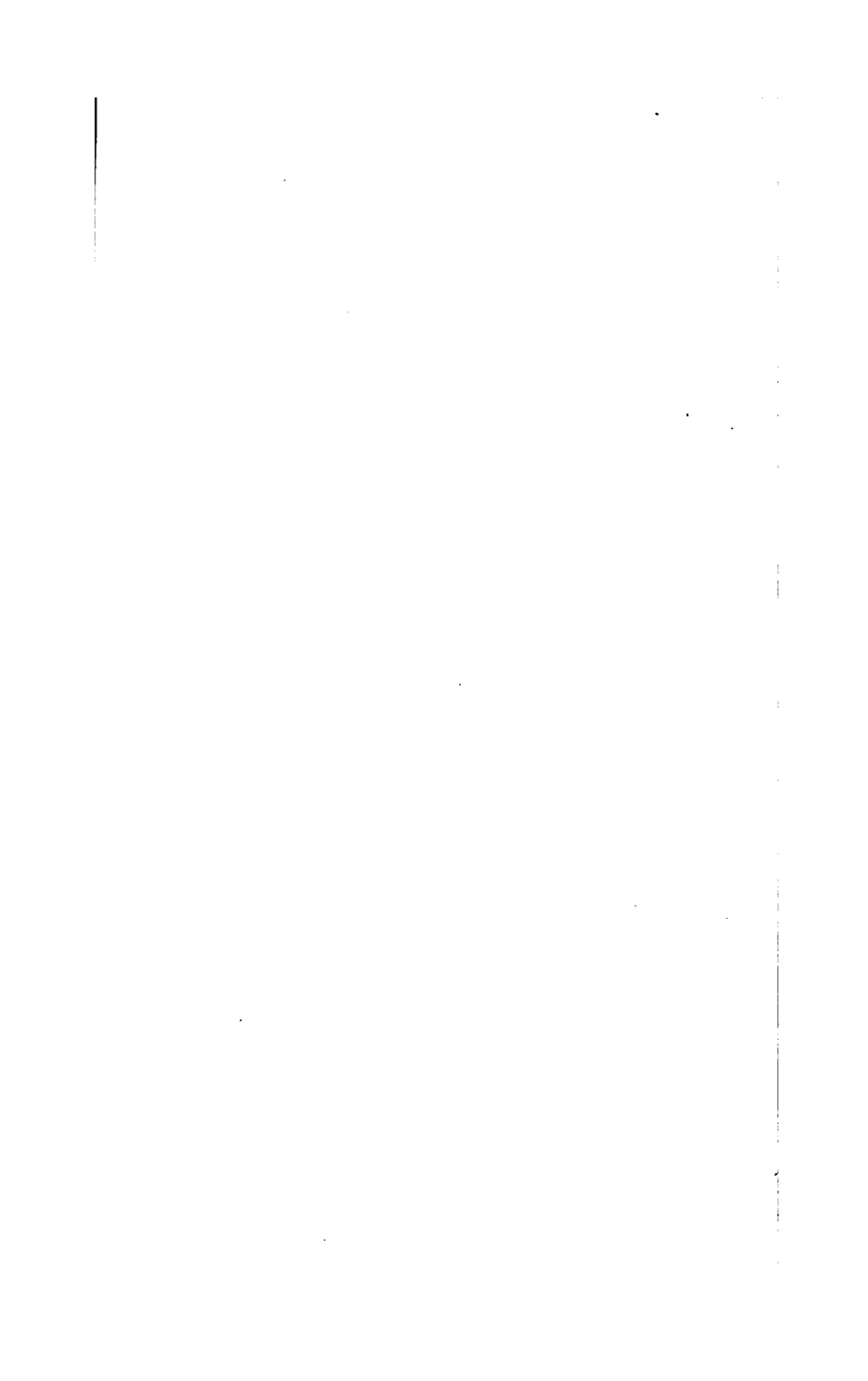


HX J91V 0



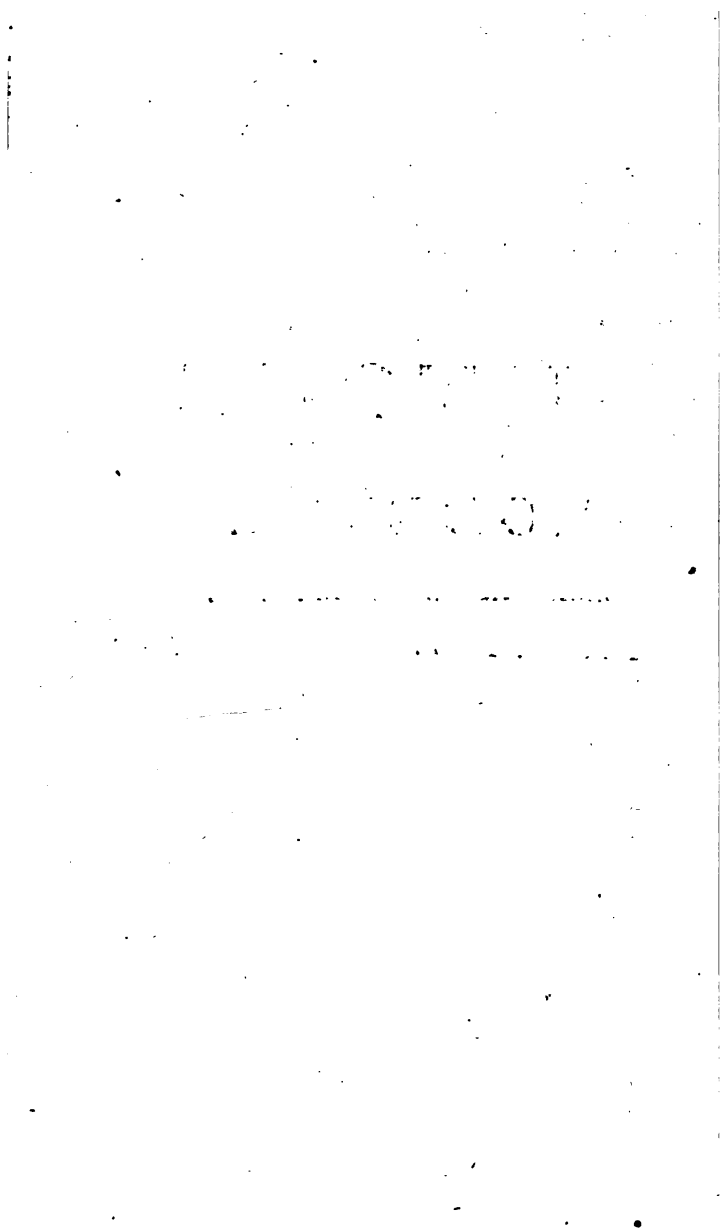
HARVARD
COLLEGE
LIBRARY





HISTOIRE MODERNE:

TOME VINGT-QUATRIÈME,



HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS,
DES JAPONNOIS,
DES INDIENS,
DES PERSANS,
DES TURCS,
DES RUSSIENS,
ET DES AMÉRICAINS.

*Pour servir de suite à l'Histoire Ancienne
de M. ROLLIN.*

*Continuée par M. RICHER, depuis le douzième
volume.*

TOME VINGT-QUATRIÈME.

Trois livres reliés.



A PARIS,

Chez } SAILLANT & NYON, Libraires,
 rue Saint-Jean-de-Beauvais, vis-
 à-vis le Collège;
 & Veuve DESAINT, Libraire, rue
 du Foin.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

1467.55

1979
44-68-
2-25



HISTOIRE

D E S

AMÉRICAINS.



*CONTINUATION DE LA CONQUÊTE
DU PÉROU.*

L'AMÉRIQUE étoit la seule partie de la terre que la soif des richesses n'eût pas fait arroser du sang des humains : les habitans , séparés des autres nations par une mer immense , étoient comme à l'abri des fléaux qui désoloient le reste du monde. Les vices , trop resserrés dans notre continent , débordèrent enfin & inonderent l'Amérique. Les Européens ne furent pas plutôt arrivés dans cet heureux pays , qu'on y vit paroître la cupidité , l'envie , l'ambition , &c. & les forfaits succéder aux forfaits. Les habitans de l'Amérique furent

Tome XXIV.

A

exterminés par des Etrangers qu'ils avoient traités avec douceur & humanité. La nature, irritée des cruautés que l'on exerçoit contre eux, les vengea : elle chargea chez leurs destructeurs le plaisir de produire, en crainte, en douleur, en ignominie, & rendit odieux le souvenir de la Conquête de l'Amérique.

Suivons les Espagnols dans leurs cruautés, & voyons les tourner leur fureur les uns contre les autres. Diegue d'Alvarado, un des principaux Officiers de l'infortuné Almagro, fut si sensible à la mort de son Général, qu'il partit pour l'Espagne avec la résolution de dénoncer les Pizares à l'Empereur, & d'engager ce Monarque à leur faire subir la punition due à leur injustice & leur cruauté. Il n'épargnoit rien pour réussir dans ses projets de vengeance ; mais il mourut subitement à Valladolid, où la Cour étoit alors : plusieurs personnes crurent qu'il avoit été empoisonné.

Alvarado
porte à la
Cour la nou-
velle de la
mort d'Al-
magro.

Fernand, voyant son pouvoir établi par la mort d'Almagro, se livra à toute la cruauté de son caractère, & fit périr les plus zélés partisans du rival de son frère. Les trois Pizares se mirent ensuite

chacun à la tête d'un détachement d'Espagnols & fournirent une grande étendue de pays. Fernand prit la résolution de passer en Espagne pour rendre compte de sa conduite à la Cour : plusieurs de ses amis lui représenterent qu'il ^{Fernand Pizare passe en Espagne, où il est mis en prison.} devoit attendre qu'on l'eût informé de la maniere dont on y avoit appris la mort d'Almagro ; mais il rejetta cet avis : il fut arrêté presque aussitôt qu'il arriva en Espagne & jetté en prison où il resta près de vingt ans.

François & Gonzale continuerent les Conquêtes : ils envoyèrent Valdivia au Chili : il y fut mieux reçu qu'Almagro ne l'avoit été : mais ses injustices irritèrent les Indiens qui lui firent une guerre cruelle pendant plus de huit ans. Pendant ce tems, Gonzale Pizare étoit occupé à la Conquête de la Province de *Canela*, ainsi nommée, parce que les Espagnols y trouverent une prodigieuse quantité de ces arbres qui portent la canelle. Il y rencontroit souvent des Indiens très-belliqueux avec lesquels il étoit obligé d'en venir aux mains : les rivières interrompoient souvent sa marche : pour éviter l'embaras de construire des ponts, il fit faire

4 HISTOIRE

un brigantin , mit une partie de ses gens dedans , avec ordre de suivre le cours d'une riviere assez considerable qu'il rencontra : c'étoit la riviere des Amazones ; il suivoit la rive avec le reste de son monde. La marche étoit si bien réglée qu'on s'arrêtoit dans les mêmes endroits pour le sommeil & la nourriture , & on étoit toujours en état de se secourir mutuellement.

Gonzale fit plus de deux cents lieues en suivant le cours de la riviere : l'ennui de ne trouver pour aliment que des fruits & des racines , lui fit prendre la résolution d'envoyer devant lui , sur la riviere , François Orellana , un de ses Officiers , avec cinquante hommes , pour chercher des vivres , & lui ordonna , s'il en trouvoit , d'en charger le brigantin. Il ne garda que deux canots , pour traverser les rivières qu'il pourroit rencontrer. Orellana se hâta de partir & arriva au bout de trois jours dans un lieu où une autre riviere assez considerable se joint à celle dont il suivoit le cours : mais il n'y trouva point de vivres. Voyant qu'il lui étoit impossible de remonter la riviere , il prit la résolution de s'abandonner au fil de l'eau. Un

DES AMÉRICAINS. 5.

Religieux de Saint Dominique qui l'accompagnoit voulut en vain l'obliger à laisser le bagage : il continua sa route en suivant le cours de la riviere & arriva dans la mer du Nord.

Orellana joignit le vol à la perfidie : il partit pour l'Espagne avec tous les effets qu'il avoit dans son brigantin, lesquels consistoient en or & en émeraudes. Il vanta beaucoup sa découverte ; en obtint le Gouvernement quelques années après, avec le pouvoir d'en faire la Conquête : mais il ne réussit pas dans son entreprise & en mourut de chagrin. Les partisans des Pizares ne manquerent pas d'attribuer la cause de sa mort à sa perfidie.

Gonzale, ignorant les desseins d'Orellana, poursuivoit sa route sur les bords de la riviere des Amazones : il arriva à la jonction des deux rivières où étoit le rendez-vous. Au lieu d'y trouver ses gens, il apprit qu'ils l'avoient abandonné & emporté tout le bagage. Un Espagnol qui avoit eu le courage & la fidélité de demeurer seul dans cet endroit, lui raconta ce qui s'étoit passé. Il est difficile de faire la peinture de la triste situation Triste situation dans laquelle se

trouve un dé-
tachement
Espagnol.

dans laquelle se trouva Gonzale & ses Compagnons. Ils étoient à plus de quatre cens lieues de Quito , sans aucune espèce de marchandises , pour engager les Sauvages à leur fournir des vivres ; le pays étoit si sec & si aride , qu'il ne leur offroit ni fruits ni racines. Il ne leur restoit pour tout espoir de nourriture que les chevaux & les chiens qu'ils avoient-amenés avec eux. Ils prirent la résolution de retourner à Quito , & d'abandonner le cours de la riviere , parce que le chemin étoit trop long & trop difficile. Celui qu'ils prirent étoit , à la vérité , plus court , mais aussi difficile , & plus désert : d'ailleurs ils n'avoient pour guide que le cours du Soleil. Après avoir mangé tous leur chiens & leurs chevaux , ils se trouverent réduits à vivre de feuilles d'arbres & d'une espèce de filets tendres semblables à ceux de la vigne. Ils dévoroiént , avec avidité , le premier animal qu'ils pouvoient attrapper dans ce désert. Cette vie misérable fit perdre à Gonzale la plus grande partie de ses gens. Ceux qui purent échapper à tant de miseres arriverent enfin à cinquante lieues de Quito. Les habitans de cette ville , informés de

leur arrivée & de leur misère , allèrent au-devant d'eux avec des vivres , des chevaux & des habits. On les trouva tout nus : leurs habits avoient été déchirés par les brossailles & pourris par les pluies : ils n'avoient pour se couvrir que des lambeaux d'étoffe ou de peaux. Leurs épées étoient sans fourreau & rongées par la rouille : leurs jambes étoient déchirées par les ronces qu'ils avoient été obligés de traverser. En voyant paroître ceux qui leur apportèrent du secours , ils se jetterent à terre & la baisèrent cent fois pour remercier le Ciel de sa protection. Ils saisirent avec tant d'avidité les vivres qu'on leur présenta , que , cet empressement leur auroit été funeste , si l'on n'avoit pas pris le parti de les arrêter & de régler leur nourriture pendant quelques jours. Le nombre des habits & des chevaux n'étant pas suffisant pour tous , Gonzale & les autres Officiers n'en voulurent pas faire usage pour garder une parfaite égalité avec les Soldats jusqu'à Quito. Cette conduite leur rendit l'affection de ceux que leurs promesses avoient trompés. En entrant dans la ville , ils allèrent droit à l'Eglise , pour

remplir les vœux que la misere fait ordinairement adresser à Dieu.

Gonzale n'étoit pas à la fin de ses malheurs : il lui en restoit de plus redoutables à essuyer. Pendant son absence il s'étoit formé une conjuration contre sa famille. Fernand Pizare avoit envoyé à Los Reyes Dom Diegue d'Almagro, fils de l'infortuné d'Almagro auquel on avoit tranché la tête. Ce jeune homme étoit d'une taille avantageuse, d'une adresse admirable, & d'un courage à toute épreuve. François Pizare l'avoit tenu quelque-tems prisonnier avec Jean d'Herrada son Gouverneur ; il leur rendit la liberté & leur permit de prendre une maison à Los Reyes. Cette maison devint bien-tôt le rendez-vous de tous les partisans de l'infortuné d'Almagro. Lorsque Fernand Pizare fut parti pour l'Espagne & Gonzale pour faire des découvertes, d'Herrada crut que l'occasion étoit favorable pour ôter l'administration des affaires aux Pizares & venger la mort d'Almagro pere. Le ressentiment des conjurés avoit été aigri par le supplice de quelques Officiers auxquels on avoit fait un crime de s'attacher au jeune d'Almagro : se

Conjuration
formée contre François
Pizare.

trouvant dans le même cas , ils craignoient d'essuyer le même sort.

L'absence des deux freres du Général les enhardit : ils firent secrètement des provisions d'armes. Leur intelligence étoit si parfaite , que , pour fournir aux dépenses communes , ils mettoient entre les mains d'Herrada tout l'argent qu'ils pouvoient retrancher sur leur subsistance & celui qu'ils pouvoient gagner au jeu. Pour augmenter le nombre de leurs partisans , ils appellerent tous les amis de celui dont ils méditoient la vengeance. Les gens attachés aux Pizares ne tarderent pas à soupçonner qu'on formoit quelque complot contre le Général. Ils l'en avertirent ; mais une confiance mêlée de pitié lui fit dire qu'on ne devoit pas tourmenter des malheureux qui étoient assez punis par leur défaite , la haine publique & l'indigence. Cette sécurité augmentoit leur hardiesse : plusieurs ne daignoient pas le saluer : mais il attribuoit cette insolence au chagrin de leur état. On trouva un jour trois cordes attachées au gibet ; une étoit tournée vers son Palais , les deux autres vers les maisons de Velasquez , son Lieu-

tenant & de Picado son Secrétaire. On courut l'en avertir : mais , loin de s'offenser de cet outrage , il dit , en souriant , qu'une infamie de cette nature ne pouvoit venir que de quelque ame vile qui ne méritoit pas son attention , & défendit qu'on en recherchât les Auteurs.

Sa mort étoit cependant résolue & les conjurés n'attendoient pour exécuter leur crime que des nouvelles d'Espagne. Instruits que l'Empereur avoit fait mettre en prison Fernand Pizare , ils attendoient quelque révolution. Ils savoient d'ailleurs que sa Majesté envoyoit au Pérou le Licentié Vacca de Castro , pour y prendre connoissance de tous les désordres , & que ce Ministre étoit déjà à Panama. Quoi qu'ils eussent juré la mort de François Pizare , ils redoutoient la qualité de meurtriers , & désiroient de le conduire sur l'échaffaud par les voies de la justice : ceux même que l'assassinat n'effrayoit point , croyoient que les Almagros seroient mieux vengés par l'ignominie du supplice. Ils envoyèrent vers le Licentié un de leurs complices en qui ils connoissoient assez d'adresse pour pouvoir pénétrer les in-

DES AMÉRICAINS. II

tentions de la Cour. Ils apprirent que la commission du Licentié ne regardoit que le rétablissement de l'ordre, & que, par égard pour les Pizares qui avoient rendu de grands services à l'Espagne, on lui avoit expressément défendu de faire des recherches exactes sur la mort d'Almagro. Ces ménagemens de la Cour, qui mettoient la tête de Pizare à couvert, engagèrent les conjurés à changer de résolution.

Ils gardoient si peu de mesures que le bruit d'une conjuration se répandit à Los Reyes & parvint jusqu'aux oreilles de Pizare. Quelques amis le presserent de veiller à sa sûreté : il leur répondit froidement que sa tête étoit gardée par le pouvoir qu'il avoit de faire abattre celle des autres. On lui conseilla d'avoir au moins quelques gens de confiance autour de lui pour veiller à sa sûreté. Il répondit encore qu'il ne vouloit pas prendre de précautions contre le Juge que la Cour avoit envoyé au Pérou. Herrada lui rendit un jour visite, dans le dessein de connoître ses dispositions, & lui fit une peinture fort touchante de la triste situation dans laquelle se trouvoient les partisans d'Almagro : il ajou-

ta même qu'on lui avoit assuré que le projet étoit formé de faire périr cet infortuné. Pizare assura, avec serment, qu'il n'avoit jamais eu même la pensée de faire aucun mal au jeune Almagro & à ses partisans; mais qu'il étoit certain qu'ils en vouloient eux-mêmes à sa vie & qu'ils faisoient provision de cuirasses. Herrada lui répondit qu'il étoit bien juste qu'ils amassassent des cuirasses, puisque les Pizares avoient des lances. Il est étonnant que Pizare ne l'ait pas fait arrêter sur le champ : mais on assure qu'il ne le fit pas, parce qu'Herrada lui demanda la permission de sortir de la ville avec le jeune d'Almagro, ce qui lui fit croire qu'ils n'avoient formé aucun complot. Il présenta même des citrons à Herrada, en lui disant que c'étoient les premiers qui fussent venus dans la nouvelle ville. Il lui dit ensuite qu'il donneroit des ordres pour qu'il ne manquât rien à ses besoins. Herrada lui baïsa les mains & lui fit ses remerciemens avec de grandes apparences d'affection.

Zarate, pag.
260, Goma-
ra, liv. v.
chap. 37.

Ce perfide, convaincu que Pizare étoit sans défiance, fit assembler les conjurés chez lui, & le Dimanche suivant

fut choisi pour le jour de l'assassinat. Il arriva un incident qui auroit sauvé Pizare, si, par une obstination incroyable, il n'eût pas fermé les yeux à toutes les lumières qu'on lui donnoit. Le Samedi au soir, un des conjurés, cédaux remords, alla découvrir tout le secret de la conjuration au Curé de la principale Paroisse. Celui-ci se hâta d'en donner avis à Picado, Secrétaire de Pizare. Ils allerent ensemble le chercher chez François Martin, son beau-frere, où il étoit à souper. Le recit du Curé parut le troubler un peu : mais, reprenant le bandeau qu'on vouloit lever, il répondit qu'il ne pouvoit ajouter foi à ce qu'on venoit de lui dire, parce qu'Herrada étoit venu le voir depuis peu de jours & lui avoit parlé d'un ton fort humble. Il ajouta que celui dont le Curé tenoit ce récit vouloit, sans doute, demander quelque grace & se faire un mérite de ses inventions pour l'obtenir. Il sortit cependant accompagné de quelques-uns de ses gens, se rendit chez Velasquez, son Lieutenant, lui raconta ce que le Curé lui avoit dit : mais Velasquez, montrant son bâton, dit, avec un air d'assurance,

qu'il n'y avoit point de révolte à craindre tant qu'il l'auroit entre les mains.

Pizare alla se coucher : les réflexions de la nuit ne laisserent pas de lui causer des inquiétudes. Il ne parut pas à l'Eglise le Dimanche au matin , & , sous prétexte d'incommodité , il fit dire la Messe dans son Palais. Après l'Office public , Velasquez & Chaves , ses deux principaux Officiers , allerent dîner avec lui. Plusieurs autres Officiers s'y rendirent , pour s'informer de sa santé. Après le dîner , chacun se retira chez soi. Pendant cette tranquillité qui régné ordinairement dans ces climats chauds pendant le milieu du jour , Herrada , accompagné de dix ou douze de ses complices , sortit de sa maison qui n'étoit qu'à trois cens pas du Palais. En paroissant dans la rue , ils mirent l'épée à la main & crièrent à haute voix : meure le Tyran , meure le Traître. Ils espéroient qu'une démarche si hardie persuaderoit au peuple qu'ils étoient appuyés par un parti considérable , & que cette idée suffiroit seule pour contenir celui des Pizares. D'ailleurs , ils vouloient tenter leur expédition avant que les troupes fussent

DES AMÉRICAINS. 19

rassemblées. Ils s'avancerent jusqu'au Palais en poussant les mêmes cris , y entrèrent sans résistance. Un des conjurés resta à la porte l'épée haute & cria : le Tyran est mort. Cette précaution eut tout l'effet qu'ils s'étoient promis. Quelques partisans des Pizares venoient au secours : mais , entendant dire que François étoit mort , ils se retirèrent , sans avoir rien entrepris.

Cependant Herrada pénétrait dans le Palais à la tête de ses gens. Il avança jusqu'au pié de l'escalier & fut lui-même surpris de ne rencontrer personne. Les domestiques étoient à dîner , & les maîtres s'entretenoient paisiblement dans un salon : pour y arriver , il falloit traverser une salle. Quelques Indiens qui suivoient devant Herrada traversèrent cette salle , parvinrent au salon & avertirent Pizare de ce qui se passoit. Il les écouta avec tranquillité , rassura même ceux qui étoient avec lui & ordonna à Chaves de fermer les portes tandis qu'il alloit prendre ses armes. Chaves étoit si troublé , que , sans fermer aucune porte , il marcha droit à l'escalier , demandant à haute voix d'où venoit le bruit. Pendant ce tems les

François Pizare est assassiné.

conjurés achevoient de monter. Un d'eux porta à Chaves un grand coup d'épée : Chaves mit sur le champ l'épée à la main , en disant : « Quoi l'on en » veut même aux amis » ! A l'instant il fut percé de plusieurs coups & tomba mort. Les Assassins entrèrent impétueusement dans la salle. Tous les Espagnols qui étoient au nombre de dix ou douze sautèrent par les fenêtres. Velasquez mit son bâton de commandement dans sa bouche , pour s'aider de ses mains à descendre. François Pizare étoit dans sa chambre , où François Martin , son beau-frere , deux Gentilshommes & deux grands Pages avoient eu la fidélité de le suivre. Lorsqu'il entendit les conjurés approcher , il ne prit pas le tems d'attacher les courroies de sa cuirasse. Il s'avança vers la porte avec son épée & son bouclier , se défendit si courageusement , qu'ils ne purent forcer le passage. Il crioit : courage , mon frere , nous suffisons pour faire périr ces traîtres. Martin , qui étoit à ses côtés fut tué : un Page prit aussi-tôt sa place. Les conjurés , effrayés de la résistance , & , craignant qu'il ne vint assez de monde pour les enfermer

par derriere , résolurent de mettre tout au hazard. Ils firent avancer un des leurs qui étoit armé de toutes pièces & qui , se jettant dans la porte , occupa tellement Pizare , que les autres eurent plus de facilité pour entrer : ils l'attaquerent avec tant de fureur , que son bras se laissa bien-tôt à force de parer. Un coup qui lui fut porté à la gorge le fit tomber sans force. Il demanda un Confesseur : mais la voix lui manquant , il forma à terre un signe de Croix , le baïsa respectueusement & mourut dans cette posture. Les deux Pages furent tués à ses côtés. On ignore quel fut le sort de ses deux autres défenseurs. Les conjurés perdirent quatre hommes & la plupart furent blessés.

Si-tôt que la nouvelle de l'assassinat fut répandue dans la ville , plus de deux cens hommes , qui avoient été gagnés par les conjurés & qui attendoient le succès de l'entreprise , se déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue d'Almagro , & les plus fideles partisans de Pizare n'osèrent lever la voix. Les meurtriers sortirent du Palais tenant à la main leurs épées sanglantes comme une preuve de leur triomphe.

Le Palais fut livré au pillage : Herrada fit ensuite assembler le Conseil, présenta les Lettres Impériales par lesquelles Almagro le pere étoit nommé Gouverneur de la Nouvelle Castille, & fit reconnoître le fils dans la même qualité. Pendant ce tems les conjurés massacrèrent les plus intimes amis des Pizares. Les domestiques de François, cédant à leur zèle, braverent les menaces des assassins & porterent son corps à l'Eglise : mais personne n'eut la hardiesse de l'ensevelir. Un habitant de Truxillo, nommé *Barbaran*, qui avoit été à son service, obtint une permission du jeune Almagro pour l'enterrer, ce qu'il fit le plus promptement possible, dans la crainte de voir arriver les conjurés pour lui couper la tête & l'attacher au gibet. *Barbaran*, après lui avoir rendu ce triste devoir, ramassa ses enfans qui étoient errans dans la ville & les mit en sûreté. Ainsi périt François Pizare, Conquérant du Pérou. Cette terrible scène se passa le 26 Juin 1541 : Pizare pouvoit avoir 65 ans.

Zarate, pag.
271. & précédentes.

Nous croirions laisser un vuide dans cet Ouvrage, si nous ne tracions pas ici le portrait de François Pizare. La

nature ne lui avoit refusé aucun de ces talens nécessaires à un homme pour qu'il arrive à la célébrité. Il avoit un tempérament robuste & une force de corps extraordinaire, aimoit le travail & supportoit les fatigues avec une patience admirable : son courage alloit jusqu'à la témérité ; mais il ne faisoit usage de cette témérité que dans les cas imprévus : un fond d'esprit admirable & un jugement solide lui faisoient toujours prendre les mesures les plus justes. Ce qui est ordinaire aux âmes élevées, il étoit d'une générosité sans égale, & ne prodiguoit ses libéralités que par le plaisir de satisfaire aux besoins d'autrui *,

* Gomara, en donne un exemple bien frappant. Pizare ayant appris qu'un Cavalier, peu favorisé des biens de la fortune, avoit perdu son cheval, mit dans une de ses poches un lingot d'or pesant dix marcs, se rendit au Jeu de Paume où il croyoit trouver ce Cavalier & lui donner secrètement le lingot : mais il ne l'y trouva pas. On lui proposa une partie de Paume qu'il accepta sans réflexion. Le lingot faisoit un poids considérable dans sa poche : mais il ne vouloit pas l'en tirer, pour ne pas trahir son dessein. Il prit le parti de jouer avec ce fardeau & donna quel-ue prétexte pour ne pas quitter son habit. Le jeu dura trois heures, au bout desquelles le Cavalier parut, Pizare le prit à l'écart, lui fit son présent, & lui dit : Je vous en aurois volontiers donné trois fois autant pour être délivré de ce que j'ai souffert en vous attendant.

évitant , avec soin , cet éclat humiliant pour ceux qui reçoivent les bienfaits. Ce Conquérant du plus riche pays du monde ne laissa ni terres ni trésors. Trop grand pour s'abaisser aux foibles qui caractérisent les hommes vulgaires , il ne se livra jamais à la crainte & à la défiance : il marchoit souvent seul , visitoit ses concitoyens tour-à-tour & mangeoit chez ceux qui l'en invitoient : lorsque quelqu'un lui avoit paru mériter sa confiance , il la lui accordoit sans réserve. Ses vertus sociales forçoient ses amis à lui être fideles.

Pizare n'étoit point un brigand qui ne cherche qu'à conquérir & à ravager : il fit bâtir plusieurs villes & cultiver la terre au Pérou : il avoit enfin autant de zèle pour l'établissement que pour le progrès de ses Conquêtes. On pourroit trouver quelques traits de ressemblance entre François Pizare & Fernand Cortez. Ils avoient tous deux un courage à toute épreuve dans les combats , une fermeté incroyable & une présence d'esprit surprenante dans les dangers : mais si d'un côté l'on rend la justice qui est due à leurs talens , de l'autre on est forcé de convenir que leur mémoire est

tachée par leur cruauté. Cortez fit injustement périr l'Empereur du Mexique, & Pizare tint la même conduite à l'égard de celui du Pérou. Continuons la narration.

Si-tôt que le jeune d'Almagro, que nous désignerons par la suite sous le nom de *Dom Diegue*, fut reconnu Gouverneur du Pérou par les Magistrats de Los Reyes, il les cassa : mais il leur rendit sur le champ leurs dignités en déclarant qu'il vouloit qu'ils les tinssent de sa main. Il fit ensuite arrêter Velasquez & Picado, le premier étoit Lieutenant de Pizare, le second étoit son Secrétaire. Herrada fut nommé Général des troupes, & les autres conjurés eurent un rang proportionné à leurs services. Le bruit de cette révolution attira à Los Reyes tout ce qu'il y avoit de vagabonds au Pérou : ils s'enrôlerent, dans l'espoir de s'enrichir du pillage & de vivre avec licence. Dom Diegue prit, pour payer ses troupes le quint de l'Empereur, les biens de ceux qui avoient été massacrés & le revenu de plusieurs citoyens qui étoient absens.

Il étoit difficile que des gens qui

n'avoient pour guide que l'intérêt & l'ambition vécuſſent long-tems en bonne intelligence. Quelques Officiers concurent de la jaloſie de voir qu'Herrada étoit en poſſeſſion de toute l'autorité dont il ne laiſſoit que l'ombre au jeune Dom Diegue , & réſolurent de le tuer. Leur deſſein fut découvert & on leur fit trancher la tête. Par cette expédition , Herrada ſe voyant maître abſolu , fit partir pluſieurs perſonnes de confiance dans toutes les Provinces conquiſes pour y proclamer Dom Diegue Gouverneur du Pérou en qualité de ſucceſſeur de ſon pere & de Pizare.

Cette démarche hardie irrita la plupart des Officiers qui y commandoient. Alfonſe d'Alvarado qui étoit à Chachapoyas , leur dit que Dom Diegue étoit un traître & un rebelle , & qu'il ne le reconnoîtroit jamais pour Gouverneur. Il avoit cent hommes ſous ſes ordres & eſpéroit pouvoir ſe défendre. Les Députés firent tous leurs efforts pour le ſéduire : mais il répondit qu'il attendroit les ordres de la Cour avant de reconnoître Dom Diegue , & que dans l'intervalle , il feroit une guerre mortelle aux aſſaſſins de Pi-

zare. Tordoya , qui étoit un des Chefs du Conseil de Cusco , n'apprit qu'avec indignation ce qui s'étoit passé à Los Reyes. Lorsque les Députés parurent devant lui , il les mesura des yeux & leur dit qu'il alloit se préparer à combattre. Il étoit d'autant plus irrité contre Dom Diegue qu'un des deux Pages qui avoient péri avec Pizare étoit son fils. Il sortit de Cusco pour aller engager tous les Officiers qui se trouvoient à la tête de quelques troupes , à se joindre à lui pour venger la mort de Pizare. Pierre d'Angurez , Lieutenant de la Province de Charcas & Pierre Alvaréz Holguin qui étoit alors occupé contre les Indiens avec quelques troupes , le suivirent à Cusco : leur arrivée soutint le courage d'un grand nombre d'habitans qui songeoient à se retirer. Tous les Chefs élurent Holguin Capitaine Général du Pérou & lui prêtèrent serment d'obéissance en cette qualité. Holguin déclara aussi-tôt la guerre à Dom Diegue & la fit publier. Le zèle des habitans de Cusco alla si loin qu'ils s'engagerent à fournir au Capitaine Général tout ce qui lui seroit nécessaire pour soutenir cette guerre.

Plusieurs
Officiers vou-
lent venger
sa mort.

Les habitans de plusieurs autres villes se joignirent à eux, & Holguin se trouva à la tête de plus de quatre cens hommes tant cavalerie qu'infanterie. Dom Diegue, informé de ce qui se passoit à Cusco, se mit à la tête de ses troupes pour aller combattre Holguin. A peine étoit-il en marche, que l'on fut instruit à Los Reyes que le Licentié Vacca de Castro étoit arrivé au Port de Buena-Ventura. Ses ordres étoient adressés au Supérieur du Couvent de Saint Dominique, qui les communiqua au Conseil Royal de Los Reyes. Ces ordres portoient que Vacca prendroit l'administration des affaires si François Pizare mourait. En conséquence de ces ordres, Vacca confia le Gouvernement à Jérôme d'Aliaga, jusqu'à son arrivée à Los Reyes. Le Conseil s'assembla secrètement au Couvent des Dominiquains, reconnut Vacca de Castro pour Gouverneur, & d'Aliaga pour son Lieutenant : mais, craignant le retour de Dom Diegue, les Conseillers & les principaux habitans prirent le parti de se retirer à Truxillo.

Leur crainte étoit fondée : Dom Diegue ne fut pas plutôt informé de ce
qui

La Cour
d'Espagne
nomme un
Gouverneur
au Pérou.

qui se passoit à Los Reyes qu'il résolut d'y retourner & d'y mettre tout à feu & à sang : mais il en fut détourné par Herrada & les autres conjurés qui lui représentèrent qu'il étoit plus intéressant pour lui d'empêcher Holguin de joindre ses forces à celle d'Alfonse d'Alvarado ; que d'ailleurs la nouvelle de l'arrivée d'un autre Gouverneur envoyé par la Cour pouvoit refroidir le zèle de ses gens. Ces avis lui paroissant sages, il les suivit, hâta sa marche : mais le bruit se répandit dans son armée que Vacca de Castro étoit nommé par la Cour Gouverneur du Pérou, & plusieurs Officiers abandonnerent son camp dès la nuit suivante. Ce chagrin ne fut pas le seul qu'il eut à essuyer : Herrada, son Conseil & son appui, mourut de fatigue. Il continua cependant sa route avec tant de diligence qu'il joignit Holguin dans la vallée de Xauxa. Holguin, sentant que ses forces étoient beaucoup inférieures à celles de son ennemi, usa de stratagème pour éviter le combat. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers, pour faire une attaque à l'avant-garde ennemie, avec ordre de faire quelques prisonniers, s'il étoit possible,

Dom Diegue
se laisse trom-
per par un
stratagème.

& de se retirer aussi-tôt. Ils en prirent trois. Holguin en fit pendre deux sur le champ & promit au troisieme la liberté, avec mille écus d'or, s'il vouloit retourner au camp de Dom Diegue & dire à ses amis que la droite du camp seroit attaquée la nuit suivante. L'espérance d'une si grosse somme éblouit le Soldat de Dom Diegue : ne voyant, d'ailleurs, dans cette commission que sa sûreté & celle de ses amis, dont il se figura qu'on vouloit tout au plus tenter la fidélité, il s'engagea volontiers au secret pour tous les autres. Il remplit sa promesse avec exactitude. Dom Diegue, le voyant de retour, & ayant appris de lui-même le sort de ses compagnons, crut que la vie qu'il avoit obtenue étoit le prix de quelque trahison. Le Soldat ne tarda pas à avouer ce qu'il avoit promis & la récompense qui devoit suivre. Dom Diegue se persuada que Holguin devoit l'attaquer pendant la nuit & se prépara promptement à recevoir un ennemi qui se livroit lui-même. Son premier soin fut de mettre la plus grande partie de ses troupes du côté par lequel il croyoit qu'on devoit l'attaquer. C'étoit le plus éloigné du camp d'Holguin qui,

dès que la nuit fut commencée, se mit en marche & continua pendant toute la nuit à s'éloigner du camp de son ennemi. Le jour montra à Dom Diegue la faute qu'il avoit faite : il se remit à la poursuite de l'ennemi. Tous ses efforts furent inutiles ; Holguin avoit envoyé vers Alvarado, pour le prier de venir au-devant de lui, afin que leurs forces étant réunies, ils fussent en état de résister à l'ennemi commun. Alvarado hâta sa marche & le joignit deux jours après. Dom Diegue, fatigué de la route, n'osa faire face à deux armées réunies : il prit brusquement le chemin de Cusco. Les deux Capitaines envoyèrent un Député au Licentié Vacca de Castro, pour le prier de se hâter d'arriver dans un pays dont on étoit disposé à le rendre maître.

Vacca de Castro avoit déjà fait signifier sa commission à plusieurs Gouverneurs particuliers établis par les Pizares : tous s'étoient soumis & lui avoient livré leurs troupes. Le nouveau Gouverneur, voyant que les esprits étoient disposés pour lui, se rendit au camp de Holguin & d'Alvarado. Lorsqu'ils eurent vu sa commission, ils lui remis

rent leurs étendards ; mais il ne garda pour lui que l'étendard royal , leur rendit les autres , & confirma le commandement des troupes à ces deux Officiers. Il leur donna ordre de se rendre avec l'armée dans la vallée de Xauxa & de l'y attendre , parce qu'il vouloit faire un voyage à Los Reyes. Ayant son départ pour cette ville , il reçut des Lettres de Gonzale Pizare qui lui demandoit la permission de l'aller joindre. Vacca de Castro lui fit une réponse honnête ; mais il le pria d'attendre ses ordres à Quito. Le nouveau Gouverneur craignoit que la présence de Gonzale Pizare ne ruinât le projet qu'il avoit de faire rentrer Dom Diegue dans le devoir , ou que les Soldats & les Officiers dans le cœur desquels subsistoit encore l'ancienne affection pour François Pizarre , n'éussent Gonzale Capitaine Général.

Pendant que Castro de Vacca étoit en chemin pour Los Reyes , Dom Diegue s'étoit emparé de Cusco & se préparoit à s'y défendre en cas que le nouveau Gouverneur voulût l'attaquer. Il arriva entre deux de ses Officiers une dispute qui pensa lui causer plus de mal que

ses ennemis ne se préparoient à lui en faire. Ils se battirent , & l'un deux fut tué : leurs partisans s'échauffèrent jusqu'à convenir du jour & du lieu pour en venir aux mains. Dom Diegue en fut averti & eut besoin de toute son adresse pour calmer les esprits. L'Officier qui avoit été vainqueur , sachant que Dom Diegue saisissoit la première occasion pour le faire périr , parce qu'il étoit fort attaché à celui qui avoit succombé dans le combat , résolut de le prévenir. Il l'invita un jour à manger chez lui , dans la résolution de le tuer pendant le repas : mais Dom Diegue fut averti de son dessein & , pour éviter d'aller manger chez lui , prit le prétexte d'une indisposition. L'Officier retourna chez lui le jour marqué pour le repas , dans le dessein , de lui faire de nouvelles instances & d'exécuter son projet. Dom Diegue , voyant l'occasion favorable pour se défaire d'un ennemi , le fit massacrer. Comme cet Officier étoit fort fort aimé , la nouvelle de sa mort causa une seconde sédition. Dom Diegue , pour l'appaiser , se mit à la tête des troupes & annonça qu'il marchoit contre Vacca de Castro. Son armée consistoit en sept

Il marche
contre le
nouveau
Gouverneur.

cens Espagnols & un assez grand nombre d'Indiens. Il avança jusqu'à quinze milles de Cusco.

Castro, informé de ce qui se passoit au camp de Dom Diegue, fit toute la diligence possible pour se mettre en état de lui résister. En peu de tems, il rassembla une armée qui montoit à près de huit cens Espagnols & marcha à l'ennemi. Lorsqu'il fut à quelque distance de son camp, il lui écrivit, pour le sommer, au nom de sa Majesté, de congédier ses troupes, de venir se ranger sous l'étendard royal, avec promesse d'une amnistie générale pour les désordres passés, & le menacer en même-tems, s'il refusoit ces offres, du châ-timent qui étoit dû à un rebelle & à un assassin.

Dom Diegue répondit, que jamais il ne reconnoîtroit la commission de Castro, tandis qu'il le verroit accompagné de ses ennemis, & qu'il ne congédieroit pas son armée, s'il ne-voyoit une amnistie formelle signée de la main même de sa Majesté. Il mit ensuite son armée en ordre de bataille, & ordonna à tous ses gens de se préparer au combat, en promettant à tous ceux qui

tueroient un Espagnol au Pérou de leur donner les femmes & les biens du mort.

Cette opiniâtreté détermina Castro à faire avancer son armée. Il établit son camp dans une plaine fort avantageuse ; & , pour ne pas manquer aux formalités , il porta une Sentence qui déclaroit Dom Diegue criminel de leze-Majesté , le condamnoit à mort & confisquoit tous ses biens. Il la fit lire à haute voix & somma tous les Officiers de lui prêter leur secours pour l'exécution. Le lendemain il apprit que l'ennemi s'approchoit en prenant du côté de Guamanga , place importante : il décampa promptement pour la mettre à couvert. Les deux armées se trouverent bien-tôt en présence. Vacca de Castro fit ranger en ordre de bataille la sienne , que les Historiens appellent *l'Armée Royale* : il parcourut les rangs & tint ce langage aux Soldats : « Vous êtes Es-
 » pagnols , & vous allez combattre pour
 » votre Roi : le sort du Pérou est entre
 » vos mains. Si vous êtes vaincus , vous
 » mourrez dans les supplices : mais si
 » vous remportez la victoire , à la satis-
 » faction de rendre un service important

Le nouveau
Gouverneur
le déclare cri-
minel de
leze-Majesté
& le condam-
ne à mort.

Bataille de
Chupas don-
née entre
Vacca de Cas-
tro & Dom
Diegue d'Al-
magro,

» à votre patrie , se joindra celle de con-
» server vos biens qui sont le fruit de vos
» travaux , & d'entrer en possession de
» ceux des rebelles. Un discours plus long
» est inutile pour encourager des gens
» d'honneur. Je serai plutôt dans le cas
» de suivre votre exemple que de vous
» en donner. Je vais me mettre à votre
» tête pour imiter ceux qui me donne-
» ront des leçons de valeur ». Ce lan-
» gage modeste excita beaucoup d'accla-
» mations : tous les Soldats & les Offi-
» ciers lui promirent de vaincre ou de
» périr. Les Officiers le prièrent de ne
» pas suivre le projet qu'il avoit de se
» mettre à la tête de l'avant-garde , & lui
» représentèrent que la commission dont
» il étoit revêtu rendoit sa conservation
» nécessaire aux intérêts du Roi. Il céda
» à leurs instances & consentit à se mettre
» à l'arrière-garde. Comme il étoit tard ,
» il craignoit que la nuit ne survint pen-
» dant le combat , & proposa de le
» différer au lendemain : mais on lui re-
» présenta que ce retard seroit dangereux :
» il céda encore aux représentations qu'on
» lui fit & dit : « Que n'ai-je donc le
» pouvoir de Josué , pour arrêter le
» Soleil ».

Dom Diegue , de son côté , avoit rassemblé toutes ses troupes & se préparoit au combat : bien-tôt son artillerie se fit entendre. Les principaux Officiers de Castro s'apperçurent qu'elle ne manqueroit pas de leur faire beaucoup de mal dans la position où ils étoient. Ils firent marcher l'armée vers un endroit où elle pourroit être à l'abri des boulets. Pendant leur marche , l'artillerie de l'ennemi fit un feu continuel : mais tous les coups étoient inutiles , parce qu'ils passaient trop haut. Dom Diegue , soupçonnant quelque trahison de la part de celui qui en avoit le commandement , marcha vers lui , & , se livrant au transport de sa colere , il le tua de sa propre main , pointa lui-même une pièce , y mit le feu & tua plusieurs Cavaliers ennemis. Enhardi par le succès de son action , il marcha à l'ennemi. Son Major Général blâma cette action , & lui dit qu'en approchant de l'ennemi , il rendoit son artillerie inutile. Le Major , indigné de voir qu'on avançoit toujours , malgré son avis , poussa son cheval & passa du côté de Castro , en disant : « Suivons la victoire : l'imprudence de Dom Diegue »

» l'envoie du côté de l'ennemi » :

Dom Diegue fit commencer l'attaque par un détachement d'Indiens qui étoient dans son armée : mais les Arquebusiers de Castro les mirent en fuite. Les deux armées se joignirent. La mêlée devint furieuse : on combattit de part & d'autre avec le plus grand acharnement , & la fatigue seule arrêta les coups des deux côtés : les Soldats se regardoient réciproquement comme des lions furieux qui n'attendent que le délassement pour s'élancer sur leur proie. Bien-tôt le combat recommença , le champ de bataille fut dans un instant couvert d'armes brisées , de membres épars & de cadavres mutilés : la victoire chanceloit au milieu du carnage ; mais les forces manquèrent à ceux de Dom Diegue , le courage les abandonna : ils prirent la fuite & n'éviterent la mort qu'à la faveur des ténébres. Plusieurs furent arrêtés & massacrés par les Indiens. Dom Diegue, voyant la victoire déclarée contre lui , s'abandonna au désespoir , se précipita au milieu des vainqueurs , croyant y trouver la mort : mais la fureur lui fit renverser tout ce qui se présentoit devant lui : il perça

Dom Diegue
d'Almagro
est vaincu.

Gomara, ubi
suprd.

l'armée sans être blessé & tourna du côté de Cusco, où il arriva au bout de cinq jours. Castro perdit près de trois cens hommes : les rebelles en perdirent moins, mais le nombre des blessés parmi eux fut considérable : ils périrent presque tous, parce que le froid fut très-vif pendant la nuit. D'ailleurs les Indiens les assommoient pour les dépouiller. Cette bataille, qui coûta aux Espagnols plus de sang qu'ils n'en avoient répandu dans la Conquête du Pérou, fût donnée le 16 Septembre 1542.

Le premier soin de Castro, après sa victoire, fut de marquer aux Soldats & aux Officiers sa juste reconnoissance. Carvajal eut la satisfaction de recevoir des éloges distingués. Il avoit effectivement dirigé la marche des troupes & l'ordre de bataille. C'étoit un brave Officier. De simple Soldat dans les guerres d'Italie, il avoit passé par tous les grades militaires & les exerçoit avec honneur depuis quarante ans. On s'occupa bien-tôt à donner la sépulture aux cadavres : on transporta ceux des Officiers les plus distingués à Guamanga, & on célébra leurs funérailles avec beaucoup de magnificence. Le même jour

on condamna à mort ceux des prisonniers qui avoient aidé à massacrer François Pizare. Plusieurs eurent la tête tranchée ; quelques-uns furent pendus. Les Officiers & les Soldats qui avoient quelquel'établissement au Pérou eurent la permission de s'y retirer.

Dom Diegue
d'Almagro
la tête tran-
chéc.

Castro se rendit à Cusco avec une garde de cavalerie : il y trouva Dom Diegue que ses propres Officiers avoient chargé de chaînes & mis en prison. Ces traîtres n'avoient que sa mauvaise fortune à lui reprocher. Castro se hâta de le juger & lui fit trancher la tête. Ainsi périt le jeune Dom Diegue d'Almagro à l'âge de 22 ans. Il étoit fils de cet infortuné vieillard , auquel les Pizares avoient fait trancher la tête , & d'une Indienne. Il avoit des vertus & des talents à un âge où le commun des hommes n'a que des foiblesses & des passions. Il vengea la mort de son pere ; mais il avoit l'ame trop élevée pour descendre aux bassesses de l'intérêt , & ne voulut jamais écouter les conseils de ceux qui l'engageoient à confisquer les biens des Pizares. Il savoit se faire des amis & les conserver : il avoit du courage & de la fermeté.

Après sa mort Castro se trouva revêtu de toute l'autorité attachée à la dignité de Gouverneur. Il occupa ses troupes à faire de nouvelles découvertes , accorda à Gonzale Pizare la permission de venir à Cusco , le reçut avec distinction & lui confirma le Gouvernement de Charcas. On découvrit de nouvelles mines , & toute l'attention des Espagnols s'étant tournée de ce côté-là , on vécut plus tranquille au Pérou. L'avantage que l'on tiroit du travail des Indiens leur attiroit la protection du Gouverneur.

Cette tranquillité ne dura pas : l'on vit renaître les troubles & les divisions. Le récit des événemens qui les suivirent nous conduit à une histoire qui est trop singulière pour la passer sous silence. Un Cacique , nommé *Henri* , se foutenoit depuis douze ou treize ans dans l'Isle Espagnole contre tous les efforts des Espagnols. Un jour qu'il les avoit repoussés avec une perte considérable , soixante-dix Soldats Espagnols , que la fuite avoit dérobés au fer des vainqueurs , se cachèrent dans une caverne creusée dans le roc & résolurent d'y attendre la nuit. Ils furent décou-

Histoire d'un
Cacique.

verts par un parti d'Indiens qui bouchèrent toutes les issues de la caverne avec du bois & d'autres matériaux combustibles , dans le dessein d'y mettre le feu. Henri survint , condamna la barbarie des Indiens , fit déboucher la caverne , se contenta d'ôter aux Espagnols leurs armes & les laissa aller en liberté.

Les Espagnols ne voyoient qu'avec étonnement les succès des Indiens , qu'ils n'avoient pas cru d'abord capables de résister même à leurs chiens : mais ils ne connoissoient pas tout ce qu'ils avoient à craindre de Henri. Sa troupe grossissoit tous les jours & il se fortifioit de plus en plus dans les montagnes. Les femmes y cultivoient la terre & prenoient soin de la volaille & des bestiaux. Des chiens , bien dressés , chassoient le cochon : de cette manière l'abondance régnoit dans le camp de Henri. Ses mesures n'étoient pas moins sages pour sa sûreté. Il avoit toujours à ses côtés cinquante braves toujours prêts à courir sur l'ennemi. Comme il craignoit que quelqu'un de ses gens ne tombât entre les mains des Espagnols & ne fût forcé par les tourmens à découvrir sa retraite , il s'arran-

geoit de maniere qu'aucun ne la savoit. Lorsqu'il leur donnoit quelque ordre, on ne le retrouvoit jamais dans le lieu où on l'avoit quitté. Il postoit d'ailleurs des sentinelles à toutes les avenues de ses habitations : mais, ne se fiant pas sur leur vigilance, il visitoit lui-même tous les postes. Avec cette précaution il étoit par-tout, & l'on ne savoit jamais précisément où il étoit. Ses gens étoient persuadés qu'il ne dormoit point : réellement il dormoit fort peu, jamais deux fois de suite au même endroit, toujours à l'écart au milieu de deux de ses confidens, armés comme lui de toutes pièces. Après un sommeil très-court, il commençoit sa ronde autour de ses quartiers. Comme il avoit reçu le Baptême & avoit été élevé dans la Religion Chrétienne, il conservoit des sentimens de piété, & n'alloit jamais sans un chapelet à la main ou bien au cou. Son nom seul effrayoit les Espagnols, & il ne se trouvoit plus personne qui osât marcher contre lui. On prit le parti de la Négociation. Un Religieux Franciscain, qui avoit eu part à son éducation & qui connoissoit la bonté de son naturel, promit de lui faire accep-

ter des propositions raisonnables , lorsqu'elles seroient accompagnées d'une bonne garantie. Il alla effectivement trouver le Cacique : il étoit chargé de lui promettre & à tout son monde le pardon du passé & une entière exemption de travail pour l'avenir. Lorsque le Francisquain aborda à l'endroit où le Cacique étoit campé , il fut tout-à-coup environné d'une troupe d'Indiens : il les pria de le conduire au Cacique : mais , comme ils ne le connoissoient pas , ils lui répondirent que le Cacique n'avoit pas besoin de la visite d'un Espagnol ; qu'il avoit l'air d'un espion , & que toute la grace qu'ils pouvoient lui faire étoit de ne pas le traiter comme il devoit l'être à ce titre. Ils lui ôtèrent ensuite ses habits & le laissèrent nud sur le rivage. Le Cacique , qui n'étoit pas loin , accourut à la première information , pour soulager un homme dont il n'avoit oublié ni le nom ni les bienfaits. Il fut touché de l'état où il le vit , l'embrassa en versant des larmes de tendresse & de pitié. Une disposition si favorable porta aussi-tôt le Francisquain à parler de paix. Le Cacique répondit qu'il ne dépendoit que des Es-

pagnols de faire cesser une guerre, dans laquelle tout se borroit de sa part à se défendre contre des tyrans qui en vouloient à sa liberté, même à sa vie ; qu'étant à la tête d'une nombreuse troupe bien aguerrie, il pouvoit venger la mort de son ayeul & de son pere que les Espagnols avoient brûlés vifs ; mais qu'il resteroit toujours ferme dans la résolution qu'il avoit prise de ne commettre jamais aucune hostilité, s'il ne s'y voyoit contraint ; enfin qu'il n'avoit d'autre projet que de se maintenir libre dans ses montagnes ; qu'il y étoit autorisé par le droit de la nature & qu'il ignoroit sur quel fondement on vouloit le forcer à se soumettre à des Etrangers qui ne pouvoient appuyer leur possession que sur la violence ; que pour ce qui regardoit les promesses qu'on lui faisoit de le laisser jouir d'une entière liberté & de recevoir un traitement plus doux, il seroit le plus imprudent des hommes, s'il se fioit à la parole de ceux qui la vio'loient continuellement ; qu'au reste il conserveroit toujours les sentimens de religion que le Pere lui avoit inspirés. Le Franciscain lui fit plusieurs raisonnemens pour le convaincre ; ce

fut en vain , Henri persista dans la résolution qu'il avoit prise de défendre sa liberté. Il fit chercher les habits du Pere ; mais ils avoient été mis en pièces : le Cacique n'en ayant pas d'autres à lui donner , renouvela ses excuses , le conduisit jusqu'au bord de la mer , l'embrassa tendrement , lui dit adieu , & retourna sur les montagnes.

Les Espagnols , voyant leur tentative inutile , recommencerent leurs hostilités plus vivement que jamais , & Henri , dont les troupes augmentoient de jour en jour , poussoit ses avantages au point que l'on craignoit qu'il ne réussît à chasser tous les Espagnols de l'Isle. Charles-Quint en fut averti , & donna ordre au Gouverneur de la Castille d'Or de passer dans l'Isle Espagnole avec deux cens hommes de bonnes troupes , & de n'en point sortir qu'il n'y eut établi une paix solide. On lui recommanda d'employer les voies de la douceur , & on lui remit un Lettre de l'Empereur pour le Cacique. Sa Majesté l'invitoit à rentrer dans l'obéissance , lui offroit un pardon général pour le passé & le menaçoit de tout le poids de sa puissance & de son indigna-

tion s'il s'obstinoit à rejeter ses offres.

Le Gouverneur de la Castille d'Or, en arrivant à San-Domingo, présenta ses provisions à l'Audience Royale & pria les Auditeurs de délibérer sur les opérations qu'il devoit faire. On décida qu'il falloit, avant d'entreprendre aucun acte d'hostilité, aller trouver le Cacique & lui communiquer la Lettre de l'Empereur. *Barrionuevo*, c'étoit le nom du Gouverneur de la Castille d'Or, se chargea lui-même d'aller trouver Henri. On lui donna trente-deux hommes déterminés, avec un pareil nombre d'Indiens fideles qui devoient lui servir de guides & d'interprètes. On le fit encore accompagner par quelques Francisquains. On se hâta d'armer une caravelle pour transporter le Général & sa troupe au rivage d'où l'on entre dans les montagnes. On mit deux mois à ranger la côte, parce qu'on descendoit souvent à terre pour s'informer de la retraite du Cacique. Lorsque *Barrionuevo* fut arrivé au Port désigné, il aborda à terre, trouva d'abord une case Indienne, mais sans habitans : un peu plus haut étoit un champ bien ensemencé ; il défendit à ses gens d'y causer aucun

dommage. Instruit que le Cacique n'étoit pas loin, il lui écrivit, & fit porter sa lettre par un Indien : mais il ne rapporta aucune réponse. Le Général, après l'avoir attendu pendant vingt jours, s'engagea dans les défilés de plusieurs montagnes, y marcha trois jours avec des difficultés inexprimables. Enfin il apprit que le Cacique étoit dans un Lac qui peut avoir deux lieues de circuit ; mais, pour y arriver, il falloit faire huit lieues de chemin, dont les difficultés paroissoient insurmontables. Il étoit rempli d'arbres extrêmement touffus & qui ne faisoient aucune trace qui annonçât qu'on y eût passé : c'étoit une précaution du Cacique qui vouloit empêcher qu'on ne découvrit sa retraite. Le Général Espagnol surmonta toutes les difficultés & arriva dans un village dont les maisons étoient assez bien bâties & où l'on trouvoit des vivres en abondance : mais il n'y avoit aucun habitant. Il défendit encore qu'on y causât quelque dommage. En sortant de ce village il trouva un chemin fort large : il ne le suivit pas long-tems, sans rencontrer quelques Indiens : ils lui apprirent que le Cacique n'étoit qu'à

une demi-lieue de-là ; mais que pour arriver à lui , il falloit traverser un endroit rempli d'eau , ensuite un défilé fort étroit. Ces difficultés ne le rebuterent pas , il résolut de les vaincre. Lorsqu'il fut sur le bord de la Lagune , il vit des Indiens dans un canot & les pria de passer une femme de leur Nation qu'il avoit amenée & de la conduire à leur Chef. Ils firent d'abord des difficultés , ensuite la passèrent.

Le lendemain il vit paroître sur la Lagune deux canots dans l'un desquels étoit l'Indienne , un des parents du Cacique accompagné d'une troupe de soldats Indiens armés de lances & d'épées. Ce canot s'étant approché du rivage , Barrionuevo s'avança seul. Le parent du Cacique , qui se nommoit *Alfaro* , descendit seul sur le rivage & ordonna à ses gens de s'éloigner. Après avoir salué le Général , il lui fit des excuses de ce qu'il n'étoit pas venu lui-même au-devant de lui ; mais qu'il étoit retenu par une incommodité & qu'il espéroit que le Seigneur Espagnol achèveroit ce qui restoit de chemin à faire. Le Général consentit à continuer sa marche. En vain les gens voulurent

l'arrêter : ils ne prit avec lui que quinze hommes , ne prit pour armes qu'une forte d'esponton & son épée. Il ne fit aucune difficulté de s'abandonner à la conduite d'Alfaro. On le conduisit par des chemins si rudes & si embarrassés , qu'il étoit souvent obligé de marcher sur les mains autant que sur les pieds. Ses gens , fatigués , le pressèrent de retourner sur ses pas en lui représentant que le Cacique vouloit se moquer de lui ou le faire périr. Il leur répondit : « Je ne contrains personne , quiconque » à peur peut s'en retourner. J'irai seul, » s'il le faut , jusqu'au bout. En acceptant ma commission , j'en ai senti la » difficulté. Si j'y perds la vie , je mourrai content d'avoir rempli mon devoir ». Une pareille conduite , où l'on ne reconnoît point la fierté de la Nation Espagnole , prouve combien Henri avoit de supériorité.

Les forces manquèrent enfin à Barriouuevo , il fut obligé de s'arrêter quelque-tems pour les réparer. Le bois commençoit cependant à s'éclaircir & l'on appercevoit , au traves des arbres , la demeure de Henri. Alfaro prit alors les devants , pour demander au Cacique

s'il étoit disposé à l'entrevue. Henri blâma son Cousin de n'avoir pas fait ouvrir un chemin , & y fit travailler aussi-tôt : il envoya ensuite dire au Général qu'il pouvoit avancer sans défiance. Henri le voyant paroître tout couvert de fange & si foible , qu'à peine il pouvoit se soutenir , courut au-devant de lui & témoigna une grande confusion de lui avoir causé tant de fatigues. Le Général fit une réponse honnête : mais il marqua un peu de mécontentement de ce qu'on avoit si mal traité un homme de son rang & un envoyé de l'Empereur. Le Cacique redoubla les excuses , & , le prenant par la main , le conduisit sous un grand arbre , où ils s'affirent tous deux sur des couvertures de coton. Cinq Capitaines Indiens vinrent aussi-tôt embrasser le Général , & allèrent se mettre à la tête de soixante Soldats armés de boucliers , d'épées & de casques. Les Capitaines étoient ornés de panaches : leurs cuirasses étoient de grosses cordes teintes en rouge , lesquelles leur entouraient tout le corps. Après un court entretien , le Général Espagnol & le Cacique firent retirer leurs gens. On prête ce discours à l'Espagnol :

« L'Empereur, mon Seigneur & le vô-
» tre, le plus puissant de tous les Souve-
» rains du monde ; mais le meilleur de
» tous les maîtres , & qui regarde tous
» ses fujets comme ses enfans , n'a pu ap-
» prendre la triste situation où vous êtes
» réduit , avec un grand nombre de
» vos Compatriotes , sans être touché
» de la plus vive compassion. Les maux
» que vous avez causés aux Castillans ,
» ses premiers & ses plus fidelles fujets ,
» l'avoient d'abord irrité : mais l'or-
» qu'il a su que vous étiez Chrétien ,
» & instruit des bonnes qualités que
» vous aviez reçues du Ciel , sa colère
» s'est calmée & son indignation s'est
» changée en un désir ardent de vous
» voir entrer dans des sentimens plus
» conformes à vos lumieres. Il m'en-
» voie pour vous exhorter à quit-
» ter les armes & vous offrir un pardon
» général que sa bonté veut étendre
» sur tous ceux qui ont pris parti pour
» vous : mais je porte en même-tems
» l'ordre de vous poursuivre sans méná-
» gement , si vous vous obstinez dans
» votre révolte , & j'ai amené des for-
» ces qui me mettent en état de le faire.
» Ceci vous sera mieux expliqué dans
» la

» la Lettre que je porte. Vous n'ignorez pas ce qu'il m'en a coûté pour vous l'apporter : j'ai bravé les peines & les dangers , pour obéir à mon Souverain & pour vous marquer mon estime , persuadé d'ailleurs qu'on pouvoit se fier à un Cacique , à qui l'on a reconnu des sentimens dignes de sa religion & de sa naissance ».

Le Cacique écouta ce discours avec beaucoup d'attention & reçut avec respect la Lettre de l'Empereur. Il pria le Général de lui en faire lecture. Barionuevo le fit avec une voix assez haute pour être entendu des Soldats du Cacique. Charles-Quint donnoit à Henri la qualité de Dom , & sa Lettre contenoit en substance ce que le Général avoit dit. Il assuroit les Indiens que s'ils se soumettoient de bonne grace , l'Audience Royale avoit ordre de leur assigner des terres où ils pussent vivre avec tous les avantages de l'abondance & de la liberté. Le Général , après avoir lu la Lettre , la remit au Cacique qui la baïsa & la mit sur sa tête. Il reçut en même-tems le sauf-conduit de l'Audience Royale. L'ayant examiné , il déclara qu'ayant toujours aimé la paix , il n'a-

voit jamais fait la guerre que par la nécessité de se défendre ; que si jusqu'alors il avoit rejetté toutes les voies d'accommodement , c'étoit parce qu'il n'avoit pas trouvé de sûreté à traiter avec les Espagnols qui lui avoient souvent manqué de parole ; mais que recevant celle de l'Empereur , il acceptoit humblement une faveur à laquelle il n'auroit osé prétendre.

Lorsqu'il eut fini de parler , il s'approcha de ses gens , leur montra la Lettre de l'Empereur , & leur dit qu'il se soumettoit aux volontés d'un grand Prince qui lui marquoit tant de bontés. Ils répondirent avec de grandes acclamations. Le Cacique ayant ensuite rejoint Barrionuevo , ils convinrent ensemble des articles suivans : que le Cacique rappelleroit tous ses sujets qui étoient répandus dans l'Isle ; qu'il les obligerait de reconnoître , à son exemple , l'Empereur pour leur Souverain ; qu'il feroit chercher tous les Nègres fugitifs , & qu'à des conditions dont on conviendrait , il les forceroit de retourner à leur maître ; qu'il se chargeoit de retenir tous les Indiens dans l'obéissance , ou d'y faire rentrer ceux

qui pourroient s'en écarter ; que , pour marquer sa confiance , il descendroit dans la plaine , où l'Audience lui donneroît pour son entretien un des plus nombreux troupeaux de l'Empereur. Comme les traités des Indiens ne se concluent jamais que dans un festin , Barrionuevo avoit fait apporter de l'eau-de-vie & du riz : les Indiens fournirent du gibier & du poisson. La joie fut assez vive de part & d'autre. Henri & Mancia , sa femme , ne touchèrent cependant à rien , sous prétexte , qu'ils avoient dîné. Ce refus qui avoit un air de défiance alarma le Général : mais il eut la prudence de dissimuler & ne trouva que des apparences de bon-foi dans la conduite du Cacique qui lui promit de se rendre à Saint Domingue pour ratifier le traité. Le repas étant fini , Henri fit reconduire le Général jusqu'à la caravelle par tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans sa troupe : il voulut même qu'un de ses Capitaines l'accompagnât jusqu'à Saint Domingue.

Le retour de Barrionuevo causa aux Espagnols une joie inexprimable , par l'espérance qu'on y conçut d'être délivré de la fureur des Indiens : mais

L'Officier du Cacique ne voulut faire aucune démarche qui pût engager son Maître, avant de savoir si tout ce qu'il voyoit n'étoit point une ruse concertée. Il alloit de maison en maison pour s'assurer si tout le monde étoit bien disposé à l'égard du traité. On pénétra ses inquiétudes, & les caresses qu'il reçut les dissipèrent. Il prit même tant de goût pour ce nouveau genre de vie, qu'il oublia de retourner au terme qu'on lui avoit prescrit. Ce retardement inquiéta le Cacique, qui, voulant savoir ce qui pouvoit arrêter son Officier, s'approcha de la ville d'Azua, fit donner avis aux habitans qu'il vouloit avoir un entretien avec quelques-uns des principaux d'entre eux. A cette nouvelle, cent Espagnols se réunirent & allèrent le joindre avec toutes les démonstrations de l'amitié. On lui apprit que l'Officier dont il demandoit des nouvelles étoit passé depuis quelques jours par la ville accompagné d'un Castillan qui étoit chargé d'un plein pouvoir pour la ratification du traité. Il partit avec précipitation pour rejoindre son Officier & le Castillan. Il les trouva effectivement à Xaragua, aujourd'hui Leoga-

ne. Ils lui remirent la ratification du traité avec de riches présens. Il continua sa route , & si-tôt qu'il fut de retour sur ses montagnes , il fit conduire ; sous une nombreuse escorte , une multitude de Nègres qu'il avoit fait rassembler : mais il différoit toujours, sous différents prétextes , de se rendre à Saint Domingue.

Le Pere Barthelemi de Las Casas , ce généreux défenseur des Indiens , dont nous avons parlé dans le Tome XXI page 403 de cet Ouvrage , ne put résister à l'envie qu'il avoit de revoir le brave Henri dont il approuvoit en secret la conduite. Il l'alla trouver dans ses montagnes. Son arrivée fut pour les Indiens une preuve de la sincérité des Espagnols : ils firent éclater leur joie à la vue de leur ancien Protecteur. Las Casas eut la satisfaction de voir que Henri avoit conservé les principes de la Religion Chrétienne. Ce Cacique se plaignit de n'avoir pu trouver dans sa retraite les moyens de vivre en Chrétien : il dit au Religieux que sa plus grande peine avoit été de voir mourir beaucoup d'enfans , sans avoir reçu le Baptême , & d'adultes sans Sacremens. Il lui dit qu'il n'avoit pas manqué un seul

jour à faire les prières ; qu'il avoit exactement jeûné tous les Vendredis. Il ajouta que la Religion seule avoit été cause qu'il avoit conclu un traité dont il craignoit que les suites ne devinssent fatales aux tristes restes de sa Nation. Il n'en falloit pas tant pour enflammer Las Casas d'un nouveau zèle. Il retourna une seconde fois en Espagne pour plaider la cause des Indiens aux pieds du trône. Il obtint de l'Empereur des Ordonnances fort sages en faveur des Indiens : mais elles furent mal exécutées au Pérou.

Celles qui regardoient particulièrement cette contrée portoient qu'on ne pourroit forcer les Indiens de travailler aux mines, ni à la pêche des perles ; qu'on ne pourroit leur imposer des tributs excessifs, & qu'on ne les assujétiroit point à porter de pesants fardeaux, usage qui contribuoit plus que le reste à la destruction de ce misérable peuple ; que ceux qui se trouveroient libres par la mort de leurs maîtres n'en auroient plus d'autre que le Roi, & que tous ceux qui, à l'occasion des troubles entre les Almagros & les Pizares, étoient dans la possession actuelle, ou dans les

DES AMÉRICAINS. 55

départemens des Evêques, des Monastères, des Hôpitaux, des Gouverneurs, &c, seroient remis en liberté. Pour faire exécuter ces Loix, on établit une Audience particuliere pour le Pérou, & on donna au Président le titre de Viceroy & de Capitaine Général.

On établit
une Audien-
ce Royale au
Pérou.

La publication de ces nouveaux réglemens chagrinerent beaucoup d'Officiers qui, ayant pris parti dans les querelles des Pizares & des Almagros, se trouvoient privés de leurs esclaves Indiens, &, par-là, dépouillés de tout leur bien. Plusieurs firent leurs représentations au Gouverneur qui crut que la Cour avoit été mal informée; &, pour chercher les moyens de satisfaire les Espagnols, sans résister aux ordres de l'Empereur, il fit assembler à Los Reyes toutes les personnes les plus distinguées qui se trouvoient alors au Pérou. On décida dans cette assemblée qu'il falloit envoyer des Députés en Espagne pour faire des représentations à l'Empereur : mais ce Monarque étoit si bien disposé en faveur des Indiens, qu'il fit promptement partir un nouveau Viceroy & Président du Pérou pour faire exécuter les Ordonnances. C'étoit Blas-

Disposition
de Charles-
Quint en fa-
veur des In-
diens.

co Nunez de Vela, homme d'une très-grande capacité & d'une fermeté à toute épreuve. Comme les Administrateurs des revenus Royaux n'avoient rendu aucun compte de leurs fonctions depuis la découverte, on envoya avec le nouveau Viceroy, un Maître général des Comptes. Cet Officier, dont la commission seule étoit propre à répandre la frayeur dans cette contrée, fut pris à la Cour, où il exerçoit l'emploi de Secrétaire du Conseil Royal. C'étoit Augustin Zarate, le même qui a écrit la Conquête du Pérou & qui a servi de guide dans cet Ouvrage.

Vela & Zarate arrivèrent à Nombre de Dios le 10 Janvier de l'année 1544. Ils y trouverent les Députés que les Espagnols établis au Pérou envoyoient en Espagne. Vela les arrêta & fit saisir leur or, disant qu'il vouloit savoir d'où il venoit. Comme cette ville n'étoit pas de son Gouvernement, les habitans se souleverent contre une entreprise qui excédoit son pouvoir : il se désista & fit relâcher les prisonniers. Il passa ensuite à Panama & mit en liberté tous les Péruviens qui étoient esclaves, les fit embarquer aux dépens de leurs maîtres, pour les ren-

voyer dans leur pays. Gomara , *Liv. 5, Chap. 47* , assure que plusieurs Indiens se cachèrent , de peur d'être renvoyés , disant qu'ils vouloient avoir un maître.

Le Viceroy se rendit ensuite à Tumbez , mit en liberté tous les esclaves Indiens , ôta aux Espagnols les concubines Indiennes , abolit les impôts & ordonna qu'on payât tout ce qu'on recevoit des Indiens. Enfin il dispensa tous les Indiens de porter de pénibles fardeaux. Les Pizares & les Almagros avoient porté une Loi par laquelle un Espagnol qui voyageoit à pié pouvoit prendre trois Péruviens pour le transport de son bagage & un homme de cheval en pouvoit prendre cinq : les Caciques , dans chaque canton , étoient obligés de fournir gratuitement au Voyageur sa nourriture & celle de son cortége. Ces tyranniques établissemens furent détruits avec une hauteur qui excita l'indignation de tous les Espagnols qui étoient au Pérou. Les Ecclésiastiques mêmes murmurèrent : un Moine , qui osa parler trop haut fut étranglé pendant la nuit. Le Viceroy parcourut tous les établissemens du Pérou , & y fit la même réforme. Les Officiers & les

Vela , nouveau Viceroy du Pérou , met tous les Péruviens en liberté.

Nobles, qui se voyoient privés du fruit de leurs travaux, le maudissoient tous, & concurent pour lui une haine implacable. Zarate assure qu'en partant de Truxillo, il trouva cette inscription sur son passage. « Celui qui voudra » m'ôter mon bien doit y penser deux » fois, car il pourra y perdre la vie ». Il voulut en découvrir l'Auteur : mais ses recherches furent inutiles.

Castro de Vacca instruit des violences que commettoit Nunez de Vela, consulta ses amis pour savoir quel parti il avoit à prendre. Tous, n'écoutant que leurs intérêts, lui conseillèrent de ne pas reconnoître cet injuste successeur, & de protester contre une commission qui n'étoit propre qu'à causer de nouveaux troubles : mais il préféra le parti de la soumission. Ses principaux Officiers, le voyant dans cette résolution, prirent le chemin de Cusco, & y firent conduire toute l'artillerie qu'ils trouverent dans les différentes villes par où ils passèrent. Le Viceroy, instruit que ses Ordonnances irritoient tous les esprits & que les habitans de Los Reyes étoient dans la résolution de l'arrêter, fit publier, que sa résolution étoit d'a-

doucir les Loix qu'il avoit apportées, de laisser les anciens habitans du Pérou jouir de leurs privilèges ; qu'il approuvoit l'acte par lequel on vouloit en appeller de ses nouvelles Ordonnances , & assura avec serment de faire tout ce qui conviendrait au service de l'Empereur & au bien de l'Etat. Ces promesses éblouirent les habitans de Los Reyes : ils allerent au-devant du Viceroy jusqu'à Guauca & l'accompagnèrent à Los Reyes , où il fut reçu avec beaucoup d'appareil. On le conduisit à l'Eglise sous un dais de drap d'or : les Magistrats marchaient devant lui en bel ordre, avec les marques de leur dignité & vêtus de longues robes de satin cramoisi, doublées de damas blanc : on le conduisit, avec la même pompe, de l'Eglise à son hôtel : mais le silence de tous les assistans annonçoit leur mécontentement.

Les Espagnols alors établis au Pérou avoient d'autant plus raison de se défier de la sincérité du nouveau Viceroy, qu'il fit éclater, dès le lendemain, son ressentiment, qu'il n'avoit fait que dissimuler. Il commença par Castro de Vacca qu'il croyoit avoir eu part à la délibéra-

tion des habitans de Los Reyes, & le fit mettre dans une prison publique, sous prétexte qu'il avoit signé des graces & disposé de quelques départemens depuis la cessation de son autorité. Ce ne fut qu'à la priere de plusieurs Officiers de distinction qu'il le fit transférer dans une prison plus honorable : mais il exigea, pour caution une somme fort considérable de ceux qui sollicitoient pour lui, & fit mettre ses biens en séquestre. Lorsqu'on lui demanda l'exécution de ses promesses à l'égard des Loix, il répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de les changer puisqu'elles étoient émanées de l'Empereur ; mais qu'il écriroit à sa Majesté & lui feroit des représentations. Plusieurs habitans, irrités de se voir trompés, sortirent de Los Reyes, pour aller se joindre aux mécontents de Cusco.

Formation
de l'Audience
Royale de
Los Reyes ou
Lima.

Bien-tôt on établit l'Audience Royale, & le Viceroy fit faire de magnifiques préparatifs pour la réception solennelle du Sceau. On le mit dans une riche cassette, portée par un cheval superbement équipé, qu'on fit marcher sous un dais de drap d'or, soutenu par les Magistrats de la ville. Après cette for-

malité l'Audience fut regardée comme établie & l'on délibéra sur les affaires : mais le Viceroy, qui étoit Président, ne parla point des troubles dont le Pérou étoit menacé : il fit même des actes d'indépendance qui indisposèrent contre lui tous les Officiers du Tribunal. L'inscription qu'il avoit lue dans sa route, lui ayant laissé de grands projets de vengeance, il fit encore faire les recherches les plus exactes pour en découvrir l'auteur. Il apprit enfin que c'étoit un Gentilhomme nommé *Antoine de Solar* : il le manda, lui reprocha sa hardiesse dans les termes les plus outrageans, fit ensuite venir un Prêtre pour le confesser, & ordonna qu'il fût pendu au pilier d'une galerie qui donnoit sur la place publique. Solar ne voulut pas écouter le Prêtre : leur contestation fut si longue que le bruit s'en répandit dans la ville : l'Evêque pria le Viceroy de différer le supplice : Solar fut conduit en prison, d'où les Auditeurs le firent sortir peu après. Le Viceroy n'osa faire éclater son ressentiment ; mais il chercha les occasions de se venger, les fit même naître lorsqu'elles tarderent à s'offrir.

fer & du métal des cloches que les murmures des Prêtres ne l'empêcherent point d'enlever de la grande Eglise. Il faisoit faire tous les jours l'exercice & donnoit de fausses allarmes, pour connoître ceux dont il devoit se défier. Les soupçons devenant pour lui des réalités, il faisoit enfermer les principaux Officiers : Castro de Vacca, auquel il avoit donné la ville pour prison, fut arrêté une seconde fois & serré fort étroitement.

Pendant ce tems le Syndic de Cusco continuoit de lever des troupes & de faire des préparatifs contre le Viceroy : il prit même la qualité de Général & nomma pour son Lieutenant *Alfonse de Toro*, dont il connoissoit l'attachement pour sa famille. Son armée qui montoit à cinq cens hommes prit trois étendards ; l'un aux armes de l'Empereur auquel on vouloit marquer encore de la soumission, l'autre aux armes de Cusco & le troisieme à celles des Pizares. Il ne voulut pas sortir de la ville, sans être assuré de la disposition de ses gens. Il les fit assembler tous, leur représenta « Que lui & ses freres avoient décou-

DES AMÉRICAINS. 65

» quis à leurs propres frais ; qu'ils n'a-
» voient jamais cessé de marquer leur
» soumission à la Cour d'Espagne & d'y
» envoyer une prodigieuse quantité d'or
» & d'argent ; que son frere François
» étoit mort sans tache ; qu'après sa
» mort , la Cour , loin de donner le
» Gouvernement à ses fils ou à ses
» freres 'comme elle s'y étoit engagée ,
» le donnoit à un homme cruel , pour
» les dépouiller de leurs biens , puis-
» que les Ordonnances n'exceptoient
» personne ; que Vela étoit venu dans
» le dessein de lui faire couper la tête à
» lui qui ne s'étoit jamais écarté de son
» devoir & qui n'avoit jamais eu que
» du zèle pour sa Majesté & de la fidélité
» pour son service ; que dans l'amertu-
» me d'un chagrin dont tout le monde
» devoit sentir la justice , il avoit résolu,
» du consentement de la ville de Cus-
» co , d'aller lui-même à Los Reyes ,
» pour faire entendre ses plaintes &
» celles de tant de braves Guerriers qui
» n'étoient pas mieux traités que lui ;
» pour adresser leur très-humble requête
» à l'Audience Royale , & pour envoyer
» en Espagne , au nom du pays entier ,
» des Députés chargés de leurs repré-

» sentations ; qu'il ne doutoit pas qu'
 » de si grands maux , sa Majesté n'ap-
 » portât de prompts remèdes ; que si le
 » Ciel permettoit , pour leur malheur ,
 » qu'elle fermât l'oreille aux cris de ses
 » fidèles sujets , ils prendroient le parti
 » d'obéir à ses ordres avec une soumis-
 » sion absolue ; qu'à l'égard de son
 » voyage , les menaces & les prépara-
 » tifs du Viceroy faisoient assez connoître
 » qu'il n'y avoit point de sûreté à se
 » présenter devant lui , sans être en
 » état de se garantir de la violence ,
 » la ville de Cusco l'avoit autorisé à
 » lever des troupes ; mais qu'il promet-
 » toit de ne causer aucun mal , s'il
 » n'étoit attaqué , & que , par consé-
 » quent , il exhortoit tous ceux qui re-
 » connoissoient ses ordres à se contenir
 » dans les plus exactes bornes de la
 » discipline qu'il vouloit faire obser-
 » ver ».

Ce discours fit une égale impression
 sur les habitans & sur les troupes. Tous
 lui promirent de soutenir son entreprise
 aux dépens de leur vie & de leurs
 biens. Il sortit de Cusco à la tête de ses
 troupes : mais , dès le même jour , plu-
 sieurs demandèrent la permission de

retourner à la ville & ne reparurent plus au camp. Le lendemain, vingt des plus considérables habitans se mirent en marche, par des chemins détournés, pour aller faire leur soumission au Viceroi. A cette nouvelle, Gonzale, pénétré de douleur, forma la résolution de retourner dans la Province de Charcas avec cinquante de ses amis qui lui proposèrent de le suivre. La réflexion l'arrêta. Il dit à ses Soldats & à ses Officiers qu'on les attendoit à Los Reyes, qu'ils n'y seroient pas plutôt arrivés qu'ils verroient tout le monde se déclarer en leur faveur, que la bonté de leur cause lui en étoit un sûr garant. Sa fermeté ranima les courages chancelans : il continua sa marche : voyant que son artillerie la retardoit, il la fit porter par les Indiens.

La lenteur de sa marche fit retomber son armée dans la même incertitude : plusieurs Officiers résolurent d'aller implorer la clémence du Viceroi : mais leur projet fut découvert & Gonzale leur fit trancher la tête. Le Viceroi, de son côté, faisoit faire des recherches exactes pour connoître ceux qui favorisoient le parti de Gonzale, & sur la

Zarate, liv.
1. chap. 4.

moindre accusation, les faisoit mettre à mort. Ses cruautés & ses injustices révolterent les esprits au point qu'il s'aperçut qu'il n'y avoit plus de sûreté pour lui à Los Reyes : il prit le parti d'en sortir & de se retirer à Truxillo. Il voulut forcer les Auditeurs à le suivre : mais ils le refuserent : la dispute s'échauffa de part & d'autre, on prit les armes : tous les Soldats abandonnerent le Viceroy : on l'arrêta, on résolut de le renvoyer en Espagne, & l'on fit avertir Gonzale de tout ce qui s'étoit passé. Alors les Officiers de son armée le nommerent *Gouverneur du Pérou*, avec menace de mettre la ville de Los Reyes au pillage si les Auditeurs ne le reconnoissoient pas. A cette nouvelle, les principaux habitans de Los Reyes s'assemblerent, &, d'un commun accord avec les Auditeurs, le proclamèrent Gouverneur. Lorsqu'on eut communiqué cet acte à Gonzale, il partit pour *Los Reyes* ou *Lima* : il paroît que ce dernier nom commençoit à prévaloir.

Gonzale Pizare est élu Gouverneur du Pérou.

Pizare fit dans cette ville une entrée pompeuse, alla prêter serment de fidélité au Roi entre les mains des Audi-

teurs. Il leur laissa toutes les affaires de la Justice , pour se borner à celles de la Guerre & du Gouvernement Général. Son premier soin fut de donner des Gouvernemens à ses partisans. On proposa d'envoyer des Députés en Espagne , au nom de tous les Espagnols qui étoient au Pérou , pour rendre compte à sa Majesté des derniers événemens : mais les Matelots qui étoient sur le vaisseau dont on comptoit se servir , leverent l'ancre & décampèrent. Tous ceux qu'on soupçonna d'avoir été instruits du projet des Matelots furent arrêtés & mis en prison : on leur fit grace quelques jours après. On se hâta d'équiper un autre vaisseau pour les Députés qu'on vouloit envoyer en Espagne , & on en confia la conduite à Bachicao. Il prit sa route vers Tumbez où le Viceroi avoit trouvé le moyen de se retirer. Lorsque celui-ci apprit l'arrivée de Bachicao , il prit la fuite avec ses amis , dont le nombre pouvoit monter à cinquante , qui s'abandonnoient à sa fortune. Bachicao continua sa route. Le Viceroi se rendit à Quito où il résolut d'attendre les ordres de la Cour : mais il changea bien-tôt de

Le Viceroi ;
qui a trouvé
le moyen de
s'échapper ,
veut relever
son parti.

Pour se dédommager de la fatigue , Pizarre & ses Soldats s'abandonnerent aux plus grands excès de la débauche : on assure que le Gouverneur fit tuer un Bourgeois de Quito , dont il aimoit la femme.

Ses débauches, ses injustices & ses cruautés, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver , indisposèrent contre lui la plupart des Officiers & des Gouverneurs; déjà on entendoit des murmures dans différents endroits du Pérou. Pizarre chargea le Capitaine Carvajal de les appaiser. Il ne pouvoit mettre sa vengeance en des mains plus cruelles. Carvajal se rendit d'abord à Saint Michel. Les principaux habitans allèrent au-devant de lui & le conduisirent au logement qui lui étoit préparé. Il les y fit entrer avec lui , disant qu'il avoit quelques ordres à leur donner. Ayant fait fermer les portes , il leur dit que le Gouverneur se plaignoit de les avoir toujours trouvés contraires à ses intérêts , & de la préférence qu'ils avoient donnée au Viceroy ; que sa première résolution avoit été de mettre la ville à feu & à sang ; mais qu'ayant fait réflexion que les plus coupables étoient les Magistrats ,
&

& les principaux habitans , dont les conseils ou les ordres avoient entraîné le peuple , il croyoit devoir en choisir un certain nombre pour les faire servir d'exemple , & qu'il bornoit sa vengeance à ceux qui étoient présents. N'écoutant ni leurs excuses , ni leurs prières , il leur dit de se confesser , parce qu'il ne leur restoit qu'un moment à vivre. Les Prêtres parurent & l'exécution commença par un Licentié fort habile. Le bruit de cette horrible scène se répandit dans la ville : les femmes des prisonniers accoururent avec les cris de la douleur. Carvajal se laissa fléchir ; mais il confisqua les biens de ceux qu'il avoit voulu faire périr. Truxillo , Guamanga , Cusco & Lima , qu'il visita successivement , éprouverent les mêmes horreurs. Il fit périr ou dépouilla de leurs biens ceux qui eurent le malheur d'exciter sa haine ou ses soupçons. On raconte que , sur des imputations mal approfondies , il fit souffrir de cruelles tortures à quinze des principaux habitans de Lima.

Cruautés que Carvajal exerce dans plusieurs villes , au nom de Gonzale Pizare.

Pendant que Pizare & ses Lieutenans exerçoient les plus horribles cruautés au Pérou , les troupes du Viceroi gros-

sissoient de jour en jour à Popayan où il restoit toujours. Pizare en fut informé, & résolut de lui tendre un piège, pour se débarrasser d'un ennemi si redoutable. Ses gens publièrent, par son ordre, qu'il se dispoisoit à partir pour la Province de Charcas, qui est à l'autre extrémité du Royaume, où sa présence étoit absolument nécessaire pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés, & qu'il ne laisseroit à Quito que trois cens hommes sous la conduite de Puellas. Il fit des préparatifs, distribua de l'argent & des vivres aux Soldats qui devoient l'accompagner, & pour ne laisser rien manquer à l'artifice, il se mit à leur tête : mais il s'arrêta à deux ou trois journées de Quito.

Plusieurs Indiens qui avoient assisté à sa dernière revue répandirent le bruit de son départ. Il parvint aux oreilles du Viceroy qui, se trouvant à la tête de huit cens hommes, crut qu'avec une si grande supériorité sur Puellas, il pourroit se rétablir dans Quito, & persuadé que Pizare en étoit déjà fort éloigné, il ne balança pas à se mettre à la tête de ses troupes pour s'en emparer. Le soin que Pizare avoit eu d'envoyer des

Indiens affidés , & qui fortifioient son erreur , le fit avancer jusqu'à quinze lieues de Quito.

Pizare n'apprit pas sans étonnement que le nombre des troupes ennemies étoit si considérable ; mais , se fiant à la valeur des siennés , avec lesquelles il étoit accoutumé à vaincre , il ne balança pas à s'approcher de Quito. Le Viceroy apprit bien-tôt qu'il avoit été trompé : mais il fut en même tems que l'armée de Pizare ne se montoit qu'à sept cens hommes ; & résolut d'en venir aux mains. Il s'avança jusqu'à deux lieues de Quito , laissa le jour tomber , & entra dans la ville pendant que tout le monde étoit enseveli dans le sommeil.

Au moment que Pizare en fut informé ; il partit , avec la résolution de livrer bataille au Viceroy , par-tout où il le trouveroit , même dans la ville , sans s'embarasser des difficultés & du danger. D'un autre côté , le Viceroy , voyant que le tems lui manquoit pour s'assurer de la disposition des habitans , se déterminâ tout-à coup à courir les risques d'une bataille. Il sortit de la ville avec autant de hardiesse & de résolu-

tion que s'il eût été sûr de la victoire;
 Le discours que Zarate lui fait tenir
 dans cette occasion n'a rien qui blesse
 la vraisemblance. « Mes Amis , je
 » n'entreprends point de vous engager
 » par des paroles : animons-nous mu-
 » tuellement par des actions. Je suis
 » persuadé que vous ferez votre de-
 » voir ; foyez assurés que je ferai le
 » mien. Nous servons notre Monarque ,
 » notre commun maître , & la cause
 » est ici celle de Dieu même ; oui c'est
 » la cause de Dieu ».

Bataille de
 Quito.

Aussi-tôt il s'avança vers les ennemis
 qui firent le même mouvement ; le choc
 commença des deux côtés avec une éga-
 le fureur. Ce fut par la cavalerie que les
 premiers coups furent portés. On rompit
 d'abord les lances , ensuite on en vint
 aux épées , aux haches & aux massues ;
 l'infanterie commença presque au même-
 tems , en poussant d'effroyables cris :
 les morts tomboient dans l'armée du
 Viceroy ; mais ses troupes ne combat-
 toient pas avec moins d'acharnement
 & disputoient la victoire avec un cou-
 rage qu'on n'auroit pas attendu de nou-
 velles troupes. Il les encourageoit par
 ses cris & son exemple ; mais il reçut

un coup de hache sur la tête & fut renversé de dessus son cheval. Ses gens, qui le crurent mort, perdirent aussitôt courage & ne songerent qu'à la fuite. Il demeura quelque-tems étendu sur le champ de bataille, sans qu'on le reconnût. Un Sacristain de Quito, passant par hasard auprès de lui, regarda qui c'étoit : le Viceroy lui dit : « Sau-
 » vez-moi la vie, je suis le pauvre Vi-
 » ceroi ». Le Prêtre répondit : « Hé,
 » c'est vous-même que nous chet-
 » chons ». Il alla aussi-tôt avertir un Officier dont le Viceroy avoit fait étrangler le frere. L'Officier lui fit trancher la tête par un de ses Esclaves. Cette bataille se donna le 16 Janvier 1546. Il périt dans l'action environ deux cens hommes du côté du Viceroy, & les Historiens assurent que Pizare n'en perdit que sept.

Pizare affecta beaucoup de modération après une victoire qui le rendoit maître absolu du Pérou. Quelques-uns de ses Officiers avoient fait porter la tête du Viceroy au lieu patibulaire; d'autres avoient arraché sa barbe, & se faisoient honneur d'en porter des poils attachés à leur bonnet : Pizare les blâ-

Le Viceroy
est défait &
tué.

Pizare le fait
enterrer hono-
rable-
ment.

ma , envoya chercher la tête & la fit enterrer avec le corps d'une manière honorable. Le jour suivant , il vit un grand nombre des partisans du Viceroi venir se soumettre à lui : il fit grâce à plusieurs , & en fit périr quelques-uns pour donner l'exemple.

Un pardon général solennellement promis , avec des récompenses proportionnées aux services , acheverent de ramener sous les drapeaux de Pizare tous les soldats du Viceroi. Il se hâta d'envoyer des Courriers de toutes parts , pour annoncer sa victoire & encourager ses partisans.

Le Capitaine Carvajal , qui étoit occupé à exercer ses cruautés dans les différentes villes du Pérou , n'avoit point eu de part à la bataille de Quito. Il eut occasion de rendre à Pizare un service qui l'auroit couvert de gloire , s'il ne l'eût souillé par sa cruauté & son avarice. Plusieurs détachemens que l'infortuné Viceroi avoit envoyés dans différents endroits pour faire de nouvelles découvertes s'étoient réunis , ils avoient été joints par plusieurs Soldats échappés de la bataille de Quito , & formoient un corps de troupes assez considérable.

Carvajal en fut informé, rassembla des troupes, marcha à eux, enleva plusieurs partis qui marchaient séparément, &, lorsque l'intérêt de leur sûreté les eut rassemblés, il les resserra par degrés dans un lieu où ils ne pouvoient se défendre : ils voulurent cependant résister à son attaque : mais ils furent défaits sur le champ : les Chefs restèrent au pouvoir du vainqueur qui eut la cruauté de leur faire trancher la tête.

La fortune sembloit conduire les pas de cet Aventurier : après sa victoire, il se retira du côté de Plata, capitale du pays de Charcas, & y apprit qu'à dix-huit lieues on avoit trouvé les riches mines du Potosi. Il étoit trop avide pour ne pas profiter de cette nouvelle. Il s'y transporta & s'en empara, aussi bien que d'une très-grande quantité d'Indiens qui y travailloient. Il eut la bonne-foi de partager ces immenses richesses avec Pizare, & de faire lever le quint du Roi.

Pizare crut qu'il étoit de son intérêt de se rendre à la capitale & de laisser le Gouvernement de Quito à un homme de confiance. Il partit donc pour Lima avec une partie de son armée, y fut reçu

avec une pompe royale. Ce qui fait une preuve certaine que Gonzale Pizare n'avoit pas l'ame aussi élevée que son frere François, c'est qu'au milieu de ses prospérités, il se livra à un orgueil insupportable. Il prit une garde de vingt-cinq Halbardiers & de plusieurs Cavaliers, toujours prêts à exécuter ses ordres. Personne n'osoit s'asseoir en sa présence : il ne se découvroit que très-rarement pour saluer quelqu'un : ses reproches ou ses ordres étoient presque toujours accompagnés de termes injurieux. Enfin ceux qui lui avoient marqué le plus d'attachement se refroidirent insensiblement : il poussa même l'imprudence jusqu'à mécontenter les gens de guerre. Il s'aperçut par la suite de ses torts : mais il n'étoit plus tems de les réparer.

Zarate, liv.
6, chap. 2.

Charles-
Quint envoie
un nouveau
Viceroy au
Pérou.

Cependant Charles-Quint travailloit à remédier aux désordres qui régnoient au Pérou. Comme il ignoroit la mort du Viceroy, il résolut de le destituer & de lui donner pour successeur un homme d'un caractère plus modéré. Il jeta les yeux sur Pierre de la Gasca, Conseiller de l'Inquisition, & autant instruit dans les affaires d'Etat que dans celles de

DES AMÉRICAINS. 81

Religion. On ne lui donna que le simple titre de Président de l'Audience Royale, parce qu'on vouloit qu'il tentât d'abord toutes les voies possibles de conciliation : mais il avoit des ordres secrets qui l'autorisoient à lever des troupes, lorsqu'elles deviendroient nécessaires au soutien de son autorité. Ce Président partit sans aucun appareil de guerre & arriva à Nombre de Dios. L'Officier qui y commandoit le reçut avec tous les égards dûs à un Ministre de l'Empereur, & lui proposa de l'accompagner à Panama avec toutes les troupes qui étoient sous ses ordres. La Gasca lui répondit que sa qualité de Prêtre ne lui permettoit pas d'employer la voie des armes ; d'ailleurs que ses ordres portoient qu'il établît la paix au Pérou, & qu'il n'y suscitât pas la guerre ; que les Conquérans s'étant plaints à la Cour de la rigueur excessive du Viceroy, il étoit juste de faire connoître avec quelle douceur sa Majesté vouloit qu'on y remédiât. Il ajouta qu'après cette déclaration, il ne pouvoit se persuader qu'il y eut un seul Espagnol qui n'aimât mieux rentrer dans le devoir que de passer pour rebelle. Envain l'Officier

Zarate, liv.
6, chap. 6.

lui représenta que les voies de douceur n'étoient pas les plus sûres , il persista dans sa résolution.

Le bruit de son arrivée, à Nombre de Dios se répandit bientôt jusqu'à Panama & y causa beaucoup de chagrin & d'inquiétude aux Officiers, Ils'y rendir , y fut d'abord reçu avec beaucoup de froideur : mais , passant sur les vaines formalités , il trouva le moyen d'avoir une conversation avec le Gouverneur & les Officiers, eut l'adresse de les prévenir en sa faveur , leur parla ensuite ouvertement en présence les uns des autres. Par la même habileté , il se concilia l'affection des Soldats. La Gasca sentit que son ouvrage ne seroit achevé que lorsqu'il auroit communiqué les ordres de l'Empereur à Pizare & aux habitans du Pérou. Il alloit souvent voir le Gouverneur , & fut si bien ménager son esprit , qu'il obtint son consentement pour envoyer à Pizare deux Lettres qui étoient toutes prêtes ; l'une de sa Majesté , l'autre de lui-même, Pierre Hernandez Paniaga fut chargé de ces importantes dépêches. L'Histoire nous les a conservées : le Lecteur ne sera , sans doute , pas fâché de trouver ici

deux monumens de la politique de
Charles-Quint & de son Ministre.

LE ROI.

« Gonzale Pizare, par vos Lettres Lettre de
Charles-
Quint à Gon-
zale Pizare
» & par quelques autres relations, nous
» avons appris les mouvemens du Pé-
» rou & les désordres arrivés dans tou-
» tes ses Provinces après l'arrivée de
» Blasco Nunez de Vela que nous y
» avons envoyé avec la qualité de Vi-
» ceroi, & celle des Auditeurs de l'Au-
» dience Royale qui étoient partis avec
» lui. Nous avons su que le mal étoit
» venu de la rigueur avec laquelle on
» vouloit faire exécuter les nouveaux
» réglemens. On nous a persuadé que
» votre intention & celle de ceux qui
» vous ont suivi n'a pas été de vous
» opposer à notre service, mais seule-
» ment de vous opposer à la rigueur
» excessive & à la dureté inexorable du
» Viceroi, qui n'a rien accordé aux ex-
» hortations & aux prières. Etant bien
» informés & ayant entendu tout ce
» que votre Député & celui des Pro-
» vinces a voulu dire, nous avons jugé
» à propos d'y envoyer, avec la quali-
» té de Président, le Licentié la Gasca,
» Conseiller de notre Conseil d'Inqui-

» sition , auquel nous avons donné la
 » commission & le pouvoir de faire
 » tout ce qu'il jugera convenable , pour
 » le bon ordre & la tranquillité , tant
 » de nos sujets , auxquels nous avons
 » permis de s'y établir , que des habi-
 » tans naturels du pays. Ainsi nous
 » voulons & vous recommandons très-
 » expressement d'obéir à tout ce que
 » le Licentié vous ordonnera de notre
 » part , comme si vous en receviez l'or-
 » dre de notre bouche ; de l'assister &
 » de lui donner aide & faveur dans tout
 » ce qui sera nécessaire pour l'exécution
 » de nos volontés qu'il vous fera con-
 » noître & que vous observerez suivant
 » la confiance que nous avons en votre
 » fidélité ; vous assurant que nous nous
 » souviendrons des services que vous
 » & votre frere Dom François Pizare
 » nous avez rendus , pour faire sentir à
 » ses enfans & à ses freres les effets de
 » notre bienveillance ». *De Venelo* , le
 16 Février 1546. MOI LE ROI. Par
 ordre de sa Majesté , *François d'Eraso*.

La Lettre du Président est regardée
 en Espagne comme un chef-d'œuvre d'é-
 loquence & de sagesse. Elle porte pour
 souscription : à l'illustre Seigneur Gon-

DES AMÉRICAINS. 85

zale Pizare, en la ville de Los Reyes.

Lettre du
Président, la
Gasca, à
Gonzale Pi-
zare.

« Monsieur, dans l'espérance où j'é-
tois de partir promptement pour le
» Pérou, j'ai différé jusqu'aujourd'hui à
» vous envoyer la Lettre de sa Ma-
» jesté Impériale, notre légitime Sou-
» verain. Je ne vous ai pas écrit non
» plus, pour vous informer de mon ar-
» rivée, parce qu'il m'a paru plus con-
» forme au respect & à la soumission
» que je dois à sa Majesté de vous re-
» mettre moi-même la Lettre entre les
» mains, sans la faire précéder d'une
» des miennes; cependant, Monsieur,
» voyant mon séjour prolongé à Pana-
» ma, pour délibérer sur les événe-
» mens passés & sur les circonstances
» présentes, je ne veux pas tarder plus
» long-tems à vous envoyer la Lettre
» de sa Majesté, & j'y joins celle-ci.
» Elles vous seront rendues toutes deux
» par Pierre Hernandez Paniaga, homme
» de mérite & d'honneur, qui fait pro-
» fession d'être un de vos serviteurs &
» de vos amis.

« Je puis vous rendre témoignage;
» Monsieur, qu'on a mûrement consulté
» en Espagne sur tout ce qui s'est passé
» au Pérou, depuis que le Viceroy Blasco

» Nunez de Vela s'y est rendu, & qu'a-
» près de longues & graves délibéra-
» tions, sa Majesté, sur le rapport des
» Conseillers, ayant tout pesé avec sa
» sagesse ordinaire, a jugé que dans
» tout ce qui s'étoit passé, rien ne pou-
» voit faire croire qu'on avoit été poussé
» par un esprit de révolte & de désobéissance ; mais que les Espagnols
» établis au Pérou s'étoient crus autorisés, par la rigueur inflexible du Viceroy, à se défendre contre, pour avoir
» le tems de recevoir les ordres de sa
» Majesté sur leurs représentations. C'est
» ce qui paroît aussi, Monsieur, par la
» Lettre que vous avez écrite à sa Majesté, dans laquelle vous lui marquez
» que si vous avez accepté le titre de
» Gouverneur, c'est parce que vous
» l'avez reçu de l'Audience Royale,
» au nom & sous le sceau de sa Majesté,
» comme un emploi qui vous donnoit
» le droit de lui rendre d'importants
» services, & que vous ne pouviez
» même refuser, sans nuire à ses intérêts ; enfin que n'ayant pas eu d'autre
» motif pour l'accepter, vous étiez résolu d'obéir avec toute la soumission
» d'un fidèle sujet aux premiers ordres
» qui vous viendroient d'elle.

» Après toutes ces considérations il
 » a plu à sa Majesté de me faire partir
 » d'Espagne pour rétablir la tranquil-
 » lité dans le pays , par la révocation
 » des Ordonnances qui l'ont troublé ,
 » avec pouvoir de pardonner le passé
 » en son nom , & de prendre l'avis des
 » habitans sur ce qui regarde le passé &
 » l'avenir. A l'égard de ceux auxquels il
 » sera impossible d'assigner des établis-
 » semens , j'ai ordre aussi pour remédier
 » aux inconvéniens qui en pourroient
 » naître , de les employer à de nouvel-
 » les découvertes qui leur donneront le
 » moyen d'acquérir de l'honneur & des
 » richesses , à l'exemple de ceux qui
 » les ont précédés.

» Je vous prie , Monsieur , de faire
 » là-dessus de sérieuses réflexions. Com-
 » me vous avez toujours marqué beau-
 » coup de zèle pour l'avantage du Pé-
 » rou & de ses habitans , vous devez
 » remercier Dieu de n'avoir pas per-
 » mis que dans une affaire si délicate ,
 » sa Majesté & ceux qui ont l'honneur
 » d'être auprès d'elle aient pris quel-
 » ques-unes de vos démarches pour
 » une révolte contre l'autorité légitime.
 » Ainsi , Monsieur , lorsque sa Majesté ,

» Prince vraiment Catholique & tout
» jours ami de la justice , vous accorde
» ce qui vous appartient , ce que vous
» demandez par vos requêtes , en vous
» délivrant des Ordonnances qui cau-
» sent vos plaintes , il est juste , de vo-
» tre côté , que vous lui rendiez le de-
» voir d'un bon & fidèle sujet , en lui
» marquant votre fidélité , par une res-
» pectueuse obéissance à ses ordres.
» Comment prétendriez - vous autre-
» ment à la qualité de Chrétien , de vrai
» serviteur de Dieu qui vous ordonne ,
» sous des peines éternelles , de rendre à
» chacun ce qui lui est dû , & particu-
» rement l'obéissance aux Rois ? La
» qualité de Gentilhomme ne vous y
» oblige pas moins. Vous savez , Mon-
» sieur , que ceux qui vous ont laissé ce
» glorieux titre , l'avoient acquis par
» leur fidélité pour le Prince & par des
» services , dont la Noblesse est tout à
» la fois la preuve & la récompense.
» Voudriez-vous dégénérer d'une vertu
» dont l'exemple est dans votre sang , &
» mettre dans votre famille une tache
» qui en ternisse la gloire ? Après le
» salut éternel de l'ame , un honnête
» homme a-t-il quelque chose de plus
» cher que l'honneur ?

» Joignez à ces réflexions, Monsieur,
 » celles que la seule prudence vous sug-
 » gère. Considérez la grandeur & la
 » prudence du Roi dont nous sommes
 » les sujets. Ne vous seroit-il pas im-
 » possible de lui résister, quand vous
 » seriez capable de l'entreprendre? Vous
 » n'avez jamais vu ni sa Cour, ni ses
 » armées, ni les moyens qu'il a de châ-
 » tier ceux qui l'irritent; mais rappel-
 » lez-vous ce que vous avez entendu
 » dire de sa puissance. Représentez-vous,
 » par exemple, celle du grand Turc
 » qui, s'étant avancé jusqu'à Vienne à
 » la tête de trois cens mille hommes,
 » n'osa livrer bataille à l'Empereur
 » Charles, parce qu'il se crut certain
 » de la perdre: il fut même saisi d'un
 » tel effroi, qu'il fit une honteuse re-
 » traite. Représentez-vous la puissance
 » & la grandeur du Roi de France, qui
 » étant passé en Italie avec toutes ses
 » forces & les commandant lui-même,
 » dans l'espérance de nous chasser de
 » cette contrée, fut défait par les sim-
 » ples Généraux de notre Maître, en-
 » levé dans la chaleur de l'action &
 » conduit en Espagne. Considérez en-
 » core la grandeur de Rome, & cepen-

» dant avec quelle facilité l'armée de
» notre Souverain s'en faisoit & la piller.
» Le Sultan & le Roi de France se li-
» guerent & mirent en mer la plus
» nombreuse flotte qu'on eût vue depuis
» long-tems : notre Monarque fut assez
» fort pour résister à deux ennemis si
» puissans , & , pendant deux ans que
» leurs armées navales furent unies , il
» fut empêcher , par sa puissance & par
» sa valeur , qu'ils ne lui enlevassent un
» pouce de terre. Au contraire , dès la
» première année de leur union , il se
» rendit maître des Duchés de Guel-
» dres , de Juliers & de quelques au-
» tres places sur les Frontières de Flan-
» dres. Ainsi la ligue des deux plus
» puissans Princes du monde a pro-
» duit peu d'effets contre le nôtre ,
» & nous les avons vus rechercher un
» accommodement dont il y a peu d'ap-
»arence qu'ils se lassent.

» Je vous cite ces grands exemples ,
» Monsieur , parce que je fais qu'il ar-
»rive souvent aux hommes de se laisser
» trop frapper par de foibles objets
» qu'ils ont devant les yeux , tandis
» qu'ils donnent peu d'attention aux
» plus grandes choses qui se passent

» dans l'éloignement , par la seule
 » raison qu'ils ne les voient point &
 » qu'ils ne croient point qu'elles les
 » touchent. La charité chrétienne , l'a-
 » mour fraternel que nous nous devons
 » les uns aux autres me font souhaiter
 » que vous ne vous abusiez point jus-
 » qu'à vous flatter que vos forces puis-
 » sent entrer en comparaison avec cel-
 » les de l'Empereur notre maître. S'il
 » lui plaisoit , pour faire cesser les mou-
 » vemens du Péron , d'employer , non-
 » seulement , la douceur & la clémence
 » que Dieu lui a inspirées , mais la ri-
 » gueur & la force de ses armes , il au-
 » roit plutôt besoin de consulter sa pru-
 » dence & sa modération , pour n'y pas
 » envoyer un trop grand nombre de
 » troupes qui causeroient la ruine du
 » pays , que de faire quelque effort pour
 » y en envoyer assez. Vous devez en-
 » core considérer qu'à l'avenir tout
 » prendra une face bien différente. Jus-
 » qu'à présent ceux qui se sont joints à
 » vous y ont été portés par leur inté-
 » rêt. Chacun regardoit Blasco Nunez
 » comme son ennemi propre : il paroîs-
 » soit en vouloir à la vie , même aux
 » biens de ceux qui ne favorisoient pas

» ses desseins : ils ne pouvoient manquer
» de s'attacher à vous , lorsqu'ils vous
» croyoient nécessaire à leur défense :
» ils faisoient leur cause de la vôtre , &
» ce motif vous garantissoit leur attachement : mais ; comme leur vie est
» en sûreté par l'amnistie que j'ai entre
» les mains , & leurs biens par la ré-
» vocation des réglemens , vous devez
» juger qu'au lieu de voir un ennemi
» dans le Monarque dont je porte les
» ordres , ils n'y verront plus que leur
» Protecteur & leur Souverain légitime , à qui nous devons tous de l'obéissance & de la fidélité. Cette obligation naît avec nous ; elle nous vient
» d'une succession réelle de nos peres ,
» de nos ayeux , de nos ancêtres qui
» nous en ont donné l'exemple. Faites
» réflexion , Monsieur , que dans le tems
» que prendront les choses , vous ne
» pourrez plus vous fier à personne. Si
» vous avez le malheur de prendre un
» mauvais parti , vous vous trouverez
» dans la nécessité continuelle d'être
» sur vos gardes , en crainte , en défiance de tout le monde , de vos amis ,
» même de vos parens. Nos amis , nos
» freres , nos peres mêmes ne sont-ils

» pas plus obligés de suivre les loix
 » d'une bonne conscience que tous les
 » mouvemens naturels du sang & de
 » l'amitié ? Ainsi, comme il est certain
 » qu'en se révoltant contre une autorité
 » légitime, on viole un droit sacré, on
 » blesse sa conscience, & l'on risque
 » son salut, il ne l'est pas moins qu'au-
 » cun lien d'amitié & de parenté n'au-
 » torise à prendre le parti d'un rebelle,
 » N'avons-nous pas vu que dans les der-
 » nier troubles d'Espagne, la considéra-
 » tion de ce devoir l'emportoit sur tout !
 » Vous avez encore un autre frere ,
 » Monsieur, qui est homme de courage
 » & qui se croira plus obligé, sans dou-
 » te, à conserver son honneur & celui
 » de sa famille, qu'à suivre vos senti-
 » mens, s'ils ne sont pas droits. J'ai
 » peine à croire que, pour justifier sa
 » fidélité & laver la tache dont vous
 » souillerez votre sang, il ne devint
 » pas votre plus grand ennemi, &
 » peut-être le plus ardent à chercher
 » l'occasion de vous punir. Nous avons
 » vu depuis peu un exemple de cette
 » nature entre deux freres Espagnols.
 » L'un étoit à Rome, où ayant appris
 » que son frere qui étoit en Saxe avoit

» embrassé le Luthéranisme , il fut si
» vivement touché d'une infidélité qu'il
» croyoit souiller sa famille , qu'il
» prit la résolution d'y apporter un
» prompt remède. Il partit pour la
» Saxe dans le dessein de tout employer
» pour la conversion de son frere & de
» le tuer s'il n'y pouvoit réussir. Etant
» arrivé en Saxe , il employa quinze
» ou vingt jours à l'exercice de son
» zèle , & tua son malheureux frere ,
» sans être arrêté par le cri de la nature ,
» ni par la crainte même de périr dans
» un pays où tous les habitans pou-
» voient se croire intéressés à la ven-
» geance. -Croyez , Monsieur , que la
» passion de l'honneur est si forte dans
» les honnêtes gens , qu'elle l'emporte
» même sur l'amour de la vie ; & qu'à
» plus forte raison votre frere se croira
» beaucoup plus obligé de conserver
» ses biens & sa vie , en suivant les loix
» de l'honneur , que de s'exposer à les
» perdre , en se déclarant pour vous.
» Pensez encore que ceux qui , jusqu'à
» ce jour ont eu le plus d'attachement
» à votre parti , étant regardés comme
» les plus coupables , comprendroient
» aisément que le plus sûr moyen d'ob-

» tenir grace , seroit de rendre à l'Em-
 » pereur quelque service considérable ,
 » soit contre vos intérêts , après les
 » avoir abandonnés , soit contre votre
 » personne. Quelles seroient vos inquié-
 » tudes , lorsque n'ayant plus un ami
 » sûr , vous seriez obligé d'être en gar-
 » de contre tous ceux qui vous envi-
 » ronneroient ! Envain s'efforceroient-
 » ils de vous rassurer par des sermens ,
 » foibles garants , puisqu'ils ne pour-
 » roient les faire sans un nouveau crime ,
 » & qu'après le malheur de les avoir faits ,
 » c'en seroit encore un plus grand de
 » les garder. Ajoutez que vos grands
 » biens deviendroient encore un autre
 » sujet d'allarmes ; de la maniere dont
 » les hommes sont faits , l'espérance d'en
 » obtenir une partie , suffiroit pour en
 » porter un grand nombre à se déclarer
 » contre vous ! Enfin pensez à quel
 » péril s'exposeront ceux qui ne vou-
 » dront pas profiter du pardon que sa
 » Majesté veut bien accorder , pendant
 » que ceux qui l'auront accepté joui-
 » ront de tous leurs avantages , avec
 » aussi peu d'inquiétude que de danger.

» Je vous supplie , Monsieur , de
 » peser bien attentivement tout ce que
 » je viens d'écrire ; faites entrer aussi

» dans vos réflexions le fruit du zèle
» que vous avez marqué pour le pays
» & pour les habitans. En contribuant
» à faire cesser les troubles, vous con-
» servez des droits immortels sur la
» reconnoissance de tous les habitans
» du Pérou : ils vous auront l'obliga-
» tion entière d'avoir conservé leurs
» droits, d'avoir fait écouter favora-
» blement leurs supplications, d'avoir
» arrêté l'exécution des réglemens, en-
» fin d'avoir obtenu de sa Majesté un
» Ministre chargé de la commission ex-
» presse de remédier aux maux dont ils
» se plaignoient. Tout autre parti vous
» fera perdre le mérite d'un si grand
» service, parce qu'après avoir obtenu
» ce que vous avez jugé nécessaire au
» bien commun, vous ne pourrez faire
» durer les troubles, sans donner lieu
» de juger que vous avez peu considéré
» les intérêts du public, & que vous n'a-
» vez songé qu'à satisfaire votre avarice
» & votre ambition. Alors les habitans
» du Pérou n'auroient-ils pas raison de
» vous regarder comme leur ennemi,
» vous qui les condamneriez à des pei-
» nes & à des fatigues continuelles,
» qui les tiendriez toujours dans le
» danger

» danger & la crainte de perdre leurs
 » biens & leur vie , & qui leur raviriez
 » l'occasion qu'un bon Roi leur offre
 » de jouir paisiblement de ses bienfaits ?
 » Ils vous devroient plus de haine qu'à
 » Blasco Nunez de Vela , puisqu'avec
 » la même crainte pour leurs biens &
 » leur vie , ils auroient celle de perdre
 » leur ame dans la révolte où vous les
 » engageriez contre leur légitime Sou-
 » verain. Cette guerre , Monsieur , que
 » vous entreprendriez de soutenir , en-
 » gageroit sa Majesté de faire passer un
 » grand nombre de troupes au Pérou ,
 » & par conséquent vous seriez chargé
 » de tous les maux qui ne manque-
 » roient pas d'en arriver. Comptez
 » qu'elle vous rendroit détestable sur-
 » tout aux personnes riches , aux Né-
 » gocians , à ceux qui possèdent de
 » grands Domaines. A l'égard de ceux
 » qui n'ont ni biens ni possessions , ne
 » leur causeroit-on pas aussi le plus
 » grand mal qu'ils puissent redouter ?
 » Car , sans parler de la mort , des
 » blessures , du châtimement , dont ils se-
 » roient menacés , n'est-il pas évident
 » que tous ceux qui échapperoient à
 » tous ces dangers , perdroyent toutes

» les espérances qui leur ont fait entre-
» prendre un voyage si long & si pénible ? Au défaut des partages qui sont
» déjà faits ici , ils se promettent de
» gagner quelque chose par de nouvel-
» les découvertes , dans la vue de re-
» tourner riches en Espagne , ou de vi-
» vre honorablement au Pérou. Loin
» d'avancer vers leur but , ils s'en éloi-
» gneroient en servant dans les guerres
» civiles , puisqu'ils tirent si peu de
» leurs services , que s'ils vouloient re-
» tourner dans leur patrie , la plupart
» seroient obligés de mandier pour
» payer leur passage.

» Je m'étends , peut-être , beaucoup
» plus qu'il n'étoit nécessaire. Un Chrétien & un Gentilhomme sage & plein
» d'honneur tel que vous , affectionné
» au pays , éclairé sur ses propres intérêts , trouve , sans doute , en lui-même des motifs suffisans pour l'attacher au devoir. Aussi ne croyez pas ,
» Monsieur , que mes représentations
» partent de quelque doute , ou de quelque défiance de votre Religion , de
» votre générosité & de votre soumission pour le Roi. Ce sont des qualités que votre réputation vous donne ;

» & c'est de-là même que j'ai pris droit
 » de vous écrire avec beaucoup de li-
 » berté & de franchise, d'autant plus
 » qu'en Chrétien qui doit aimer son
 » prochain, & en homme qui fait pro-
 » fession d'être votre serviteur & qui
 » veut mériter votre amitié, en Minis-
 » tre chargé des volontés de notre
 » Maître commun, je désire tout à la
 » fois votre avantage & celui du pays
 » où vous vous êtes acquis tant de
 » gloire. Le Ciel m'est témoin que dans
 » ma commission je ne me propose que
 » la gloire de Dieu en procurant la
 » paix, que son Fils a tant recomman-
 » dée aux hommes ; l'obéissance dûe au
 » Souverain, l'utilité & l'avantage du
 » prochain, tant pour vous, Monsieur,
 » que pour les habitans du Pérou, &
 » cette sage administration qui conduit
 » au bonheur dans cette vie & dans
 » l'autre. Je puis vous dire bien sincé-
 » rément que cette affection & ce zèle,
 » dont vous lisez les expressions, m'ont
 » rendu votre sollicitateur dans les affai-
 » res présentes, & m'ont porté à n'é-
 »pargner ni soins ni fatigues pour vous
 » rendre mes ardens services. Ma vie
 » ne sera même pas épargnée pour con-

» server vos biens & votre honneur. Si
» je parviens au but que je désire , je
» croirai ma peine bien employée & je
» retournerai content en Espagne. Si-
» non je me consoleraï du moins par le
» témoignage que je pourrai me rendre
» d'y avoir employé tous mes efforts ,
» en chrétien qui veut satisfaire sa
» conscience , en fidele sujet qui veut
» obéir aux ordres de son maître , en
» honnête homme à qui l'humanité seule
» est capable d'inspirer le désir de faire
» du bien. En m'engageant à faire ce pé-
» nible voyage , je me suis mille fois
» répété , pour ma consolation , que
» s'il m'arrivoit d'y perdre la vie , je
» mourrois dans l'exercice de mon de-
» voir envers Dieu , envers mon Sou-
» verain & mes plus chers prochains ,
» qui sont mes Compatriotes. J'ose
» donc ajouter , Monsieur , que de vo-
» tre part & de celle de tous les habi-
» tans du Pérou , mes intentions méri-
» tent un peu de reconnoissance ; &
» c'est la paix , le goût de l'ordre que
» je demande pour unique témoignage
» de ce sentiment , comme le salaire
» de toutes mes peines.

» Je vous supplie , instamment ,

» Monsieur , de communiquer ma Let-
 » tre à quelques personnes sages & pieu-
 » ses. Il n'y en a point dont les avis
 » puissent-être plus sages , parce que
 » leurs motifs ne peuvent être suspects.
 » Que Dieu vous accorde sa protection
 » à vous , Monsieur , & à tous ceux
 » qui sont autour de vous ! Qu'il vous
 » inspire dans cette occasion les senti-
 » mens nécessaires à votre salut & con-
 » venables à la conservation de votre
 » honneur , de votre vie & de vos biens !
 » Enfin qu'il ne cesse point de prendre
 » en sa garde votre illustre Personne ».
Pierre de la Gasca. A Panama, le 26
Septembre 1546.

Il y avoit peu de jours que Pizare
 étoit à Lima , lorsqu'il reçut la nou-
 velle de l'arrivée du Président. Elle lui
 causa beaucoup d'inquiétude. Il fit as-
 sembler son Conseil , où , après plusieurs
 délibérations , on décida qu'il falloit
 envoyer des Députés en Espagne , pour
 instruire sa Majesté de l'état & des be-
 soins du Pérou. On nomma ceux qui
 devoient être chargés de cette commis-
 sion. On leur enjoignit de demander
 des remedes aux maux du Pérou , &
 de faire entendre à sa Majesté , de la

part de toutes les villes, qu'il n'y en avoit point d'autre que de continuer le Gouvernement à Pizare, & de justifier auprès d'elle la dernière bataille & la mort du Viceroy, en le représentant comme un homme emporté qui sacrifioit tout à ses ressentimens. On leur enjoignit encore de passer par Panama, de s'informer quels étoient les pouvoirs du Président & de l'engager, par les plus fortes instances, à suspendre son entrée au Pérou jusqu'à leur retour.

Zarate, liv.
vi, chap. 8.
Gomara, liv.
3, chap. 71.

Pizare écrivit au Président dans des termes si outrageans, que ceux qui portoient ses Lettres ne jugerent pas à propos de les remettre : ils les déchirerent. Indignés même des mauvais desseins de leur ancien Chef contre un homme qui avoit toute la confiance de la Cour, ils résolurent d'abandonner entièrement son parti, s'il ne vouloit pas entrer dans des voies d'accommodement. Ils se rendirent chez le Président, qui ne fit aucune difficulté de leur communiquer toute l'étendue de ses pouvoirs. La modération avec laquelle il en usa, ne leur laissant aucun doute sur ses paisibles intentions, les engagea à lui promettre, avec serment, de ne plus suivre

d'autres ordres que les siens. Les Officiers, les Soldats & les Matelots de la flotte qui étoit alors au Port de Panama, suivirent leur exemple, & toute la Castille d'Or rentra sous l'obéissance.

Quoique les intentions du Président fussent pour la paix, il se laissa persuader de ne pas différer plus long-tems de se rendre à Lima. On lui fit connoître que Pizare ne manqueroit pas de profiter de son absence pour faire des préparatifs, en cas qu'il eût le projet de persister dans la rébellion. De la Gasca fit embarquer trois cens hommes munis de plusieurs copies des ordres de sa Majesté & de l'amnistie qu'on accordoit à tous ceux qui rentreroient dans le devoir. Il envoya en même tems des gens de confiance au Mexique, à l'Isle Espagnole & en différens autres endroits, pour en tirer les secours dont il pourroit avoir besoin.

Cependant Pizare reçut les Lettres de l'Empereur & de la Gasca. Il assembla tous ses Officiers, fit en leur présence diverses questions à celui qui en étoit chargé, & , sans s'expliquer sur sa commission, il ordonna à Cepeda

d'avoir soin de sa personne, dit au Commissaire qu'il pouvoit être sûr qu'on ne lui feroit aucun mal , mais que si pendant son séjour à Lima , il essayoit de faire le moindre traité , soit secret ou public , il lui en coûteroit la tête. Quelques jours après on lui remit une réponse pour le Président. Cette réponse étoit au nom de tous les Officiers : elle fut signée par plus de soixante , à la tête desquels étoit Cepeda. En voici le précis. « Notre très-honoré Seigneur ,
» nous étions instruits de votre arrivée ,
» & nous connoissons votre zèle pour
» le service de Dieu , de l'Empereur , &
» pour le bien du pays. Si votre arrivée
» eût précédé les troubles , nous vous aurions reçu avec tout l'accueil que vous méritez : mais les meurtres qui ont
» été commis parmi nous & les batailles
» que nous nous sommes livrées , nous
» font croire que vous ne pourrez établir la tranquillité au Pérou : nous pensons , au contraire , que votre arrivée ne manqueroit pas d'y causer un embasement général. Nous estimons qu'il est nécessaire que vous n'avanciez pas plus loin. Nous avons tenu une assemblée générale de tous les

» Espagnols qui sont au Pérou, & on
 » y a décidé d'envoyer des Députés
 » vers l'Empereur, pour l'instruire de
 » tout ce qui s'est passé depuis l'arrivée
 » de Blasco Nunez de Vela. Ils prou-
 » vent par là que ce Viceroy est cause
 » de tous les malheurs qui sont arrivés
 » au Pérou, par les injustices qu'il y a
 » commises. Ils supplient sa Majesté de
 » conserver le Seigneur Gonzale Pizare
 » au Gouvernement du Pérou, parce
 » que ses vertus lui ont acquis l'estime
 » & l'amitié de tous ceux qui habitent
 » ce pays. D'ailleurs l'expérience lui a
 » appris comment il faut les gouverner,
 » & avant qu'un autre eût acquis cette
 » expérience, ils souffriroient beaucoup
 » de dommages. Nous espérons que sa
 » Majesté nous accordera cette grace
 » en reconnoissance de nos services.
 » Nous vous assurons que nous n'aurions
 » pas vû d'un meilleur œil Fernand Pi-
 » zare, qui est depuis long-tems en Espa-
 » gne, que nous vous voyons, & que nous
 » aurions plutôt perdu la vie que de le
 » laisser entrer dans notre pays. Nous
 » vous supplions donc, en vertu du
 » zèle que vous avez toujours eu pour
 » le service de Dieu & de l'Empereur,

» de retourner en Espagne & de faire
 » connoître à sa Majesté ce qu'il faut
 » qu'elle fasse pour le bien de ses Royau-
 » mes. Si vous persistez à vouloir pé-
 » nétrer plus avant dans le pays , nous
 » sommes tous résolus de prendre les
 » armes pour vous en empêcher. Le
 » Capitaine Lorenzo est parti pour trai-
 » ter avec vous des affaires de ces
 » Royaumes. Vous ajouterez foi à tout
 » ce qu'il vous dira ». *A Lima*, le 14
 Octobre 1546.

*Zarate, ubi
 suprà.*

Pizare n'avoit communiqué à per-
 sonne les deux Lettres que le Président
 lui avoit envoyées. Il dit qu'elles ne
 contenoient qu'un ordre de la Gasca
 pour sa réception au Pérou , & ne parla
 point de l'amnistie que l'Empereur ac-
 cordoit. Il voyoit , avec plaisir , les
 partisans décidés à refuser au nouveau
 Ministre de la Cour l'entrée du Pérou :
 il prenoit même plaisir à les entendre
 parler peu respectueusement de l'Em-
 pereur. Il écrivit au Capitaine Carvajal
 qui étoit toujours à Plata de le venir
 joindre avec toutes les armes & tout
 l'argent qu'il pourroit ramasser. Les
 autres Commandans reçurent ordre de
 se tenir sur leurs gardes.

Carvajal, toujours actif, se rendit à Lima avec cent cinquante chevaux, trois mille arquebusiers & des trésors immenses. Son arrivée rendit un peu de tranquillité aux habitans de Lima. Ils allèrent tous au-devant de lui sous les enseignes de Pizare qui se mit lui même à leur tête, & crut devoir faire faire une entrée triomphante à un homme dont il avoit reçu les plus grands services.

La joie que l'arrivée de Carvajal causa à Pizare & à ses partisans fut courte : on reçut avis que l'on avoit vu paroître à Porto Vejo quatre navires, qui, après s'être approchés de terre, comme pour observer ce qui s'y passoit, avoient repris le large, sans jeter l'ancre, & sans faire demander des provisions. Cette conduite fit juger que ceux qui étoient dessus n'étoient pas amis du Gouverneur. Cependant la confiance qu'il avoit en ses Officiers le rassura : ses précautions se bornèrent à ordonner que la garde se fit la nuit comme le jour. Les quatre bâtimens étoient du parti de la Gasca : ils relâchèrent à Malabri & trouverent dans les environs beaucoup de person-

nes prêtes à se déclarer contre Pizaré. La Gasca, pour augmenter le nombre de ses partisans, envoie dans toutes les principales villes du Pérou des copies de l'amnistie que l'Empereur accordoit à ceux qui rentreroient dans leur devoir. Ces nouvelles jetterent Pizare dans la confusion. Il prit la résolution de résister au Président par la voie des armes. Il se hâta de nommer des Commandans, confirma le titre de Lieutenant Général au Capitaine Carvajal. Tous les habitans de Lima, sans distinction de rang, reçurent ordre de prendre les armes, sous peine de mort : mais, comme on ne faisoit pas beaucoup de fond sur eux, on accepta l'argent qu'ils offrirent pour se dispenser de servir, & on l'employa à lever des troupes & à les équiper. Pizare fit publier un Manifeste, par lequel il annonçoit que la Gasca étoit arrivé pour venger la mort du Viceroy, & pour exécuter avec toute la rigueur possible les ordres de la Cour ; que la preuve de ses mauvaises intentions étoit dans sa conduite ; qu'il commençoit par lever des troupes, pour exercer une implacable rigueur contre ceux que le malheur des

Pizare se
prépare à la
guerre.

D E S A M É R I C A I N S. To-
tems avoit engagés dans les dernières
guerres. Il y ajoutoit que la Gasca n'étoit
point envoyé d'Espagne pour gouver-
ner le Pérou ; mais seulement pour prési-
der à l'Audience Royale, & que l'injusti-
ce qu'il avoit commise en arrêtant ceux
qui étoient partis au nom de tous les
habitans du Pérou , pour informer sa
Majesté de la véritable situation des af-
faires , méritoit qu'on lui déclarât une
guerre ouverte.

L'amnistie que le Président trouvoit
moyen de faire publier causoit de con-
tinuelles désertions dans le parti de
Pizare. Les habitans de Cusco se déclara-
rent pour le Président avec toute la
Garnison qui étoit composée de près
de quatre cens hommes. A cette nou-
velle , Pizare prit la résolution de jet-
ter la terreur parmi ceux qui étoient
restés sous ses drapeaux : il fit étran-
gler une partie de ceux qui lui étoient
suspects , & engagea tous les autres à
lui prêter serment de fidélité.

Quelques jours après , il apprit que
la flotte de la Gasca s'approchoit de
Lima : la crainte qu'il eut que plusieurs
de ses gens ne profitassent de son arri-
vée pour l'abandonner , lui fit prendre

Chagrin &
crainte de
Pizare.

la résolution de sortir de la ville & de publier une défense, sous peine de mort, à tous ceux qui avoient pris les armes pour lui de s'arrêter un instant dans les murs, lorsqu'il en seroit sorti. La veille du jour marqué pour sortir, l'on vit dans le Port trois vaisseaux de la flotte du Président. Pizare, sentant alors le danger qui le menaçoit, alla se poster entre le port & les murs, pour couper toute communication entre la ville & les vaisseaux, & laissa l'inflexible & cruel Carvajal dans la ville pour punir tous ceux qui tarderoient à se rendre au camp. Il exécuta si ponctuellement les ordres de Pizare qu'il fit étrangler un nombre incroyable de Soldats & d'Officiers. Cette odieuse conduite irrita tellement les esprits, que plusieurs personnes de marque se déroberent pendant la nuit & se rendirent à la flotte.

Pizare, craignant que son armée entière ne l'abandonnât, résolut de s'éloigner du rivage. Voyant que les défections continuoient, il s'éloigna à plus de cinquante lieues de Lima, se rendit dans la Province de Nasca, où il n'arriva qu'avec deux cens hommes.

Les habitans de Lima , le voyant éloigné , se déclarent tous contre lui & embrassèrent le parti du Président. Cette nouvelle jetta Pizare dans la consternation : il alla jusqu'à craindre d'être tué par ses gens , & prit toutes sortes de précautions pour sa sûreté : sa cruauté augmenta avec son chagrin , il ne se passoit point de jour qu'il n'envoyât quelqu'un au supplice. Plusieurs détachemens qui étoient répandus dans différens endroits du Pérou se déclarèrent pour le Président ; les Soldats poignardoient leurs Chefs lorsqu'ils vouloient les retenir dans le parti de Pizare. La Gasca n'approuva point ces meurtres. Benfoni dit qu'il tint ce langage aux Meurtriers : « Sous ombre de faire ser-
 » vice à l'Empereur , vous tuez les hom-
 » mes & vengez vos injures particu-
 » res. Sa Majesté n'a pas besoin de tout
 » cela ».

Pizare , qui s'éloignoit toujours , marquoit sa route par le sang de ceux qui lui étoient suspects. Zarate assure que depuis l'arrivée de la flotte dans le port de Lima , il fit périr plus de cinq cens Espagnols par la corde ou par le poignard. Instruit que Centeno , qui étoit

à la tête d'un parti considérable de Soldats soumis au Président , s'étoit posté proche le Lac de Titicaca pour lui ôter toute communication avec les principales villes du Pérou , il résolut d'aller à lui & de l'attaquer. Il le défit entièrement , eut la cruauté de faire pendre tous les prisonniers. Plusieurs Ecrivains prétendent qu'il mit en délibération s'il ne profiteroit point de ses avantages pour faire un accommodement favorable avec la Gasca. Le Capitaine Carvajal l'avertit de ne pas se fier à ceux qui avoient embrassé son parti après sa victoire , & d'aller au Chili en brûlant & ravageant tout le pays par où il passeroit , afin que la Gasca ne trouvât aucuns vivres , pas même de l'herbe pour ses chevaux : mais la victoire que Pizare venoit de remporter lui enflott tellement le cœur , qu'il se croyoit invincible. Sur son refus , Carvajal repliqua : « Allons , Monseigneur : j'ai un » aussi bon cou que votre grandeur , & il » supportera aussi bien mon corps ». Pizare , toujours opiniâtre dans son sentiment , tourna sa marche du côté de Cusco , dont il vouloit faire le centre de sa puissance , & d'où il se propo-

soit d'aller au-devant de la Gasca, si-tôt qu'il auroit reçu un renfort qu'il attendoit. Il y fut reçu avec des apparences d'admiration qui augmentèrent son orgueil & sa confiance.

Le Président avançoit toujours vers Lima : il fut joint dans la vallée de Xauxa par plusieurs détachemens qui, réunis avec les troupes qu'il avoit déjà, formèrent une armée de quinze cens hommes. Les troupes de Quito & celles de Lima arriverent aussi par différentes routes. Sa douceur naturelle lui attachoit, par inclination, ceux qui le suivoient par devoir. La défaite de Centeno, dont il fut informé, lui causa d'autant plus de chagrin, qu'il espéroit un autre succès : mais il le renferma au-dedans de lui-même, prit toutes les mesures nécessaires pour réparer cette perte, & fit des préparatifs pour aller attaquer Cusco, où il savoit que Pizare avoit pris le parti de se renfermer.

Il régla le commandement des troupes, donna la qualité de Général à Hinojosa, & choisit des Officiers distingués par leur valeur & leur expérience pour commander différents corps de

De la Gasca
marche contre
Gonzale
Pizare qui est
retranché à
Cusco.

troupes. Son armée étoit composée de dix-neuf cens hommes, tant de cavalerie que d'infanterie : elle se mit en marche le 29 Décembre 1547, & prit ouvertement le chemin de Cusco. La disette des vivres & la saison des pluies, qui causoient des maladies aux Soldats, forcerent le Président de s'arrêter aux environs d'Andaguayras & d'y passer l'hiver. Dès que le printems eut fait cesser les pluies, il se remit en marche, arriva sur les bords du fleuve d'Apurima, qui n'est qu'à douze lieues de Cusco. Ce fleuve a trois cens piés de largeur, & est si profond que les plus grands arbres ne sont pas assez hauts pour y servir de piliers. Le Président, sentant la nécessité de le passer avec son armée, résolut de se servir des ponts dont les Péruviens avoient coutume de faire usage, & d'employer, au lieu de piliers, de solives & de planches, une espèce de cordes qu'on appelle dans ce pays, *Crisnegas* : elles sont composées de plantes qu'on nomme *Vergaza* & qui ressemblent à la *Viorne*. Ces cordes sont aussi longues & aussi grosses que les câbles du plus gros vaisseau : on les entrelasse les unes dans les au-

Il fait un pont de cordes pour passer un fleuve très-large & très-profond.

tres en forme de rêts. Comme le Président s'attendoit que les ennemis lui opposeroient des obstacles , il crut pouvoir les embarrasser par l'incertitude de ses vues , en faisant porter des matériaux dans trois endroits différents. Il fit construire des barques plates pour passer & attacher un bout des cordes sur la rive opposée. Envain il voulut donner le change aux ennemis : leurs espions examinoient avec soin toutes les démarches : ils coupoient les cordes si-tôt qu'elles furent attachées. Cet inconvénient affligea le Président , mais il prit la résolution de faire passer un détachement considérable sur les barques plates , & leur donna ordre de faire main basse sur tous ceux qu'ils rencontreroient sur l'autre rive , & de garder soigneusement les cordes lorsqu'elles seroient attachées. Ces précautions ainsi prises , il parvint à faire passer son armée. Il commença par s'emparer de plusieurs montagnes où Pizare avoit eu l'imprudence de ne pas s'établir. Le Président écrivit encore à Pizare pour l'exhorter à l'obéissance ; il lui envoya même une copie de l'amnistie. Pizare , de son côté , l'exhorta à congédier son armée & à

attendre de nouveaux ordres de la Cour.

La Gasca, voyant l'obstination de Pizare, fit ses dispositions pour l'attaquer. Pizare, de son côté, sortit de Cusco avec toutes ses troupes & les rangea en ordre de bataille. Les Historiens lui donnent neuf cents hommes, infanterie & cavalerie. Son artillerie ne consistoit qu'en six pièces. Carvajal, son Lieutenant, lui choisit un lieu fort avantageux, dans une situation qui ne permettoit d'aller à lui que par un défilé fort étroit. Il étoit couvert d'un côté par la rivière & par un marais, de l'autre par la montagne : il avoit derrière lui des précipices inaccessibles. Son artillerie braquée à l'ouverture du défilé, y formoit une barrière impénétrable. L'armée du Président descendit dans la plaine : il se disposoit à livrer bataille ; mais plusieurs déserteurs de l'armée de Pizare lui conseillèrent de ne point se hâter, parce qu'il verroit, avant la fin du jour, tous les Soldats & la plupart des Officiers de l'ennemi passer dans son camp. Ce qu'ils avoient prédit ne tarda pas à arriver. Les Soldats de Pizare désertoient par pelotons : tous les corps de l'armée se débandèrent.

Les troupes
de Pizare l'aban-
donnent.

à la fois ; les uns tournerent du côté de Cufco , les autres allerent droit à l'armée Royale. Pizare , se voyant alors déchu de ses espérances , perdit entièrement courage. Se tournant vers Acofta , il lui dit : « Que ferons-nous à présent ? » Acof. Allons combattre & mourir les armes à la main. Piz. Allons plutôt mourir en Chrétiens ». Voyant Villavencio , qui s'étoit avancé jusqu'à lui , il demanda qui il étoit ; Villavencio lui répondit qu'il étoit Major du camp Impérial : Pizare lui dit : & moi je fuis le malheureux Pizare : il lui remit son épée en difant : je me rends prifonnier. Villavencio le conduifit au camp de la Gafca. Gonzale dans fa difgrace conferva un air de fierté qui étonna même ceux qui le virent. Il étoit monté fur un grand cheval bai , couvert d'une cotte de maille & d'une cuiraffe à l'épreuve du mousquet. Il avoit par-deffus une cafaque de velours raz & portoit fur fa tête un cafque enrichi d'or. Lorsque la Gafca le vit arriver , il lui dit : êtes-vous content , Seigneur Pizare , d'avoir foulevé tout le Pérou contre l'Empereur fon Souverain légitime ? Pizare lui répondit : « J'ai con-

Gonzale Pizare est fait prifonnier.

» quis ce pays avec mes freres , & je ne
 » crois pas commettre un crime en vou-
 » lant en retenir le Gouvernement » .
 La Gasca dit qu'on l'ôtât de devant
 lui , & en confia la garde à Centeno .

La plupart de ses Officiers avoient
 été pris , où s'étoient rendus . Carvajal
 qui n'espéroit aucun ménagement de la
 part du vainqueur chercha les moyens
 de se sauver : mais son cheval s'embour-
 ba dans des roseaux , d'où ses propres
 Soldats le tirèrent pour le conduire au
 Président . La Gasca ne perdit qu'un
 homme dans cette journée , & l'on ne
 trouva que douze morts du côté de
 Pizare . Les vainqueurs trouverent une
 prodigieuse quantité d'or & d'argent
 que le Président abandonna aux Sol-
 dats . Gomara observe qu'on n'a jamais
 vû dans aucune armée un si grand nom-
 bre de Prêtres qu'il y en avoit dans
 celle du Président . Les Evêques & les
 simples Prêtres étoient entre les arque-
 busiers , & les excitoient contre les en-
 nemis auxquels ils prodiguoient les
 noms de traîtres & de tyrans .

Dès le même jour on envoya un
 détachement à Gusco , pour empêcher
 l'abus de la victoire , & pour recevoir

ceux qui se rendroient volontairement. Le Président accorda vingt-quatre heures de repos à ses Soldats , pour qu'ils pussent se rétablir de leurs fatigues. Il nomma ensuite des Commissaires pour instruire le procès des rebelles. On n'eut besoin , pour condamner Pizare , que de la notoriété publique & de sa propre confession. La sentence des Commissaires fut confirmée par le Président au nom du Roi. Elle portoit qu'il auroit la tête coupée au lieu public des exécutions , qu'elle seroit mise dans une niche fermée d'une grille de fer , sur les fourches patibulaires de la ville de Lima , avec cette inscription au-dessus. « Cette tête est celle de Gonzale Pizare , » traître & rebelle à sa Majesté , qui osa » se soulever contre son autorité au » Pérou & donner bataille dans la vallée de Xaquixaguana , à l'armée Royale » le , le Lundi 9 Août 1548 ». La sentence portoit en outre que ses biens seroient confisqués , que les maisons qu'il avoit à Cusco seroient rasées , qu'on y semeroit du sel , & qu'on élèveroit sur la place un colonne de pierre où l'on graveroit la sentence. Le supplice suivit de près la condamnation, Les Hif,

Sentence & exécution de Gonzale Pizare & de ses complices.

toriens assurent qu'il donna avant de mourir toutes les marques d'un sincère repentir. Pendant sa prison, il resta sous la garde de Centeno qui eut soin de le faire traiter honorablement, & ne permit jamais qu'il reçût le moindre outrage de ses ennemis. Lorsqu'il fut au lieu de l'exécution, il donna au Bourreau tous les habits qu'il avoit sur lui. Ils étoient de velours en broderie d'or : il y avoit à son chapeau une riche bordure. Centeno eut la générosité d'en payer la valeur au Bourreau, afin que le corps d'un homme respectable à plusieurs égards ne fût dépouillé, qu'au moment où on l'enterrerait. Dès le

Zarate, liv.
2. chap. 22.

jour qui suivit celui de son exécution, il le fit transporter à Cusco, où on l'enterra très-honorablement : mais la tête fut portée à Lima, où elle fut exposée comme la sentence le portoit.

Le supplice de Pizare fut suivi de celui de ses principaux Officiers. Carvajal fut condamné à être pendu & mis en quatre quartiers : la sentence ajoutoit que sa tête seroit mise avec celle de Pizare. Lorsqu'on lui eut lue, il dit : « En voilà assez ; mais on ne peut me tuer qu'une fois ». La nuit qui précéda le

Le jour de son supplice, Centeno alla le voir. Carvajal fit semblant de ne pas le connoître : lorsque Centeno lui eut dit qui il étoit , il répondit : « Ne vous » ayant jamais vû que par derriere , » il m'étoit impossible de vous con- » noître ». Pendant qu'on le conduisoit au supplice , il demanda plusieurs fois , en soupirant , où étoit son Gouverneur Gonzale Pizare. Les Soldats qui étoient restés attachés au parti de Gonzale Pizare reçurent tous la punition due à leur crime. Les uns furent condamnés au fouet , d'autres aux galères & d'autres à passer au Chili. Ceux qui s'étoient dispersés dans la vallée de Xaquixaguana & qui allerent se ranger sous l'étendard Royal , après la publication de l'amnistie , obtinrent grace pour tous les crimes commis pendant la révolte , avec la seule réserve du droit des parties , dans tout ce qui concernoit les biens & les intérêts publics.

Deux hommes tels que Gonzale Pizare & François Carvajal , son Lieutenant , ont joué un rôle assez important au Pérou , pour qu'on fasse ici quelques observations sur leur caractère. Nous avons parlé de la naissance & des

Caractere de
Gonzale Pi-
zare & de
François Car-
vajal.

premiers exploits de Gonzale Pizare. Lorsqu'il usurpa le Gouvernement du Pérou, il étoit âgé d'environ quarante ans. Il étoit grand, bien pris dans sa taille; tous ses membres étoient proportionnés. Il avoit le teint brun, la barbe noire & la portoit fort longue. Il montoit bien à cheval & tiroit très-bien de l'arquebuse. Quoiqu'il n'eût aucune teinture des Lettres & qu'il eût un génie médiocre, il s'exprimoit d'une manière fort claire & en termes choisis. Il avoit le talent de connoître la capacité de ceux qui l'environnoient & de mettre chacun à sa place. Il n'entreprendoit jamais des affaires importantes sans conseil, & l'on remarquoit qu'après la discussion, il prenoit toujours le meilleur parti. Les différentes conjonctures dans lesquelles il s'étoit trouvé l'avoient rendu, par degrés, cruel, sombre & sanguinaire : mais, sensible aux cris de l'humanité, il se reprochoit souvent le sang qu'il avoit versé. Il étoit naturellement crédule & indiscret, ce qui lui causa de grands préjudices dans le cours de sa vie. Il étoit avare & ne donnoit qu'à regret : mais son avarice devenoit une prodigalité à l'égard des fem-

mes : il récompensoit leurs complaisances par des largesses dignes d'un Roi. Une ambition démesurée, lui fit souhaiter l'indépendance dans un pays qu'il avoit aidé à conquérir & qu'il regardoit comme une propriété de sa famille, & le conduisit sur l'échaffaud. En convenant qu'il mérite ce châtiment, on est fâché de le lui voir subir.

On ne prend pas le même intérêt au sort de François Carvajal. Il étoit né dans un village près d'Arevala, d'une famille peu distinguée. Il avoit servi dans les guerres d'Italie. On assure qu'il étoit à la bataille de Pavie, où François I fut fait prisonnier. Il retourna en Espagne où il exerça l'Office d'Econome dans la Commanderie d'*Heliche*. Il passa ensuite au Mexique, où le Viceroy le fit subsister jusqu'aux premiers troubles du Pérou, qu'il l'envoya dans ce pays avec des troupes. François Pizare lui donna par la suite quelques Indiens aux environs de Cusco, où il demeura tranquille jusqu'à l'arrivée du Viceroy Blasco Nunez de Vela. Gonzale Pizare, qui lui avoit trouvé du talent pour la guerre, se l'attacha.

Carvajal étoit d'une hauteur médio-

Gomara, ubi
suprà,

cre, mais d'une grosseur extraordinaire : il avoit le visage plein & les couleurs fort vives. C'est le plus fameux Guerrier de tous les Espagnols qui sont passés aux Indes. A l'âge de quatre-vingt-quatre ans, il n'avoit aucune des incommodités de la vieillesse : il ne quittoit ses armes ni le jour ni la nuit, &, lorsque le sommeil lui étoit nécessaire, il s'asséyoit quelques momens sur une chaise & appuyoit sa main sur sa tête. Il conservoit toujours une prudence admirable dans les plus grands dangers, & exposoit sa vie avec une intrépidité incroyable : sa hardiesse naturelle lui faisoit tirer un double fruit de sa longue expérience. C'étoit un bon Guerrier, il en faut convenir, mais un homme souillé de tous les vices qui deshonnorent l'humanité. Il aimoit le vin avec excès & buvoit de ces liqueurs fortes qui sont en usage parmi les Indiens. La cruauté faisoit comme le fond de son caractère. Il tuoit un homme pour le plus léger motif, souvent même sans aucun sujet, sous le seul prétexte d'établir rigoureusement la discipline militaire ; &, loin de marquer de la compassion pour les malheureuses victimes

de la barbarie , il les outrageoit par des plaisanteries & des complimens affectés. Lorsqu'il faisoit pendre quelqu'un , il rioit toujours avant de le faire attacher , & lui disoit : Monsieur , pardonnez-moi ; on m'a dit que vous étiez Chevalier ; il est juste que l'on vous fasse l'honneur que mérite un Gentilhomme , parmi ces arbres choisissez celui que vous voudrez , & l'on vous y attachera. Les Historiens contemporains assurent qu'il tua plus de quatre cens hommes de sa main , & qu'il fit périr plus de vingt mille Indiens. Gomara dit que son nom désignoit la cruauté , & que pour annoncer qu'un homme étoit cruel , on disoit : *C'est un Carvajal.*

Benfoni ;
liv. 3.

Après cette expédition , le Président se rendit à Cusco , d'où il envoya un Officier de confiance dans la Province de Charcas , ancien Domaine de Gonzale Pizare , pour y prendre tout l'argent qu'il y avoit laissé ; il en envoya un autre aux mines du Potosi. Les sommes qu'ils lui apportèrent montoient à trois millions six cens mille livres. Craignant de nouveaux troubles , il résolut de congédier son armée. Cette entreprise demandoit de grandes précautions ,

parce qu'il falloit commencer par distribuer les récompenses , & qu'il n'y avoit pas un Soldat qui n'eût de grandes prétentions. Le nombre des troupes étoit d'environ deux mille cinq cents hommes , & il étoit impossible de satisfaire tout le monde. Après de mûres délibérations , on convint que le Président & les Evêques se retireroient à dix lieues de Culco , accompagnés d'un seul Secrétaire , & qu'ils y feroient tranquillement les répartitions.

Partage des
biens du Pé-
rou

La valeur des terres que l'on avoit à partager montoit à plus d'un millier d'écus d'or. Le Président retint sur les plus considérables des pensions de trois à quatre mille ducats en argent , pour les distribuer entre les Soldats auxquels il n'avoit rien de plus à donner. Ce partage se fit assez promptement : lorsqu'il fut publié , le Président crut devoir se rendre à Lima , pour sa sûreté , & laisser le soin du bon ordre aux Officiers.

Le nombre des mécontents fut considérable & les plaintes fort vives. Plusieurs Soldats allèrent jusqu'à lui dire des injures outrageantes. Il y en eût même qui formerent des complots con-

tré la vie du Président : mais il laissa à Cusco un homme ferme & courageux pour administrer la justice : cet Officier fut arrêter tous les murmures en faisant punir les plus mutins.

La dispersion des troupes acheva de rétablir la tranquillité au Pérou. Le Président tourna toute son attention à mettre dans le Gouvernement des Espagnols & des Indiens l'ordre pour lequel on l'avoit envoyé. Il réussit à corriger une infinité d'abus qui choquoient la Religion & l'humanité. Enfin lorsqu'il crut l'autorité de l'Empereur bien affermie par la Jurisdiction de l'Audience Royale & sous l'administration des Gouverneurs particuliers, il résolut de retourner en Espagne, sans attendre d'autres ordres. Un de ses principaux motifs, étoit d'aller lui-même présenter à l'Empereur les sommes immenses qu'il avoit amassées. Comme il n'avoit plus ni troupes ni gardes qui pussent mettre ce trésor en sûreté, il sembloit pressentir les accidents qui le menaçoient. Lorsque les préparatifs de son départ furent faits & qu'il eut embarqué l'or & l'argent, il fit assembler les Magistrats de Lima, & leur déclara

qu'il se disposoit à les quitter. Ils lui firent des objections auxquelles il répondit, & , dès le même jour, il monta sur le vaisseau qu'il avoit choisi pour son voyage. Sa conduite parut bizarre ; mais il la crut indispensable pour éviter les plaintes d'une multitude de personnes qu'il ne pouvoit récompenser comme il l'auroit désiré. Il laissa les actes signés & scellés entre les mains du Secrétaire de l'Audience , avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après son départ. En effet, aussi-tôt qu'ils furent ouverts, il s'éleva des troubles considérables que l'Audience Royale eut beaucoup de peine à apaiser.

Le Président
retourne en
Espagne.

Il partit au mois de Décembre 1549 ; accompagné du Provincial des Dominicains & d'Alliaga , qui avoient été nommés par l'Audience Royale pour Agens du Pérou à la Cour d'Espagne. Plusieurs personnes de considération qui avoient ignoré son dessein , n'en furent pas plutôt informés , qu'ils se hâtèrent de recueillir ce qu'ils avoient de plus précieux , & de le suivre sur plusieurs vaisseaux , pour retourner avec lui dans leur patrie commune. La plupart le rejoignirent à Panama ; de-là ils prirent

ensemble le chemin de Nombre de Dios, où ils devoient s'embarquer sur la Mer du Nord. Quoique la Gasca eût renoncé au titre de Président en quittant le rivage du Pérou, leur respect n'étoit pas diminué pour lui; ils continuoient de le traiter comme leur chef; de son côté il avoit pour eux tous les égards qu'ils pouvoient en attendre. Il tenoit table ouverte au nom du Roi. Il avoit eu la précaution, en partant d'Espagne, de se faire autoriser par la Cour à prendre tout ce qui lui seroit nécessaire pour soutenir son rang avec dignité. Il avoit même exigé qu'on lui en donnât un acte formel : mais il en usa avec tant de précaution, que chaque jour il faisoit tenir compte de sa dépense par un Secrétaire qui n'avoit pas d'autre commission.

Le Président, se voyant arrivé à Panama, se croyoit en sûreté avec tous les trésors qu'il portoit en Espagne; mais trois cens, du nombre de ceux qui croyoient avoir lieu d'être mécontents du partage qu'il avoit fait de l'argent & des terres, se réunirent & se rendirent à Panama, dans l'espérance de le surprendre & d'enlever les trésors

Les mécontents veulent enlever les trésors qu'il porte à l'Empereur.

qu'il portoit à l'Empereur. Ils entrèrent dans le Port , sans trouver le moindre obstacle : mais ils apprirent que le Président étoit parti depuis trois jours pour se rendre à Nombre de Dios , & qu'il y avoit envoyé son argent : ils allèrent cependant chez le Trésorier Royal , & enleverent la Caisse , où il y avoit environ quatre cens mille pesos d'argent de bas aloi , qu'on avoit laissé à Panama faute de voitures pour le transporter.

Ils le porterent à bord , & résolurent de faire toute la diligence possible pour surprendre le Président , avant qu'il pût se mettre en état de défense dans la ville de Nombre de Dios qui étoit mal gardée. Leur projet étoit si bien concerté , & ils n'auroient pas manqué de l'exécuter , si le Trésorier de Panama , se doutant de ce qu'ils vou-

Ce qui les
empêche d'exécuter leur
projet.

loient faire , par ce qu'ils avoient fait , n'eût dépêché promptement deux Indiens pour informer le Président du danger auquel il étoit exposé. Ils le joignirent avant qu'il fût arrivé. Il hâta sa marche & arriva assez promptement pour se mettre en état de défense dans la ville. Ses précautions furent inutiles : les habitans de Panama s'étoient

rassemblés pour marcher contre les brigands, les avoient joints, en avoient tué une partie & dispersé le reste.

Le Président ne tarda pas à mettre à la voile pour l'Espagne : il arriva à San-Lucar au mois de Juillet 1550. Il envoya un exprès porter la nouvelle de son arrivée à Charles-Quint qui étoit pour lors en Allemagne. Elle causa tant de satisfaction à l'Empereur, qu'il lui envoya sur le champ la nomination à l'Evêché de Palancia, & lui ordonna de se rendre à Ausbourg où le Monarque étoit alors. Les Historiens observent que cinq cens mille écus qu'il porta à sa Majesté ne furent pas regardés comme le moindre de ses services.

On envoya Antoine Mendoze, alors Viceroy de la Nouvelle Espagne, gouverner le Pérou avec la même qualité. La paix s'établit au Pérou & la domination Espagnole s'y affermit.

Le Chili, le pays des Amazones & le Paraguay, ou Rio de la Plata, sont regardés par tous les Géographes comme faisant partie du Pérou ; ainsi nous les avons placés au rang qu'ils nous ont paru devoir occuper dans la Description de cette partie de l'Amérique Méridio-

nale. Il ne nous reste plus qu'à parler du Brésil, de la Terre Magellanique & des Isles. Pour suivre l'ordre géographique, nous commencerons par le Brésil.

CHAPITRE III.

Étendue & Description du Brésil.

ON donne le nom de *Brésil* à la partie la plus Orientale de l'Amérique Méridionale. Il est situé entre le premier & le trente-cinquième degrés de latitude Méridionale & entre le seizième & le quarante-deuxième de longitude Occidentale. Sa partie Septentrionale est beaucoup plus étendue que la Méridionale. Ce pays est borné au Nord par la rivière des Amazones jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, ensuite par cette mer qui le borne encore au Levant & au Midi, jusqu'à l'embouchure de la rivière de la Plata. Il est borné au Couchant par l'Audience de Lima & par le Paraguay. Les Portugais, qui sont en possession de ce pays, don-

DES AMÉRICAÏNS: 133

rent à leurs Provinces le nom de Capitainies. On y en compte quinze, qui sont, *Para*, *Marannon*, *Ciara*, *Rio grande*, *Paraiba*, *Tamaraca*, *Fernambuc*, *Seregipé*, *Bathia*, *Ilheos*, *Spiritu Santo*, *Porto Seguro*, *Rio de Janeiro*, *Saint Vincent & Del Rey*.

On le divise en outre en trois parties; qui sont, la Côte Septentrionale, la Côte Orientale & la Côte Méridionale.

ARTICLE I.

Côte Septentrionale du Brésil.

ELLE contient trois Capitainies qui sont celles de *Para*, de *Marannon* & celle de *Ciara*.

§. I.

Capitainie de Para.

C'EST la plus Septentrionale des trois. Elle s'étend l'espace de cent vingt lieues le long de la côte, est bornée au Couchant par le fleuve des Amazo-

nes & au Levant par la Capitainie de Marannon. Elle est fort étendue, si l'on y comprend les pays situés à la droite du fleuve des Amazones, sur lesquelles les Portugais ont des prétentions, depuis l'embouchure du Napo dans ce fleuve, jusqu'à celle de ce fleuve dans la Mer, ce qui forme un espace de plus de cinq cens lieues communes de France du Couchant au Levant. Les Missionnaires Portugais ont établi dans ces pays plusieurs Missions pour la conversion des Indiens. Ces Missions confinent au Couchant avec celles des Maynas qui appartiennent aux Espagnols. La plus Occidentale est celle de *Saint Paul de Maynas*, située à la droite du fleuve des Amazones, vers le troisieme degré quarante minutes de latitude Australe & le cinquante-deuxieme de longitude Occidentale. Elle est desservie par les Carmes, & éloignée de cinquante lieues de celle de *Pevas*, qui est la Mission Espagnole la plus Orientale sur l'Amazone. Il n'y a aucune habitation sur ce fleuve entre les deux Missions. Le fleuve forme plusieurs Isles à Saint Paul : elles étoient autrefois habitées par la Nation des Amazones.

DES AMÉRICAINS. 135

La ville de *Para*, ou *Belem Para*, qui en est la Capitale, est située à un degré, vingt-cinq minutes de latitude Méridionale, & au trente-deuxieme dix minutes de latitude Occidentale, sur le bord oriental de la riviere de Muju, qui y forme un grand Golfe. Elle est à trente-six lieues, vers le Midi de la communication de ce Golfe avec la mer du Nord. Ce Golfe est même rempli d'îles & de canaux. La ville est grande, les rues sont alignées; les maisons sont presque toutes rebâties depuis trente ans en pierre & en moellon: les Eglises sont magnifiques. Benoît XIV y établit un Evêché: elle est défendue par une bonne Citadelle. Il y a plusieurs Maisons Religieuses. Elle entretient avec Lisbonne un commerce direct qui lui procure beaucoup de commodités. Le Cacao, qui est la monnoie courante du pays, fait la principale richesse des habitants. Ils recueillent beaucoup de sucre & de tabac. On trouve encore sur la côte quelques autres Colonies Portugaises.

Outre ces établissemens, les Portugais ont plusieurs Forts sur la droite de l'Amazone qui dépendent de la Capi-

tainie de Para. Celui de *Topayos*, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom dans le fleuve des Amazones, est à seize lieues au Levant de celui de *Pauxis* qui est de l'autre côté de l'Amazone, & qui dépend de la Guiane Portugaise. Auprès du Fort *Topayos*, il y a un bourg habité par les restes de la vaillante Nation des *Tupinambas* qui dominoit, il y a deux siècles dans le Brésil, & qui y a laissé sa langue. Aux environs de ce Fort, on trouve beaucoup de ces pierres connues sous le nom de *Pierres des Amazones*. A douze ou quinze lieues du Fort *Topayos*, dans les terres, on découvre les premières collines d'une longue chaîne de montagnes qui s'étend dans la Guiane. Ce sont les premières qu'on rencontre après les Cordelières.

Curupa est une ville Portugaise située sur la rive Méridionale de l'Amazone, environ à trente lieues au-dessous du Fort de *Topayos*, & à huit journées, vers le Couchant de Para. Elle fut bâtie par les Hollandois, lorsqu'ils étoient maîtres du Brésil. Elle est sur un terrain élevé & dans une situation agréable. Le flux & le reflux y sont fort sensibles.

Il n'y a d'autres Indiens que les esclaves des habitans.

A quelques lieues , au-dessous de ceste ville , un bras de l'Amazone , nommé *Tagipuru* , se détache d'un grand canal qui tourné au Nord , & , allant vers le Sud , il embrasse la grande Isle , nommée *Dos Johannes* , ou de *Marago* ; & , revenant , en demi cercle , par l'Est , vers le Nord , se perd dans une mer formée par le concours de plusieurs rivières , qu'il rencontre successivement , & en dernier lieu celle de *Muju* , sur laquelle la ville de *Para* est située.

L'Isle de *Marago* , ou *Dos Johannes* , qui dépend de la Capitainie de *Para* , est d'une forme irrégulière. Elle est bornée au Nord par le grand Canal de l'Amazone , au Levant par le Golfe de *Para* , ou l'embouchure Orientale de l'Amazone , qui a plus de trente lieues d'étendue ; au Midi par la rivière de *Toraniles* , & au Couchant par le Canal de *Tagipuru* , & le grand Canal de l'Amazone d'où il fort. Elle a cent cinquante lieues de tour. Elle est remplie de village Indiens où les Francisquains réformés ont plusieurs Missions.

§. II.

*Capitainie de Marannon, ou de
Maragnhan.*

CETTE Capitainie est bornée au Couchant par celle de Para, & par celle de Ciara au Levant. Elle s'étend entre ces deux Gouvernemens, le long de la Côte de la Mer du Nord, l'espace de soixante-quinze lieues communes de France, du Sud-Est au Nord-Ouest, & est arrosée par diverses rivières qui forment l'Isle de *Maragnhan* sur la côte qui lui donne son nom. La baie devant laquelle est l'Isle, s'ouvre en deux pointes, & s'enfonce environ vingt-cinq milles dans le continent. Du côté de l'Est, elle est d'abord formée par une petite Isle que les François ont nommée *Isle Sainte Anne*. Quelques lieues plus loin, on rencontre la grande Isle *Maragnhan*, qui a environ quarante-cinq milles de circuit, & qui est située à deux degrés trente minutes de l'Equateur.

Du fond de la baie sortent, vers cette Isle, trois beaux fleuves, qui

l'enceignent de toutes parts ; de maniere que , d'un côté , elle n'est qu'à cinq ou six milles du continent , d'un autre à deux ou trois & plus ou moins par ses autres faces. Le plus grand & le plus oriental de ces trois fleuves se nomme *Mounin* : sa largeur à l'embouchure est d'un quart de mille. Il ne prend sa source qu'à cinquante milles du rivage. Le second s'appelle *Taboucourou* & a un cours de plus de cinq cens milles. Son embouchure est large d'un demi mille. Le troisieme , qui est le plus Occidental , se nomme *Meaty*. Il a cinq ou six milles de largeur à son embouchure , & l'opinion la plus commune est qu'il prend sa source même sous le Tropique du Capricorne. Il y a en outre plusieurs rivières qui se jettent dans les trois grands fleuves , & les rendent si rapides que l'accès de l'Isle est fort difficile. En outre elle est environnée de sables & d'écueils qui causent beaucoup d'embaras aux Pilotes. On a , cependant , découvert deux passages pour y aborder ; l'un entre le Cap des arbres secs & l'Islette de Sainte Anne ; le second est de l'autre côté de l'Islette : mais , comme ils sont toujours dangereux , on ne sau-

roit apporter trop de précautions pour les passer.

Les Indiens qui sont établis dans l'Isle Maragnhan, nomment leurs habitations *Oc*, ou *Tave*. Elles sont composées de quatre longs édifices, qui forment un quarré, avec une cour au milieu. Chaque côté est ordinairement long de deux cens piés ; mais il y en a jusqu'à cinq cens dans quelques-unes. Leur largeur est de vingt ou trente piés. Ils sont composés de troncs d'arbres, dont les intervalles sont remplis par des branches entrelassées ; le tout est revêtu de feuilles de palmier. On y voit plusieurs centaines d'Indiens qui vivent paisiblement sous le même toit. Cette Isle contient vingt-sept bourgs ou villages de cette forme, & , par l'évaluation des principaux, les François jugerent qu'elle n'avoit pas moins de dix ou douze mille habitans.

Le ciel y est ordinairement pur & serein : on n'y sent presque aucun froid. La sécheresse n'y est point immodérée ; le brouillard n'y est jamais épais, & les vapeurs ne sont point nuisibles à la santé. On n'y connoît point les tempêtes & les tourbillons de vent : il n'y est

jamais tombé de grêle ni de neige : le tonnerre y est fort rare. On y voit cependant des éclairs assez fréquens le soir & le matin , quoique le Ciel soit fort serein. Lorsque le Soleil retourne du Tropique du Capricorne , vers celui du Cancer , il chasse devant lui des pluies dans toutes ces régions , quarante jours avant d'arriver au Zénith. Aussitôt qu'il a passé , on essuie pendant deux ou trois mois des pluies continues , depuis la fin de Février jusqu'au commencement de Juin. Après le Solstice d'Été , lorsque le Soleil revient vers le Tropique du Capricorne , les vents d'Est , qui se nomment *Brises* , commencent à se lever , & se fortifient à mesure qu'il s'approche du Zénith , comme ils s'affoiblissent à mesure qu'il s'en éloigne. Ils se levent ordinairement après le crépuscule , c'est-à-dire , à sept ou huit heures du matin , & leur violence augmente à mesure qu'ils s'élevent sur l'horison. L'après-midi , ils perdent insensiblement leur force , & le soir , ils cessent tout-à-fait de souffler. Dans cette Île , & sur le continent voisin , on ne sent point d'autre vent que celui d'Est qui rafraîchit très-bien l'air

& le rend fort sain. A si peu de distance de l'Equateur , les jours & les nuits sont égaux , la température presque toujours la même : il est enfin rare de trouver un pays dont le climat soit aussi agréable.

Quoique l'Isle soit environnée d'eau de mer , ou qui en a les défauts , elle n'en abonde pas moins en sources d'eau douce & fort saine , d'où sortent une multitude de ruisseaux qui l'arrosent. La terre y est si fertile , que , sans secours & sans repos , elle produit , en trois mois , d'abondantes moissons de maïs , des fruits de toutes espèces , des légumes & des racines à proportion. Elle produit d'ailleurs du bois de teinture , du safran , du chanvre , cette teinture rouge qu'on nomme *Rocou* , quelques espèces de laque , du baume que l'on compare à celui de la *Meque* , d'excellent tabac , & cette sorte de poivre que les Indiens nomment *Axi*. On croit que le terroir est propre à produire des cannes de sucre. On trouve souvent de l'ambre gris sur les côtes , & dans les cailloux une sorte de crystal blanc & rouge , plus dur que ce que l'on nomme les *Pierres d'Alençon*. Il y a en outre

dans cette Isle des pierres précieuses. On y trouve de la pierre à bâtir, de l'argille pour faire des briques & de la chaux. Enfin cette Isle n'a point de montagnes trop hautes ni de plaines trop vastes : elle est par tout aussi riche en bois qu'en eau, & peut passer pour un des plus agréables séjours du monde. Ses animaux & ses plantes different peu de ceux du Brésil.

On trouve à l'Ouest de l'Isle de Maragnan une petite Province, nommée *Taponitaperé*, qui n'en est séparée que par un détroit de trois ou quatre lieues ; elle fait partie du continent ; mais, dans les hautes marées, elle est toute environnée d'eau. Les habitans de ce canton sont de la même Nation que ceux qui habitent l'Isle. Leurs habitations sont bâties comme celles des Insulaires ; leur pays est presque aussi fertile & aussi peuplé que l'Isle. De cette Province, on passe dans une autre où l'on trouve à peu-près les mêmes agrémens que dans l'Isle. Elle tire son nom du *Fleuve Comma* qui l'arrose. On y compte treize bourgs, dont les habitans sont encore une Colonie des braves Topinamboux. Il y a encore une assez grande étendue de pays qui est occupé par les mêmes Indiens.

Les Portugais ont donné une Carte assez étendue de la Capitainie de Marannon ou Maragnhan. Elle place sur la rive gauche du fleuve Perea, à quelque distance de son embouchure, le Fort de Saint Jacques, dans une anse, élargie par plusieurs rivières qui tombent dans le fleuve, & quantité de petites Isles. Au-delà des Isles, on trouve un autre canal qui sort de la baie de Maragnhan, entre deux petites Isles oblongues, & sur lequel on voit, à gauche, un autre Fort Portugais, nommé *Sainte Marie*. Un peu plus loin, de l'autre côté, on rencontre l'embouchure du fleuve *Mounin*, ensuite celle du *Topocoru*, vers le troisième degré, d'où la côte, qui alloit presque droit au Sud, fait un coude à l'Ouest, jusqu'à l'embouchure du grand fleuve *Meaty*. De là elle retourne au Nord, jusqu'au Cap de Taponitaperé. L'Isle de Maragnhan, qui est dans le milieu de la baie, en remplit presque toute l'étendue. L'anse qui contient le Fort de Saint Louis devant son embouchure, entre deux rivières qui en font une petite Isle, s'ouvre à l'Occident. Le Fort de Saint François est au fond de cette anse.

anse, & presqu'au milieu de son enceinte. Autour de l'Isle, sur les côtes de la baie, on trouve plusieurs habitations, dont les plus considérables sont celles de Saint André qui est presqu'à la pointe Septentrionale de l'Isle, & celle de Saint Jacques à la pointe Méridionale.

En suivant la côte, depuis le Cap Taponitaperé, on rencontre; à dix lieues, le Port d'*Aippe*, &, deux lieues au-dessus, on trouve l'Isle de *Camara*; en avançant, à la distance de deux lieues est, celle de *Supat-uvé*; à quatre se trouve l'Isle blanche, ou de *Saint Jean*, qui n'est qu'à un degré douze minutes Sud de l'Equateur. Enfin, on trouve dans cette Carte toute la Topographie de la Capitainie de Marannon ou Maragnhan.

§. III.

Capitainie de Ciara:

CETTE Côte s'étend, dans l'espace de plus de cent quatre-vingt lieues communes de France, le long de la mer du Nord, au Sud-Est de la précédente; mais la partie Orientale qui comprend les pays de *Dela* & de *Patagaci*,

où il y a de riches mines d'argent ; ~~en~~ est indépendante, quoiqu'enclavée dans l'étendue de la Capitainie. Le pays de Ciara est borné au Couchant par la Capitainie de Marañon, au Midi par celle de Rio-Grande, parce que la côte, après avoir couru du Nord-Ouest au Sud-Est, court du Nord au Midi ; depuis le Cap de Saint Roch. La Capitainie prend son nom de la rivière de Ciara, Sa Capitale est une petite ville située vers le troisième degré dix minutes de latitude Australe, & le vingt-unième degré vingt-cinq minutes de longitude Occidentale. Son Port est défendu par une bonne forteresse ; mais il n'est pas bon pour les grands bâtimens. La forteresse de *Saint Luc* est située au Levant & sur la côte. Les Indiens qui habitent ce canton sont grands ; mais d'une figure désagréable.



ARTICLE II.

Côte Orientale du Brésil.

IL y a neuf Capitainies le long de cette Côte, qui s'étend l'espace de dix-huit degrés de latitude, depuis le Cap *Saint Roch* au Nord, jusqu'à celui de *Erio* au Midi.

§. I.

Capitainie de Rio-Grande.

C'EST la première des neuf Capitainies qui composent la Côte Orientale du Brésil, en prenant du Nord au Midi. Elle est bornée au Nord par celle de *Ciara*, & au Midi par celle de *Paraiba*. Elle peut avoir cinquante-cinq lieues d'étendue sur le bord de la mer. Elle tire son nom d'un fleuve qui l'arrose, & auquel les Portugais ont donné le nom de *Rio-Grande*; les naturels du pays le nomment *Poteingi*. Son embouchure est par cinq degrés trente minutes de latitude Australe. L'entrée en est difficile; mais, en avançant dans l'in-

érieur , il devient plus agréable.

La Capitainie ne contient pas un grand nombre de Portugais : ils n'y ont qu'une Forteresse & un Bourg qui sont situés au cinquieme degré cinquante minutes de latitude Australe , & vers le dix-septieme de longitude Occidentale, On cultive beaucoup de sucre dans ce canton , & on y nourrit une assez grande quantité de bestiaux. Les Indiens y sont fort rares : la plupart ont été détruits par les Portugais , & le reste s'est retiré chez les Tapuyras.

On y trouve de fort belles salines qui portent le nom de *Guamaré*. Ce canton est environné de Nations barbares qui ont juré une haine implacable aux Portugais,

Les François entreprirent de s'y établir vers la fin du seizieme siècle : mais le Roi d'Espagne , alors en possession du Portugal , ne voulut pas souffrir de si dangereux voisins : il envoya ordre à Feliciano Cuello de Carvalho, Gouverneur de Paraïba , de les écarter : il y réussit , construisit un Fort sur le bord du fleuve Rio-Grande , & fit de ce canton une Capitainie Portugaise.

Les Hollandois partirent en 1631 de

Fernambuc pour s'emparer de ce Fort ; mais il étoit si bien gardé qu'ils ne purent même en approcher.

§. II.

Capitainie de Paraïba.

CETTE Capitainie tire son nom du fleuve Paraïba. Elle est située entre celle de Rio-Grande, qui la borne au Nord, & celle de Tamaraca qu'elle a au Midi : au Levant elle s'étend environ trente-cinq lieues sur le bord de la mer. Le fleuve Paraïba entre dans la mer du côté de l'Est, par une assez grande embouchure. Il renferme une Isle oblongue, qui est toute couverte d'arbres sur sa pointe Méridionale. Les François y avoient construit un petit Fort que les Portugais ont aggrandi. Le fleuve est si rempli de rocs & de sables, qu'il est très-difficile de le remonter. La ville de *Paraïba*, ou *Philippea*, est située sur la rive Méridionale, dans une sorte d'anse, à trois lieues de la mer : les vaisseaux Marchands peuvent cependant y arriver. Elle est assez peuplée & très bien fortifiée.

Tout le terroir de cette Capitainie est très-fertile & assez agréable. On y trouve, en plusieurs endroits, du bois de teinture, même quelques mines d'argent, principalement dans un canton que les Indiens nomment *Tayouba*. Ceux qui habitent cette partie du continent, s'appellent *Petivarés*. Ils vivoient dans une étroite alliance avec les François, & ont insensiblement pris la même conduite avec les Portugais : mais ils ont pour voisins des Peuples barbares, nommés les *Figurarés*, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

§. III.

Capitainie de Tamaraca ou Itamaraca;

CETTE Capitainie passe pour très-ancienne : mais le voisinage de Fernambuc & de Paraïba l'a fait tomber dans l'obscurité. Elle est située entre celle de Paraïba au Nord, & celle de Fernambuc ou d'Olinde au Midi. Elle n'a pas plus de vingt lieues de côte. Elle tire son nom de l'*Isle de Tamarca*, ou *Tamarica*, qui est séparée du continent par un Canal fort étroit ;

DES AMÉRICAINS. 151

& dont la longueur est d'environ trois lieues, sur deux de large. La Popeliniere, dans son Livre des trois Mondes, prétend que cette Capitainie fut d'abord possédée par les François, & que les Portugais la leur enleverent. Il y a un Port voisin de l'Isle qui conserve encore le nom des *Premiers* : les Portugais le nomment *Porto dos Franceses*.

L'Isle n'est qu'à cinq milles de la ville d'Olinde. Elle a, au Sud, un assez bon Port : il est défendu par un autre Port situé sur le haut d'une coline. Cette Isle & la partie du continent qui porte son nom, appartiennent aux Comtes de *Monfanto* qui en tirent annuellement un revenu de trois mille ducats, par les moulins à sucre qu'ils y ont établis.

§. IV.

Capitainie de Fernambuc.

CETTE Capitainie a au Nord celle de Tamaraca, & est séparée au Midi, de celle de Seregipé, par la riviere de Saint' François. Elle est bornée au Levant par la côte de la mer du Nord, qui s'étend environ l'espace de cent

lieues du Nord-Est au Sud-Ouest. Elle n'a pas de limites réglées au Couchant, où elle s'étend dans les terres, & où l'on trouve de fort belles plaines. Cette Capitainie est une des plus riches du Brésil, & , ce qui en est la suite, une des plus peuplées : outre la quantité prodigieuse de sucre, il y a de beaux pâturages où l'on nourrit de nombreux troupeaux. C'est de cette contrée que l'on tire la plus grande partie de ce bois de teinture que l'on nomme *Bois de Brésil*.

Olinde, vil-
le.

Il y a plusieurs villes & un nombre assez considérable de bourgs. La Capitale est Olinde : cette ville est bâtie dans un lieu beaucoup plus élevé que le rivage de la mer : elle renferme plusieurs collines dans son enceinte. Sa situation est si bizarre, que toute l'industrie humaine ne pourroit la fortifier. Entre ses édifices publics, on distingue un College qui avoit été fondé pour les Jésuites par le Roi Sébastien. Il est sur la pente d'une fort agréable colline : on y enseignoit les sciences aux jeunes gens du pays ; même à lire & à écrire aux enfans. Vis-à-vis est un Couvent de Capucins ; celui des Religieux de

Saint Dominique est presque sur le rivage. Les Bénédictins en ont un dans la partie supérieure de la ville. Il est si bien fortifié par la nature , qu'il en fait la principale défense. Il y a encore dans cette ville un Couvent de Religieuses , sous le titre de *Notre-Dame de la Conception* ; deux Paroisses , l'une dédiée à Saint Sauveur , l'autre à Saint Pierre. Celle de Saint Pierre fût érigée en Evêché , sous la Métropole de San Salvador , en 1676. Il y a un Hôpital nommé *de la Miséricorde* ; il est situé presque au milieu , sur une haute colline , au pié de laquelle est une autre Eglise qui porte le nom de *Nostra Senora del Gonparo* ; l'Eglise de Saint Jean , celle de Notre Seigneur de la Gouadeloupe , & deux autres hors des murs : ce sont Notre Seigneur de Monte & Saint Amaro. On ne compte que deux mille habitans Portugais à Olinde ; mais il y a un fort grand nombre d'Esclaves & d'Indiens de l'un & de l'autre sexe. Il n'y a cependant point d'établissmens au Brésil où les vivres & les autres nécessités de la vie soient si rares : on les y apporte des autres cantons ; des Isles Canaries & du Portugal même.

Le Port d'Olinde est petit & peu commode. D'ailleurs il est tellement fermé par une chaîne de rochers & de bancs, que les vaisseaux Marchands n'y peuvent entrer que par un canal fort étroit. Le bassin, qui reçoit une petite rivière, est éloigné de plus d'une lieue de la ville ; mais il a sur ses bords une espèce de Fauxbourg, dans lequel on a bâti des magasins pour le sucre & les autres marchandises, avec un petit Fort à l'entrée même du canal, lequel, joint à la disposition naturelle des lieux, rend l'accès du Port presque inaccessible. Les Hollandois s'emparèrent de cette ville en 1630, & y commirent beaucoup de dégât. Les Portugais la reprirent au bout de quelques années.

A côté de la ville passe une rivière nommée *Bibiribi* : elle tombe entre le continent & le canal, où elle forme une petite Isle nommée *Vaaz*.

Le bourg de
Carasu.

Le bourg de *Carasu* est situé à quatre ou cinq lieues d'Olinde. Il fut d'abord habité par de pauvres artisans Portugais qui vivoient de différents métiers, ou de la coupe du bois de teinture : mais lorsque les Hollandois se furent emparés d'Olinde, ils se retirèrent dans la

ville, espérant faire avec eux plus de profit qu'ils n'avoient fait avec les Portugais. On peut pénétrer de Carasu à la mer, par une petite riviere qui descend du canton de Tamaraca.

A neuf ou dix milles d'Olinde, on trouve les bourg d'*Amatta do Brasil*. Il est très-peuplé : ses habitans font leur principale occupation de couper du bois de teinture, & d'en transporter beaucoup à la mer.

San Lorenzo est un autre bourg situé entre Amatta & Olinde. On y fait de très-bon sucre & en très-grande quantité. On y compte quatre moulins qui sont toujours occupés. Ce canton est très-agréable par la verdure & par la fertilité des campagnes. Pour qu'il ne reste rien à désirer aux habitans, la pêche y est fort abondante.

Les Hollandois y firent des ouvrages considérables pendant le tems qu'ils en furent les maîtres, & joignant l'art à la nature, ils le rendirent presque inaccessible.



§. V.

Capitainie de Seregipé.

LA riviere de Saint François, borne cette Capitainie au Nord, & la sépare de celle de Fernambuc. Au Sud-Ouest de la riviere de Seregipé, elle a celle de la Baie de tous les Saints. La riviere de Seregipé la traverse dans son milieu du Nord-Est au Sud-Est, & lui donne son nom. Cette Capitainie peut avoir soixante-quinze lieues de côte qui court du Nord-Est au Sud-Ouest. Sa Capitale, qui porte aussi le nom de *Seregipé*, est située dans les terres, à sept lieues de la côte, vers le douzieme degré de latitude Australe, & le vingtieme degré trente minutes de longitude Occidentale. Ce pays est très-fertile & assez peuplé.

§. VI.

Capitainie de Bathia, ou de la Baie de tous les Saints.

CETTE Capitainie est appelée *Bathia de Todos Santos*, Baie de tous

les Saints, ou *Bathia*, Baie par excellence, à cause de sa situation qui est sur une fort grande baie. Elle est à trente lieues au Nord d'Ilheos & à cent de Fernambuc au Sud, par les treize degrés de latitude Australe. La baie n'a pas plus de deux lieues & demie de large; mais elle se divise en plusieurs anfractuosités, qui sont cause qu'elle pénètre à plus de quatorze lieues dans les terres. Elles contiennent quantité d'Isles grandes & petites. Il y descend, de l'intérieur des terres, trois grands fleuves, qui sont le *Pitange*, le *Geresippe* & le *Cachocira*. Elle en reçoit en outre plusieurs autres petits, qu'il est inutile de nommer.

La plus grande des Isles est la plus extérieure : elle porte le nom de *Taperica* : sa forme est oblongue ; mais elle est si peu considérable, que nous ne croyons pas devoir en faire la description.

Les Portugais ont des habitations à plus de cinquante lieues, dans les terres, vers le Couchant. La ville de *San Salvador*, qui en est la Capitale, même de tout le Brésil, est située vers le douzième degré cinquante minutes de

latitude Méridionale, & le vingt-deuxième de longitude Occidentale. Elle est grande, riche & bien peuplée. Elle s'étend sur une colline de quatre-vingt toises de hauteur, à deux cens pas de la Baie de tous les Saints. Cette colline est si escarpée du côté de la mer, qu'on est obligé de se servir de grues pour faire monter les marchandises du port à la ville. Au bas de San Salvador, on trouve des Fauxbourgs qui s'étendent jusqu'au Port. Sa situation, étant dans un terrain inégal, est cause qu'on se sert de Nègres, au lieu de voitures pour le transport des marchandises, & on y en compte plus de quinze mille : d'ailleurs les rues sont étroites & tortueuses. Les gens de considération s'y font porter en palenquin. La ville est fort commerçante, principalement en esclaves de Guinée. Les maisons sont hautes & presque toutes bâties de pierres de taille ou de brique. Plusieurs des familles qui l'habitent sont de race Juive. Les habitans passent en général pour être voluptueux, vains, paresseux, jaloux, & vindicatifs, quoiqu'ils affectent à l'extérieur une grande dévotion. Les principaux d'entre eux sont civils

DES AMÉRICAINS. 159

& affables ; mais le bas peuple y est fort arrogant.

Toutes les Eglises sont fort ornées & très-riches en argenterie , principalement la Cathédrale de Saint Sauveur , qui fut érigée en Evêché vers l'an 1552 , & en Archevêché en 1696 , avec trois Suffragans dans le Brésil. Le Pape Benoît XIV y en ajouta trois autres en 1745 , savoir l'Evêché de *Para* , celui de *Saint Paul* & celui de *Marianna*.

La seconde Eglise de San Salvador est celle de l'Abbaye de Saint Sébastien , chef-lieu de la Congrégation des Bénédictins du Brésil. Les Jésuites y avoient un College & un Noviciat pour leur Province du Brésil. La sacristie du College est un bâtiment magnifique : l'Eglise est vaste , riche & très-bien ornée. Les autres Maisons Religieuses sont les Carmes , les Cordeliers , les Capucins qui sont partie François , partie Italiens , & les Récolers. Il y a deux Couvents de Filles , dont l'un est de Sainte Claire.

La Ville & le Port de San Salvador sont défendus par trois Châteaux , dont le principal est celui de Saint Antoine. Le Viceroy du Brésil , la Cour supérieure

du pays , les Officiers Royaux & la Cour des Monnoies résident dans la ville qui est assez bien fortifiée d'ailleurs : il y a toujours une bonne garnison. Les Hollandois la prirent & la pillèrent en 1623 , mais les Portugais la reprirent l'année suivante.

La seconde ville de cette Capitainie est nommée *Paripe* , & est à quatre lieues de Saint Sauveur. On place une troisieme ville dans la même Capitainie , entre Bathia & Fernambuc : quelques Voyageurs la nomment *Seregipé del Rey*. On y va par une petite riviere qui n'a pas plus de treize palmes d'eau dans la plus haute marée. Elle est à dix ou onze lieues du fleuve Royal , vers le Nord , & à sept de celui de Saint François au Midi.

Le Brésil n'a point de Province plus riche & plus peuplée que celle de Bathia. Le terrain y est fertile en cannes de sucre , tabac , coton , ris , maïs & manioc. Il y a de beaux pâturages où l'on nourrit une si grande quantité de bestiaux que la viande y est à un très-bas prix ; mais il y a un grand nombre de fourmis & d'insectes qui dévorent les fruits & les légumes. Le pays

est arrosé par un grand nombre de rivières. Il y en a six assez considérables qui ont leur embouchure dans la Baie de tous les Saints. Les bords de ces rivières sont couverts d'un grand nombre d'habitations , où l'on jouit d'un air pur & serein , malgré la proximité de la ligne , parce qu'il est rafraîchi par les vents , & qu'il y a beaucoup de ruisseaux & de fontaines d'une eau très-claire , en sorte qu'il n'y a pas de Gouvernement qui soit plus peuplé & plus riche.

§. VII.

Capitainie d'Ilheos.

CETTE Capitainie est séparée de celle de tous les Saints par la rivière *das Comtas*. Elle est bornée au Midi par celle de *Porto Seguro*. Elle peut avoir cinquante lieues de côte , qui s'étendent du Midi au Nord. Elle est arrosée par plusieurs rivières & habitée par différentes Nations sauvages , parmi lesquelles il y en a beaucoup qui sont errantes & quelques-unes qui sont antropophages. Elle prend son nom d'une rivière qui le donne aussi à la Capitale,

qui est située à cinquante lieues , & au Midi de San Salvador , & à autant , au Nord , de Porto Seguro , vis-à-vis d'une Baie , à l'embouchure de la rivière , vers le douzième degré quarante minutes de latitude Méridionale. Il y a environ deux cens familles Portugaises. On y trouve trois Bourgades qui sont encore peuplées de Portugais. A sept lieues dans les terres , est un Lac assez poissonneux ; mais il est rempli de crocodiles. Il en sort une rivière qui est si étroite , qu'à peine les canots y peuvent passer. Ses eaux s'enflent comme celles de la mer , lorsqu'elles sont agitées par les vents. Il peut avoir trois lieues en longueur & en largeur , & quinze brasses de profondeur.

On trouve dans cette Province des arbres , d'où la moindre incision fait découler un baume , auquel on attribue de merveilleuses vertus. Depuis que les Portugais sont dans le pays d'Ilheos , il s'est peuplé d'une Nation barbare , chassée , sans doute , de son propre pays , & plus blanche que le commun des Indiens , mais si belliqueuse & si cruelle , que la Colonie en a toujours eu beaucoup à souffrir. On remarque qu'ils

DES AMÉRICAINS. 163

Cédaient de se faire de nouveaux établissemens , qu'ils n'habitent jamais deux jours le même lieu , & qu'étant dans les champs & les forêts , ils n'ont point d'autre lit que la terre. Leurs arcs sont massifs & leurs flèches d'une longueur extraordinaire. Le Pere Yarric assure que leur barbarie va jusqu'à manger leurs propres enfans. Cette Province seroit une des meilleures du Brésil , si le voisinage de ces barbares n'empêchoit de la cultiver.

§. VIII.

Capitainie de Porto Seguro

CETTE Capitainie est bornée au Nord par la riviere de *Santa-Cruz* qui la sépare de celle d'*Ilheos* : une autre riviere la sépare au Midi de *Spiritu Santo*. Elle est par les seize degrés trente minutes de latitude Australe. Elle peut avoir au Levant quatre-vingt lieues de côte qui court du Nord au Midi. Il y a dans cette Capitainie trois villes Portugaises qui sont *Saint Amaro* , *Santa-Cruz* & *Porto Seguro*.

Celle de *Porto Seguro* , qui est la

capitale de la Capitainie, a été construite au haut d'un rocher blanchâtre, vis-à-vis duquel la terre est fort haute du côté du Nord ; mais, du côté opposé, le terrain s'aplanit & forme, par degrés, un rivage sablonneux. Celle de Sainte Croix est éloignée de celle-ci d'environ trois lieues, sur un autre Port qui ne peut recevoir que de très-petits vaisseaux.

Cette Capitainie appartient au Duc d'Aveyra. Le commerce des habitans consiste à porter par mer dans les autres Provinces du Brésil, des vivres de toute espèce que leur terre produit avec une extrême abondance. C'est à peu de distance de cette Capitainie que commencent les écueils nommés *Abrolhos*, & qui s'étendent fort loin en mer, sans qu'on en ait encore pu fixer les bornes. Ils font la terreur des Pilotes, principalement dans les Navigations aux Indes Orientales. On y a découvert cependant plusieurs canaux qui fournissent un passage, mais non sans danger. A six ou sept lieues du continent, on rencontre quatre petites Isles, que les Portugais nomment *Monte de Piedras*, *Ilha Seca*, *Ilha dos Passeros*, & *Ilha de*

Meo. Les deux premières sont extérieures , & laissent à l'Ouest le canal navigable ; les deux autres qui sont intérieures peuvent être rangées des deux côtés , mais avec une extrême attention. En général , les écueils nommés *Abrolhos* sont couverts de mer haute , ou ne passent point la surface des flots , De mer basse , on découvre leur pointe , ce qui diminue beaucoup le danger.

Les Hollandois qui visiterent cette côte , & qui pénétrèrent même dans le continent , n'y trouverent que de vastes solitudes , des terres presque inaccessibles , & des fleuves extrêmement poissonneux.

Alvaro Cabral , aborda sur cette côte en 1500 , y trouva un bon Port qu'il nomma *Porto Seguro*. Ce nom fut aussi donné à la ville qu'on bâtit tout auprès. Elle contient environ deux cens familles Portugaises. Sa situation est , comme on l'a dit , sur le sommet d'une montagne qui s'aplanit & se termine au rivage de la mer. Il y a une vingtaine de villages remplis d'Indiens convertis : mais ce pays se dépeuple continuellement , parce qu'il est sans cesse exposé aux incursions d'un Peuple barbare nommé les *Guaymans*,

On assure qu'ils sont antropophages & qu'ils dévorent tous ceux qu'ils peuvent attrapper. Ce pays seroit en général très-fertile s'il étoit bien cultivé.

§. IX.

Capitainie de Spiritu Santo.

ELLE est située par les vingt degrés de latitude Australe , à soixante lieues au Nord de Rio Janeiro , & à cinquante au Sud de Porto Seguro. On n'y compte guere plus de deux cens familles Portugaises. Cette Capitainie est regardée comme la plus fertile du Brésil : il n'y manque rien de ce qui est nécessaire à la vie. Les forêts sont remplies de toutes sortes d'animaux ; les rivières d'une quantité incroyable de poisson , & les terres , arrosées des plus belles eaux du monde , ne refusent rien au travail de ceux qui les cultivent. Ses anciens Peuples , qui se nommoient *Margajats* , ont été long-tems mortels ennemis des Portugais : mais ils se sont apprivoisés avec le tems , & ont fait alliance avec eux.

Le Port de Spiritu Santo s'ouvre à l'Est dans une baie de médiocre grandeur.

deur , qui contient plusieurs petites Isles , & dont la Côte Septentrionale est parsemée de rocs dangereux. L'entrée du Port se fait reconnoître par une haute montagne qui est en forme de cloche , & que les Portugais nomment *Alva* ; elle sert comme de but aux Pilotes. En avançant un peu , l'on découvre , sur une hauteur escarpée , une tour blanche peu éloignée du rivage , & qui étoit autrefois celle d'une Eglise nommée *Noftra Senora de Penna*. Il y avoit dans ce lieu une petite ville , dont plusieurs maisons subsistent encore : elle se nommoit *Villa Veja*. Avant que d'y arriver , on trouve quelque difficulté à passer le col du Port , qui est resserré par une petite Isle oblongue , dont il part un banc de sable : mais , après ce passage , la navigation est sans danger. En entrant , à droite , on découvre un rocher qui s'élève en forme de cône obtus : à gauche , sur le bord même du rivage , est une montagne fort haute , que les Portugais nomment le *Pain de Sucre* , parce qu'elle en a réellement la forme. Il y a de l'autre côté un petit Fort quarré qui mérite peu d'attention. On arrive ainsi à la ville de Spiritu

Santo qui est située au côté droit du Port , à la distance d'environ trois lieues de la mer : elle n'a ni fossé ni mur. On voit dans sa partie Orientale un Monastère avec son Eglise. Les Religieux qui y sont établis sont de l'Ordre de Saint Benoît. Vers le milieu de la ville est une autre Eglise qui se nomme *San Francisco* , & dans la partie Orientale un College qui appartenoit autrefois aux Jésuites. Cette ville est environnée de villages Indiens dans lesquels on compte près de dix mille Indiens convertis. Celui qui porte le nom des *Trois Rois* est le plus nombreux. Les *Tapujas* & les *Apiapetanzas* , Indiens barbares du pays , causent beaucoup de mal aux Portugais , & n'ont jamais voulu faire d'alliance avec eux.



ARTICLE

ARTICLE III.

Côte Méridionale du Brésil.

LA Côte du Brésil, après avoir couru du Nord au Sud, depuis la ville de San Salvador jusqu'au Cap Frio, situé vers le vingt-deuxième degré de latitude Méridionale, court du Nord-Est vers le Sud-Ouest, jusqu'au trente-cinquième degré de latitude. Nous donnons le nom de *Côte Méridionale* à ce canton du Brésil qui contient trois Capitainies & la partie Orientale du Paraguay, à la gauche du fleuve de Rio de la Plata, en remontant vers sa source, parce que les Portugais s'en sont emparés.

Quelques Géographes nomment ce pays la *Guairinie* de la ville de *Guaira*, située à la gauche du Parana, vers le vingt-quatrième degré trente-cinq minutes de latitude & le trente-septième de longitude Occidentale. Cette ville avoit été fondée par les Espagnols, qui l'appelloient *Cuidad-Réal*. Elle est ruinée. On assure que les Portugais possèdent de riches mines d'or, d'argent & de diamants dans ce pays.

Les trois Capitainies de cette partie du Brésil sont les suivantes.

§. I.

Capitainie de Rio Janeiro.

CETTE Capitainie est située entre celle de Spiritu Santo, qui la borne au Nord, & celle de Saint Vincent qu'elle a au Sud-Ouest. Diaz de Solis à qui l'on en attribue la découverte en 1525, la met à vingt-deux degrés vingt minutes de latitude australe. Les François s'établirent dans une des Isles de cette Côte en 1555 & y bâtirent un Fort ; mais les Portugais les en chasserent trois ans après, & donnerent le nom de *Rio Janeiro* à un grand Golfe que les habitans nommoient *Ganabara*. Il est environné de montagnes, peut avoir douze lieues de long sur sept ou huit de large. L'entrée de ce Golfe est défendue par plusieurs Forts : elle est d'ailleurs très-difficile à cause de plusieurs Isles qui la bouchent. Il y a deux petites rivières qui s'y jettent : leurs bords sont remplis de villages habités par les Naturels du pays. Ce canton est

assez fertile en coton , en bois de Brésil : mais il y a peu de sucre.

La Capitale de cette Capitainie se nomme *Saint Sébastien* : on l'appelle encore *Rio Janeiro* , du nom du Golfe sur lequel elle est située. Elle peut être au vingt-deuxieme degré 45 minutes de latitude Australe , & au vingt-sixieme de longitude Occidentale. Elle est sur la Côte Occidentale du Golfe , à deux lieues de son embouchure , dans une grande plaine entourée de montagnes. Les Portugais la fonderent en 1558 , & lui donnerent le nom du *Roi Sébastien* qui régnoit alors en Portugal. Elle est fort bien bâtie ; les rues sont assez droites. Sa longueur est d'une demie lieue ; mais sa largeur n'est que de dix à douze maisons. Elle est partagée en trois parties. La haute contient la Cathédrale qui fut fondée en 1676 , sous la Métropole de San Salvador , & un Collège qui étoit autrefois dirigé par les Jésuites. Ce Collège termine la ville de ce côté. La basse ville comprend le faubourg Saint Antoine. La troisieme partie , qui s'étend depuis le château jusqu'à la baie , est terminée par l'Abbaye des Bénédictins de la Congrégation

gation du Brésil : elle est très-belle ; & est à l'extrémité de cette partie , sur une élévation, Les Cordeliers & les Carmes y ont des Couvents. Il y a encore des Capucins qui s'occupent à des Missions. On accuse les habitans qui sont riches de vivre dans la mollesse & le libertinage, & d'être si paresseux & indolents qu'ils abandonnent tout le soin de leurs domestiques à des esclaves Nègres , outre les Indiens qu'ils emploient aux sucreries. On prétend même que les Ecclésiastiques Réguliers & Séculiers ne sont pas exempts de ces vices, & qu'ils y ajoutent une profonde ignorance. Le Gouverneur réside dans cette ville. Elle n'est pas fortifiée du côté de la terre : mais , du côté de la mer , elle l'est par quatre Forts qui défendent aussi la baie, ce qui n'empêcha pas les François de prendre & de piller la ville en 1711. On fait monter à vingt millions la perte que les Portugais firent dans cette occasion.

Le Roi de Portugal établit en 1753 un Tribunal Souverain à Saint Sébastien, pour juger en dernier ressort, & par appel toutes les affaires du Brésil.

Outre Saint Sébastien, on compte

Quatre autres villes ou bourgs dans cette Capitainie. Sur la côte, à deux lieues du continent, est l'Isle *Grande* ou de *Saint George*, située près du Tropique Austral. Elle est couverte de citronniers, d'orangers & de plusieurs arbres inconnus en Europe. La pêche y est abondante. On y voit beaucoup de crocodiles. Les Portugais permettent aux vaisseaux François d'y relâcher. Les Brâsiliens qui habitent ce pays, sont un mélange de différentes Nations qui servent les Portugais avec une aveugle soumission.

§. II.

Capitainie de Saint Vincent.

LA côte de la mer du Nord borne cette Capitainie au Sud-Ouest, dans l'espace d'environ quatre-vingt lieues communes de France : elle a la Capitainie *Del Rey* au Midi, & elle est bornée au Couchant par le Paraguay. On assure qu'elle a près de quatre-vingt lieues d'étendue du Levant au Couchant dans sa partie septentrionale, où elle confine avec celle de Janeiro, &

environ quarante dans la méridionale:

La principale ville de cette Capitainie est *Santos*, située à quarante lieues de Rio Janeiro vers le Sud, à trois ou quatre de la mer, dans une baie où les plus grands vaisseaux marchands peuvent mouiller. On n'y compte pas plus de quatre-vingt maisons. Les Anglois s'en emparèrent autrefois sous la conduite du fameux *Candish*, en demeurèrent maîtres pendant deux mois & enlevèrent une très-grande quantité d'or. Il y avoit alors, aux environs de la ville, trois moulins à sucre. La ville est fermée, du côté de la rivière, par un mur. Les habitans sont un mélange de Portugais & de Métifs. Il y a une Eglise Paroissiale, un Couvent de Bénédictins & un Collège de Jésuites. L'entrée du Port se nomme *Barragrande*.

A trois ou quatre milles au Sud, de *Santos*, on trouve la ville de *Saint Vincent* qui a donné son nom à la Capitainie, dont elle étoit autrefois la capitale: mais elle est aujourd'hui réduite à peu de chose, parce que son Port n'est pas bon.

En avançant dans le continent, on trouve les bourgs de *Tanfe* & *Cavane*,

habités par des Portugais : ils sont renommés pour la fertilité de leur terroir. Les Portugais donnent le titre de ville à une Colonie nommée *Hitaauhacin*. On en trouve deux autres au Sud de Saint Vincent qui sont *Hangé & Canané* : ils ne sont accessibles qu'aux petits navires.

En continuant de remonter le fleuve d'Amaro on trouve, à trois lieues de Santos, de très-hautes montagnes que les Indiens nomment *Piernabiacaba*, & qui s'étendent en longueur dans la forme d'une côte de mer. Le fleuve contient, dans cet endroit, plusieurs Isles, où les Portugais ont des métairies & des jardins. On monte dans des barques jusqu'au lieu qu'ils nomment *Cabatra*, où l'eau du fleuve est potable. Deux lieues plus loin, on descend par une pente rapide. Ces montagnes sont si hautes & si rapides, qu'on emploie plus de deux heures à les monter. Lorsqu'on est au sommet, on trouve un chemin qui conduit d'abord au Sud, ensuite à l'Ouest, par d'autres montagnes & par une forêt de six ou sept lieues, vers la ville de Saint Paul. Ce chemin est coupé par deux petites rivières qui se réunissent hors de la forêt, pour

prendre leurs cours à l'Est, où elles se jettent dans le fleuve *Injambi*. En sortant de la forêt, le chemin continue l'espace d'une lieue vers l'Est & au Nord, au travers d'une plaine fort découverte, & conduit jusqu'à Saint Paul.

Cette ville est située sur une colline d'environ cent cinquante pas de hauteur, du pié de laquelle sortent deux ruisseaux, l'un du côté du Sud; l'autre du côté de l'Ouest: ils mêlent leurs eaux & vont se jeter dans l'*Injambi*. De la ville on a une vue charmante au Sud, à l'Est & au Nord, sur des plaines d'une étendue immense; à l'Ouest sur de fort grandes forêts. Il peut y avoir une centaine de maisons; il y a une Eglise Paroissiale, deux Monastères, un de Bénédictins, l'autre de Carmélites, & un Collège qui étoit autrefois administré par les Jésuites. Le commerce ne consiste qu'en bestiaux, en fruits de la terre, en froment qui a le défaut de manquer de couleur. La nature n'a refusé à ce canton que de l'huile, du sel & du vin. L'air, rafraîchi par celui qui descend des montagnes, n'y est jamais d'une excessive chaleur.

L'hiver y est assez froid : il y gèle même quelquefois.

Le fleuve Injambi coule à une lieue de la ville vers le Nord : il est assez large pour porter des bâtimens médiocres : on y trouve une grande abondance de poisson. Il prend sa source dans les montagnes de Piernabiacaba, d'où il descend à l'Ouest. Au Nord du fleuve, les montagnes s'étendent de trente ou quarante lieues de longueur, entre l'Est & l'Ouest, & de dix ou quelquefois quinze en largeur. Elles renferment plusieurs mines d'or qui s'y trouve en grains & en poudre : il s'y rencontre des grains qui pèsent jusqu'à trois onces.

À trente lieues au Sud de Saint Paul, on rencontre les montagnes de *Bera suëaba*, qui sont abondantes en veines de fer, même assez riches en or. Les Portugais y ont bâti une petite ville, nommée *Saint Philippe*. Le fleuve Injambi s'y élargit, par la jonction de plusieurs rivières qui descendent de l'Est à l'Ouest. On prétend qu'il porte leurs eaux avec les siennes dans le Parana : mais les fréquentes cataractes le rendent peu navigable jusqu'à son em-

bouchure. A quatre ou cinq lieues de Saint Paul , vis-à-vis du chemin qui conduit à Berafuëaba , on trouve un beau moulin à sucre , dont tout le produit est employé en confitures & en conserves.

A quatre ou cinq lieues de Saint Paul, vers l'Est , on rencontre un gros bourg d'Indiens mêlés avec des Portugais. Il se nomme *Saint Miguel* , & est sur la rive même du fleuve Injambi. Cinq lieues plus loin , mais plus à l'Est , on arrive à *Magi-Miri* , village composé d'un petit nombre de maisons , peu éloigné de l'Injambi & des montagnes de Piernabiacaba.

§. III.

Capitainie Del Rey.

C'EST la plus Méridionale de toutes les Capitainies du Brésil. Elle fait partie du Paraguay dont elle occupe une portion du côté Oriental , sur les bords de la mer du Nord qui la bornent au Levant depuis le vingt-cinquième degré de latitude Méridionale , jusque vers le trente-cinquième. Elle peut

avoir deux cens cinquante lieues communes d'étendue du Midi au Nord : sa longueur, du Levant au Couchant, est beaucoup moindre.

Cette Capitainie a été un sujet de dispute entre les Cours de Madrid & de Lisbonne : les Espagnols soutenoient qu'elle faisoit partie du Paraguay. Le Roi d'Espagne l'a enfin cédée à celui de Portugal. Le pays est traversé par plusieurs rivières qui coulent du Couchant au Levant, & par une chaîne de montagnes qui s'étendent du Nord-Est au Sud-Ouest, parallèlement à la côte.

Les Portugais ont quelques Colonies dans ce vaste pays. La première est celle du *Saint Sacrement* située sur la rive Septentrionale de la Plata, vers le trente-quatrième degré dix minutes de la rive Septentrionale, & le quarante-deuxième de longitude Occidentale, presque vis-à-vis la ville de Buenos-Aires, qui est de l'autre côté du fleuve.

On voit quelques Îles sur la côte de cette Capitainie. La principale est celle de *Sainte Catherine* qui a neuf lieues de long sur deux de large. Elle est située entre le vingt-sept & le vingt-huitième degré de latitude Méridionale ;

suivant l'Amiral Anson qui l'a parcouru , & vers le trente-unieme de longitude Occidentale. Elle est très-fertile , & on y trouve beaucoup d'arbres & d'arbrustes aromatiques : mais l'air n'y est pas sain , à cause de son humidité , & on y est tourmenté par une multitude de moustiques.

Il y a une Colonie de Portugais , avec un ville défendue par plusieurs Forts , un Gouverneur & une Garnison. Ils possèdent encore sur cette côte le Port de *San Pédro* , défendu par une Forteresse située vers le trente-deuxieme degré de latitude & le trente-quatre de longitude Occidentale. Les Portugais ont encore plusieurs autres Forts dans ce pays.



ARTICLE I V.

Différentes Nations Indiennes qui habitent le Brésil.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici le nom des différents peuples qui habitent cette vaste contrée. La plupart n'ont jamais été bien connus, d'ailleurs les transmigrations continuelles de ces barbares ont causé beaucoup de confusion dans le récit des Voyageurs & des Historiens. Les réductions des Missionnaires désignées par des noms modernes & souvent ruinées par les Indiens, ou transférées d'un lieu à un autre, pour éviter les invasions, sont une autre source d'obscurité. C'est, sans doute, de-là que la nouvelle Histoire du Paraguay n'est pas aussi instructive qu'on pourroit le désirer, pour la Géographie. C'est avec raison qu'on lui a fait ce reproche dans l'Année Littéraire.

Knivet, Anglois, a passé plusieurs années au Brésil, & s'est autant appliqué à connoître les hommes qui l'habi-

tent, que la situation des lieux : Laet a pris la peine de ramasser tout ce qu'il a pu trouver sur cet objet dans la nouvelle Histoire du Paraguay & dans Knivet. Nous le prendrons pour guide ; nous ferons même un Extrait de son Ouvrage. Un Lecteur judicieux ne fait jamais mauvais gré à un Historien d'emprunter le secours de ceux qui ont travaillé avant lui.

Laet observe que les Indiens du Brésil ne parlent point la même langue ; qu'il y en a cependant une qui est plus générale que les autres, parce que c'est celle de dix Nations qui habitent le rivage & quelques parties de l'intérieur des terres. La plupart des Portugais l'entendent. Elle est facile, abondante, même agréable. Les enfans Portugais nés ou élevés dans le pays la savent aussi parfaitement que les naturels. Les Missionnaires n'en emploient pas d'autre.

Différens
Peuples du
Brésil.

Entre tous les Peuples du Brésil, on donne le premier rang aux *Petiguares* qui habitent les environs du fleuve *Paraíba*, à la distance de trente lieues de Fernambuc : le terrain qu'ils occupent produit le plus de bois de teinture. On

DES AMÉRICAINS. 183

assure qu'ils ont beaucoup d'affection pour les François, avec lesquels ils s'allierent par des traités, même par des mariages jusqu'en 1584, que les Portugais s'établirent dans la Capitainie de Paraïba. Cette Nation conserve encore le souvenir de ses Alliés, ce qui leur rend le joug des Portugais odieux & les dispose à prendre parti contre eux.

Ils avoient pour voisins la Nation des *Viatans* qui étoit autrefois très-nombreuse : mais elle est à présent presque toute détruite. Les Portugais s'étant apperçus qu'elle étoit fort unie avec celle des *Petiguares*, employèrent l'artifice pour les diviser, & lorsqu'ils eurent allumé le feu de la guerre parmi eux, ils donnerent aux *Petiguares* la permission de manger les *Viatans*, qui furent presque tous dévorés. Les *Petiguares* se saisirent du reste & les vendirent pour l'esclavage. Ils en garderent quelques-uns pour les servir, & la plupart périt de misère.

Depuis Rio-Réal, jusqu'à la Capitainie d'Ilheos, on trouve la Nation des *Tupinabes*, qui sont, sans doute, ceux qu'on a nommés *Topinamboux*. Cette Nation est divisée en un grand

nombre de branches , entre lesquelles il y a peu d'union. Ceux qui sont établis vers la Baie de tous les Saints sont continuellement en guerre avec ceux qui habitent vers Camanac.

Les *Caetas* occupoient autrefois les bords du fleuve Saint François & portoient une haine implacable à ceux qui étoient voisins de Fernambuc.

Entre la Capitainie d'Ilheos & celle de Spiritu Santo , on trouve les *Tupinaques* qui partirent autrefois des environs de Fernambuc , pour s'établir sur cette côte , où leur Colonie devint très-nombreuse : mais elle est aujourd'hui très-diminuée. De tous ces barbares , ils passent pour les plus opiniâtres dans leurs erreurs , pour les plus vindicatifs & les plus livrés à la polygamie. Cependant ceux qui embrassent le Christianisme y demeurent fort attachés.

Les *Tupiques* , qui descendent des *Tupinaques* , habitent l'intérieur du pays , depuis la Capitainie de Saint Vincent jusqu'à celle de Fernambuc. Ils formoient autrefois une Nation considérable : mais la persécution des Portugais qui les enlevoient pour l'esclavage , a fait chercher d'autres retraites

DES AMÉRICAINS. 185

au plus grand nombre. Ils ont pour voisins les *Apigapitangas*, les *Mariapitangas* & les *Guaracas*. Cette dernière Nation porte une haine implacable aux *Tupinaques*.

Les *Tucumivires* habitent les environs de la ville de Spiritu Santo & ne haïssent pas moins les *Tupinaques* : mais il n'en reste aujourd'hui qu'un très-petit nombre.

Les bords de Rio Janeiro étoient autrefois habités par les *Tacuvias* : mais les Portugais ont presque entièrement détruit cette Nation. Ce qui en reste s'est retiré dans le continent où il porte le nom d'*Ararapas*.

Tout le rivage, dans un espace d'environ quatre-vingt lieues, entre la Capitainie de Saint Vincent & l'embouchure de Rio de la Plata, est occupé par les *Caroes* ; Nation extrêmement nombreuse & cruelle ennemie des *Tupinaques*.

On trouve dans plusieurs cantons du Brésil une Nation nommée les *Tapuyas* : ils ont pris différents noms dans les différens endroits où ils se sont établis. Ceux qui se nomment les *Guaymuras* sont voisins des *Tupinaques*, à sept ou

huit lieues de la mer, & se sont fort étendus dans l'intérieur des terres. Ils sont d'une haute taille, infatigables au travail & d'une agilité surprenante. Leurs cheveux sont noirs & longs. On ne leur connoît ni villages ni habitations régulières. Ils menent une vie errante & portent le ravage dans tous les lieux dont ils peuvent approcher. Leurs aliments sont des racines & des fruits crus, ou la chair des hommes qui tombent entre leurs mains. Ils ont des armes d'une grandeur & d'une force singulières, & des massues armées de pierres ; avec lesquelles ils écrasent la tête à leurs ennemis. Leur cruauté les a rendus redoutables à tous les autres habitans du Brésil, sans en excepter les Portugais.

On compte entre les branches des Tapuyas toutes les Nations suivantes : les *Tucanuros* qui habitent les plaines de *Caatinga*, vers Rio-Grande, derrière la Capitainie de Porto Seguro ; les *Norios*, établis près d'*Aquitigpé*, plus loin les *Aquigtayoubas* & les *Pahis* qui se couvrent le corps d'une tunique sans manches ; ensuite sont les *Axos*, les *Aquizigpas* & les *Loratios* sur la même ligne ;

les *Mandevis*, les *Macutuos* & les *Naporas* qui exercent l'agriculture ; les *Cuxacas* & les *Nuhinuos* qui habitent de grandes plaines intérieures. Assez proche de la Baie de tous les Saints , on trouve les *Guayavas* qui ont leur propre langue , & dans le même quartier les *Taicuivios* & les *Corivios* qui ont des habitations fixes. Ces trois Peuples sont liés avec les Portugais par d'anciens traités. Les *Pigruvès* ont aussi des habitations régulières. Les *Obacatiarès* occupent les Isles du fleuve Saint François. Les *Anhelimes*, les *Aracuitos* & les *Caiviarès* habitent dans des cavernes & des loges souterraines. Les *Canucuiarès* ont les mamelles pendantes jusqu'aux cuisses , & sont obligés de se les lier dans leurs courbes. On n'entend , sans doute , parler que de leurs femmes. Les *Jobicras-Apuyarès* sont un Peuple errant qui n'a pour arme qu'un bâton brûlé par le bout. Dans cette multitude de barbares , les *Cumpehas* sont presque les seuls qui ne mangent point de chair humaine : mais ils sont errans comme les autres , coupent la tête à leurs ennemis & la portent suspendue à leur côté. Les *Guayas* ont des domiciles. Ils sont redoutables par

l'art qu'ils ont d'empoisonner leurs flèches. Les *Cincès*, les *Pahaiyès*, les *Jai-cuivès*, les *Tupiois*, les *Maracaguacos*, les *Jararuvès*, les *Tapecuivès*, les *Anacuès*, les *Piracuès*, les *Taraguargas*, les *Pahacuvès*, les *Parapites*, les *Caraciboins*, les *Curacuivès*, les *Muicumis*, sont des alliés ou des descendans des *Guaymurès*, quoiqu'ils parlent une langue différente. Les *Aturaras*, les *Cuigtas* & les *Guipas* habitoient autrefois les environs de Porto Seguro. Les *Grui-gravibas* & les *Angararis* n'étoient pas éloignés du rivage, entre Porto Seguro & la Capitainie de Spiritu Santo.

Les *Amixocoros* & les *Carajas* possèdent encore le pays intérieur au Nord de la Capitainie de Saint Vincent. Vers *Aquirigpé* on trouve les *Apétupas*, les *Caraguarayras*, les *Aquigiras* & les *Tapiguiris*, Peuple si petit, quoique robuste, que les Portugais lui donnent le nom de *Pigmées*; les *Quinciguigis*, qui sont de très-bons Cavaliers, les *Qua-geras* & les *Anaguigis*.

Les *Guaitacas* habitent la côte, entre la Capitainie de Spiritu Santo & le fleuve Janeiro. Ils aiment le grand air & fuient les bois. Jamais on ne les

trouve dans leurs cabanes que quand ils dorment. Les *Ighigranupanis*, qui sont étroitement liés avec les *Guaymurés* & leurs associés ordinaires dans leurs excursions, jettent la terreur parmi leurs ennemis, par la coutume qu'ils ont de faire beaucoup de bruit avec des bâtons de bois sonore qu'ils battent les uns contre les autres. Les *Quiriguja*s furent chassés par les *Topinamboux* des lieux qu'ils occupoient sur la Baie de tous les Saints & se retirèrent vers le Sud, où ils sont encore. Les *Maribucos* habitent près de Rio-Grande; les *Cataguas* vis-à-vis de *Jequericaré*, entre les Capitainies de Porto Seguro & de Spiritu Santo; les *Tapuxenquis* & les *Amataxis*, ennemis des *Tupinaques*, sont établis vers Saint Vincent, dans l'intérieur des terres : les *Noncas*, les *Apuy*s, les *Panaguiris*, les *Bigragis*, les *Pyrivis*, les *Anciuv*is & les *Guaracav*is habitent les mêmes cantons.

Ainsi l'on ne compte pas moins de soixante sociétés de *Tapuyas*, dont la plupart ne parle pas la même langue. C'est un Peuple féroce, indompté, qui est en guerre continuelle avec ses voisins, à l'exception d'une petite peuplade

qui habitent les bords du fleuve Saint François, ou qui sont voisins des Colonies Portugaises.

Les *Petivares* habitent un très-grand pays dans la partie Septentrionale du Brésil : ils sont beaucoup moins barbares que les autres Brasiiliens de ces Provinces. Ils reçoivent assez civilement les étrangers & sont fort braves. Leur stature est médiocre. On leur perce les lèvres dans leur enfance avec une pointe de corne de chevre, & lorsqu'ils sont sortis de cet âge, ils y placent de petites pierres vertes, dont ils font leur parure : ils méprisent même les autres Nations qui n'ont pas cet ornement. On ne leur connoît aucune religion : ils prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir : mais ils ne permettent aux femmes que le commerce d'un seul homme. Pendant la guerre, elles portent, dans des paniers, les munitions de bouche qui consistent en racines, en gibier & en volailles. Lorsqu'elles sont grosses, leur mari ne tue aucun animal femelle, dans l'opinion que leur fruit s'en ressentiroit. Lorsqu'elles sont délivrées ; il se met au lit, pour recevoir les félicitations

de ses voisins. Quoique fort humains pour les Etrangers, ils ont la cruauté d'immoler leurs ennemis & d'en manger la chair. Chacun a son champ distingué, qu'il a soin de cultiver.

Les *Moriquités*, qui sortent des *Tapuyas*, sont établis sur la côte de l'Océan Atlantique, entre Fernambuc & la Baie de tous les Saints. Leurs femmes, quoique fort belles & d'une figure délicate, vont à la guerre comme les hommes. Ce Peuple vit dans les forêts. Rarement il attaque ses ennemis à force ouverte. Il emploie la ruse avec d'autant plus de succès qu'il est fort vif à la course. Il a aussi l'horrible usage de dévorer les prisonniers de guerre.

On trouve dans la Capitainie de Spiritu Santo une Nation très féroce. Ceux qui la composent se nomment les *Tomomymis*. Leurs habitations sont des villes. Elles sont environnées d'une espèce de palissade de grosses pierres, & par derriere cette palissade est un mur de cailloux. Les toits des maisons sont d'écorce d'arbres & les murailles d'un mélange de solives & de terre : ils y laissent des trous pour lancer leurs flèches. Kniver, qui étoit dans ce pays

vers le milieu du feizieme siècle, fait la description du siège que les Portugais firent d'une de leurs villes nommée *Morogegés*. L'armée des Portugais étoit composée de cinq cens hommes & de trois mille Indiens alliés. Les Tomomymis firent des sorties si violentes, qu'ils obligerent les Portugais de se retrancher & de faire demander du secours à Spiritu Santo. Les Indiens se montroient avec intrépidité sur leurs murs. Ils avoient pour ornement des plumes de toutes couleurs & le corps teint de rouge. Ils mettoient sur leur tête une petite roue de matiere combustible, y mettoient le feu & crioient, dans leur langage : vous serez brûlés de même. L'arrivée des troupes auxiliaires qu'on envoya aux Portugais jetta l'épouvante parmi les barbares qui voulurent se retirer furtivement. Lorsque les Portugais s'en apperçurent, ils se couvrirent le corps de claies de cannes, à l'épreuve des flèches, renverserent le mur dont la ville étoit enceinte & pénétrèrent dedans. Ils perdirent d'abord quelques Soldats : mais, ayant fait main-basse sur les Indiens, ils en tuerent & en prirent environ
seize

teize mille. Ils se rendirent ensuite maîtres de plusieurs autres petites villes ; firent éprouver le même sort aux habitants & ravagerent tout le pays. Ils descendirent ensuite , par le fleuve Paraiïba , jusqu'à la ville de Morou , traversèrent une montagne , & se rendirent à Saint Sébastien , où l'armée fut congédiée.

Les *Ovaitaguasés* habitent les environs du Cap Frio auquel les Indiens donnent le nom de *Jocox*. Ce pays est humide & bourbeux. Les Indiens de ce canton sont d'assez haute taille : ils laissent croître leurs cheveux. Leurs lits sont composés d'un peu de mousse étendue par terre : ils ne font point usage des hamacs comme les autres Nations. Ce peuple est si belliqueux , que les femmes vont à la guerre & combattent à côté de leurs maris : ils sont toujours en guerre avec leurs voisins.

Les *Ouaiyanassés* habitent l'Isle Grande , qui est située à dix-huit lieues de l'embouchure du Rio Janeiro. Ils ont la taille fort courte, le ventre fort gros & ne se piquent ni de force ni de courage. Leurs femmes ont le visage assez beau & le reste du corps très-difforme : elles

le peignent d'une couleur rouge. Les deux sexes sont également jaloux de leur chevelure, qu'ils portent fort longue, avec une tonsure sur la tête, en forme de couronne.

Les *Poriés* sont assez loin dans les terres. Ils ressemblent assez aux derniers par la taille & les usages ; mais ils vivent de fruits. Les hommes se couvrent le corps, & les femmes sont toutes nues : mais elles se peignent de diverses couleurs. Cette Nation est fort paisible : elle ne mange point de chair humaine, lorsqu'elle trouve d'autres alimens. Les lits dont elle se sert sont une espèce de hamacs d'écorce d'arbres, qu'on suspend aux arbres, & sur lesquels on construit de petits toits composés de branches & de feuilles d'arbres entre-assées. Ces Peuples n'ont point d'autres habitations. On croit que cet usage s'est établi parmi eux à cause de la multitude de lions & de léopards qui sont répandus dans ce canton. Ils ont des arbres desquels découle un baume excellent : ils le donnent en échange aux Portugais pour des couteaux & des peignes.

Les *Molopagues* occupent une vaste

contrée, au-delà du fleuve Paraïba. On les compare aux Allemands pour la taille. Ils laissent croître leur barbe & se couvrent assez décentement le corps. Leurs mœurs n'ont rien qui blesse l'honnêteté naturelle. Ils ont des villes environnées d'un mur de solives, dont les intervalles sont remplis de feuilles & de terre. Chaque famille habite une cabane séparée. Ils reconnoissent l'autorité d'un Chef qui n'est distingué de ses sujets que par l'autorité de pouvoir prendre beaucoup de femmes. Leur pays renferme beaucoup de mines qu'ils ne prennent pas la peine d'ouvrir : mais ils recueillent, après les pluies, les grains d'or qu'ils trouvent dans les torrens & les ruisseaux, principalement au pié des montagnes. On vante les richesses de celles qu'ils nomment *Eteperangé*. Il ne manque à cet heureux Peuple que les lumières de la Religion. Leurs femmes sont belles, spirituelles & poussent la pudeur jusqu'à ne souffrir aucun badinage indécent. Elles ont les cheveux fort longs, & aussi beaux que ceux des femmes de l'Europe qui ont le plus grand soin de leur chevelure. Toute la Nation a des heures réglées pour le repas : elle aime

bien passent, après leur mort, derrière de hautes montagnes, dans des lieux fort agréables, où ils n'ont d'autre occupation que de rire & de danser. De mauvais esprits, qu'ils nomment *Aymans*, & qui, suivant eux, les maltraitent dès cette vie, sont les bourreaux qu'ils croient destinés à tourmenter les méchants. Ils ont des Devins qu'ils croient être en commerce avec des puissances invisibles qui leur donnent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux Guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin leurs fêtes ne laissent aucun doute, à François Corréal, qu'ils n'aient la connoissance d'un principe supérieur à la race humaine. Selon cet Ecrivain, ils s'assemblent à certains jours, & leurs Devins, qui président à ces assemblées, entonnent des chants & commencent une danse fort vive en secouant des bâtons qui sont garnis de fruits & de petites pierres. Tous les spectateurs répètent les mêmes chants & font les mêmes gestes. Les femmes s'agitent, jusqu'à rendre par la bouche des flots d'écume : les hommes & les enfans se frappent la poitrine en faisant un bruit incroyable.

On prend ensuite quelques momens de repos : mais on recommence bien-tôt à danser. Pendant cette reprise , on se tient par la main , on se met en rond & on plie un peu le corps. La danse continue long-tems dans cet ordre & cette posture. Lorsque tout le monde est accablé de fatigue , on se divise en trois cercles , & le Devin présente à chacun le bâton qu'il tient à la main , & d'où il assure que l'esprit leur parle. Il prend ensuite de longs roseaux qu'il remplit de tabac allumé , & se tournant de divers côtés , pour en souffler la fumée aux Danseurs , il leur dit que l'esprit leur inspire de la force & du courage. Cette fête dure six ou sept heures.

Lery dit qu'en parcourant le pays avec un autre François & un Interprète, il coucha dans un village Indien ; que le lendemain , de grand matin , il vit arriver tous les Sauvages des environs. Ils s'assemblerent tous dans une grande place , se séparèrent en trois bandes , les hommes entrèrent dans une maison , les femmes dans une autre , & les enfans dans la troisième. Lery se trouva dans celle où les femmes entrèrent. Il dé-

jeûnoit avec ses Compagnons , & on ne les pressa pas de sortir ; mais on leur recommanda de rester tranquilles. Celle où les hommes s'étoient retirés n'étoit qu'à trente pas. On entendit d'abord un bruit sourd tel que celui des Prêtres qui récitent leur Bréviaire. Aussitôt les femmes qui étoient au nombre d'environ deux cens , se leverent en prêtant l'oreille & se serrèrent en un monceau. Ensuite les hommes éleverent peu-à peu la voix & chanterent ensemble sur deux notes fort simples la syllabe *Hé , Hé , Hé* , qu'ils ne cessioient de répéter. Les femmes répétèrent la même syllabe & se mirent à crier si fort , l'espace d'un quart d'heure , que Lery & ses Compagnons étoient fort embarrassés de leur contenance. Elles se mirent à sauter en hurlant. Cette cérémonie dura si long-tems qu'elles écumoient toutes par la bouche : quelques-unes tombèrent évanouies. L'Auteur convient que cet horrible tapage lui causa quelque frayeur. Les hommes gardèrent pendant un peu de tems le silence , & recommencerent à chanter , mais avec tant de douceur & d'harmonie que Lery sortit de la maison , pour en-

tendre le chant de plus près. Il entra même dans le lieu où étoient les hommes. Il les trouva rangés en rond tout près les uns des autres , sans se tenir par la main , courbés sur le devant , remuant la jambe & le pié droit. Chacun avoit la main droite posée sur les fesses , le bras & la main gauche pendants. Au milieu du rond étoient les Devins richement parés de robes , bonnets & bracelets , faits de belles plumes de diverses couleurs , tenant leurs bâtons ornés de fruits & les agitant sans cesse. Ils présentoient quelquefois une canne , longue de quatre à cinq piés , au bout de laquelle il y avoit du tabac allumé , souffloient dessus en disant : recevez l'esprit de force , afin que vous surmontiez vos ennemis. Après ces cérémonies qui durèrent près de deux heures , ces Sauvages se mirent à chanter , avec des accords si parfaits , que l'Auteur avoit peine à croire ce qu'il entendoit. L'Interprète dit à Lery que le premier chant exprimoit leurs regrets pour les braves qu'ils avoient perdus dans les combats ; le second annonçoit la consolation que leur caufoit l'espoir de les aller rejoindre après la mort & de se

réjouir avec eux ; dans le troisieme ; ils menaçoient leurs ennemis de les prendre & de les manger ; enfin dans le quatrieme ils rappelloient un ancien débordement d'eau qui avoit noyé tous les hommes , à l'exception des Auteurs de leur race.

Le même Voyageur dit qu'étant avec plusieurs François dans un village & mangeant au milieu d'une place , les habitans s'assemblerent autour d'eux pour les admirer. Ils étoient tous armés d'un os de poisson , long de deux ou trois piés & arrangé en forme de scie ; moins pour attaquer & se défendre que pour éloigner les enfans ; ils leur disoient dans leur langage : retirez-vous petites canailles ; vous n'êtes pas dignes de paroître aux yeux de ces Etrangers. Ils laissèrent les François manger tranquillement , sans leur dire un seul mot. Un vieillard ayant observé qu'ils faisoient leur priere au commencement & à la fin du repas , dit à Lery d'un ton fort modeste : « Que signifie cet usage » de vous découvrir la tête & de garder » tous le silence pendant qu'un d'entre » vous parle. A qui s'adressoit-il ; étoit-ce à vous-mêmes , ou à quelqu'un

» dont vous regrettez l'absence ». Lery prit occasion de là , pour leur donner quelque'idée du Christianisme. « C'est à
 » Dieu , répondit-il au vieillard , que nous avons adressé nos prières : quoi-
 » qu'il ne soit pas visible , non-seule-
 » ment , il nous entend : mais il sait ce
 » qui est au fond de notre cœur ». Il leur parla ensuite , par le moyen de l'Interprète , des principaux Mystères de notre Religion , & leur fit un tableau des vertus qu'elle enseigne : il y employa plus de deux heures , & tous l'écouterent avec beaucoup d'attention. Un autre vieillard prit la parole & lui dit : « Vous nous apprenez plusieurs
 » bonnes choses que nous n'avions ja-
 » mais entendues. Vos discours me rappellent cependant ce que nos peres
 » nous ont souvent raconté. Ils avoient
 » appris par une ancienne tradition ,
 » qu'un vieillard , barbu comme vous ,
 » vint dans ce pays , tint le même lan-
 » gage que vous tenez ; mais il ne put
 » réussir à persuader une seule personne.
 » Il en vint ensuite un autre qui donna
 » sa malédiction à tous les habitans de
 » ce pays , & leur laissa une massue dont
 » nous avons toujours fait usage depuis

» ce tems pour nous assommer les uns
» les autres. Si nous quittions cet usage,
» nous deviendrions la risée de tous
» nos voisins ». Lery ne demeura pas
sans repliche & les amena au point
qu'ils lui promirent de suivre la doctrine
qu'il venoit de leur enseigner, & de
ne plus manger de chair humaine. Ils
se mirent à genoux, firent la priere
avec les François : l'Interprète la leur
faisoit répéter dans leur langue : mais,
dès le soir, Lery étant couché dans son
hamac, dit qu'il les entendit crier plus
furieusement que jamais, qu'il falloit se
venger de ses ennemis, en prendre un
grand nombre & les manger.

S. II.


Mariage des Brasiliens.

LES Brasiliens ne peuvent se marier;
sans avoir pris ou tué quelqu'ennemi
de leur Nation, & les filles attendent
les premieres marques de l'état nubile;
jusqu'à ce tems l'usage des liqueurs fortes
est interdit aux deux sexes. Les
hommes peuvent avoir plusieurs femmes;
ils les quittent aussi facilement.

qu'ils les prennent. L'adultère est cependant en horreur dans cette Nation : un homme ne doit pas connoître d'autres femmes que celles qu'il a prises à ce titre , & les femmes doivent être fidelles à leurs maris. Les filles , avant le mariage , se livrent sans honte aux hommes libres ; leurs parens les offrent même au premier venu , & carressent beaucoup leurs amants. Lery conclut delà qu'il n'y en a pas une qui entre vierge dans l'état de mariage : mais lorsqu'elles sont attachées par des promesses , seule formalité qui les lie , on cesse de les tenter & elles cessent elles mêmes de prêter l'oreille aux sollicitations : celles qui manquent à leurs engagemens , sans le consentement de leur mari , sont assommées sans pitié.

Une femme enceinte n'est pas dispensée du travail commun , parce qu'on le croit nécessaire pour sa délivrance. Lery fut témoin d'un accouchement dans ce pays , & en raconte les circonstances. Vers minuit il entendit crier une femme : croyant qu'elle étoit poursuivie par une bête féroce qui vouloit la dévorer , il y courut promptement , & connut que c'étoit le travail d'enfant

où elle étoit qui la faisoit ainsi crier.
Le pere servoit de sage-femme. Lorsqu'il eut reçu l'enfant, il noua le boýau du nombril, le coupa avec ses dents, enfonça ensuite, avec le pouce, le nez de son fils, ce qui est en usage dans cette Nation. Il le peignit de couleurs rouges & noires, le coucha, sans l'emmailloter, dans un petit lit de coton, qu'il suspendit en l'air. Il lui fit une petite épée de bois, un petit arc & de petites flèches, mit le tout auprès de l'enfant, en l'embrassant avec tendresse, & lui dit : « Mon fils, lorsque tu seras arrivé à l'âge, sois
« adroit à manier les armes, vaillant
« & courageux, afin que tu puisses te
« venger de tes ennemis ». Il lui donna ensuite un nom, qui dans le langage de ce canton, signifioit l'*Arc* & la *Corde*; il se coucha ensuite fort tranquillement pour recevoir les félicitations des voisins sur l'accroissement de sa famille. Cet usage singulier, est observé dans toutes les Nations du Brésil.



§. III.

Éducation des Brasiiliens.

LA premiere nourriture des Brasiiliens est le lait de la mere, qui ne demeure au lit que deux ou trois jours. Elle se leve ensuite, porte son enfant pendu au cou, dans une écharpe de coton faite pour cet usage, & reprend ses occupations domestiques : elle accoutume insensiblement son fils à avaler un peu de farine mâchée.

La seule éducation que les Brasiiliens donnent à leurs enfans regarde la chasse, la pêche & la guerre.

§. IV.

Parure & Ajustement des Brasiiliens.

LES Brasiiliens ne peuvent souffrir aucun poil dans toute autre partie du corps que la tête : pour s'en défaire, ils se servent de ciseaux & de pincettes, & ces instrumens sont un des plus grands objets du commerce dans ce pays. On leur perce la lèvre inférieure

dès leur enfance , & on y attache un petit os blanc comme de l'ivoire. Lorsqu'ils sont arrivés à l'âge viril , ils y passent une petite pierre , qui est souvent de la longueur du doigt , & qu'ils ont l'art d'y faire tenir , sans aucune sorte de ligature. Quelques-uns en enchâssent jusque dans les joues. C'est pour eux une beauté d'avoir le nez plat , & le premier soin des peres , à la naissance des enfans , est de le leur applatir. Ils se peignent tout le corps en noir , à l'exception du visage , & mettent dans quelques endroits des couches de diverses couleurs. Ils laissent la couleur noire sur leurs jambes & leurs cuisses , ce qui leur donne , à quelque distance , l'air de culottes noires abattues sur les talons. Ils portent au cou des colliers d'os , d'une blancheur éclatante , de la forme d'un croissant. Ils sont enfilés par le haut avec un ruban de coton , & mettent dessous de petites boules d'un bois noir fort luisant , dont ils font une espèce de collier. Comme ils ont beaucoup de poulets , dont la race leur est venue d'Europe , ils choisissent les plus blancs , leur ôtent le duvet , le teignent en rouge & se l'attachent

sur le corps avec une gomme très-visqueuse.

Dans leurs guerres & leurs fêtes solennelles, ils s'appliquent, avec de la cire, sur le front & sur les joues, de petites plumes d'un oiseau noir qu'il nomment *Tucan*. Pour les jours de réjouissance, ils se font des manches de plumes vertes, rouges & jaunes, entrelassées ou tissées avec tant d'art qu'on les prendroit pour un velours de toutes ces couleurs. Leurs massues sont aussi revêtues de ce tissu. Ils mettent sur leurs épaules des plumes d'autruche, serrent les tuyaux les uns contre les autres, le reste s'éparpille en rond & forme une espèce de pavillon ou de rose. Ils appellent cet ajustement *Ara-roya*, l'attachent sur leurs reins avec une corde de coton. Lorsqu'ils dansent, ils prennent des fruits qu'ils nomment *Ahouai* & qui sont de la grosseur des châtaignes. Ils les creusent, les remplissent de petites pierres & se les attachent aux jambes. Ils tiennent dans leurs mains des calebasses creuses qui sont aussi remplies de pierres, ou un bâton d'un pié de long, auquel ils attachent ces calebasses.

Les femmes sont toutes nues comme les hommes, s'arrachent tout le poil qu'elles ont ailleurs qu'à la tête. Elles laissent croître leurs cheveux, les lavent & peignent fort soigneusement, les séparent en deux, les retroussent quelquefois & les attachent avec un ruban de coton teint en rouge & les laissent pendre sur les épaules. Les femmes du commun laissent leurs cheveux dans l'état naturel ; c'est-à-dire, qu'elles se contentent de les peigner & les laissent flotter sur le dos. Elles ne se fendent ni les lèvres ni les joues & ne portent point de pierres au visage ; mais elles se percent les oreilles, y mettent pour pendant de grosses coquilles de mer nommées *Vignols*. Comme ces coquilles sont blanches, rondes & aussi longues qu'une moyenne chandelle de suif, elles leur battent sur les épaules, même jusque sur la poitrine, & en voyant ces femmes un peu de loin, il semble qu'elles ont des oreilles de limiers. Elles se font sur les joues des cercles de couleurs jaune, rouge, bleue, & à la place des sourcils & des paupières qu'elles s'arrachent, elles mettent un mélange de ces couleurs.

Elles se font des bracelets avec des morceaux d'os blanc , qu'elles coupent & taillent en forme d'écaillés de gros poissons. Elles les joignent ensemble si adroitement avec de la cire & de la gomme , qu'il n'est pas possible d'apercevoir les jointures. Elles en couvrent leurs bras : mais elles préfèrent les morceaux de verre de différentes couleurs que les Européens leur apportent.

Lery assure que les femmes de ce pays ne sont point sujettes aux infirmités des autres femmes , & qu'elles ont une autre manière de se purger. J'ai vu , dit-il , de jeunes filles à l'âge de douze ou quatorze ans que les mères faisoient tenir de bout , les piés joints sur une pierre de grais , & leur faisoient des incisions sur le corps avec une dent d'animal , tranchante comme un couteau. Ces jeunes filles marquoient leur douleur par le grincement des dents , & le sang sortoit de toutes les parties de leur corps. Ce qui semble un caprice de la nature , c'est qu'elles sont très-sécondes , quoiqu'elles soient toujours dans l'état qui annonce la stérilité dans les autres climats,

S. V.

Occupation des femmes du Brésil.

LA première occupation des femmes, & celle qu'elles regardent comme la plus importante, est de préparer le manger de leurs maris. Lorsqu'elles ont fini cette opération, elles filent du coton pour faire des hamacs & des cordes. Après avoir tiré le coton de sa coque, elles l'éparpillent avec les doigts & le mettent auprès d'elles par petits monceaux. Leur fuseau est un bâton rond, de la grosseur du doigt & long d'un pié. Elles le font passer au milieu d'une petite planche arrondie. Elles attachent le coton à un des bouts du bâton, le tournent sur leurs cuisses & le lâchent de la main. Pour faire de la toile, elles ont des mériers devant elles, à peu près semblables à ceux de nos tapissiers, ourdissent dessus en commençant leurs tissus par le bas, les uns en façon de filets à pêcher, & les autres plus serrés, comme du gros cannevas. Les hamacs ont, pour la plupart, six piés de long & une brasse de large. On fait aux

bouts deux boucles auxquelles on lie deux cordes pour les suspendre à des pièces de bois qui traversent exprès les maisons. Dans leurs voyages ils les suspendent aux arbres. Lorsqu'ils sont sales, on les dégraisse avec l'écume d'une espèce de courge qui fait, à peu près, le même effet que le savon.

Les femmes des Brasiiliens s'occupent encore à faire des vaisseaux de terre qui servent pour les liqueurs & les aliments. Ils sont rudes & grossiers en dehors ; mais l'intérieur est poli & plombé d'une liqueur blanche qui durcit en séchant. Elles font diverses figures sur ce fond blanc ; avec une couleur grisâtre, principalement dans les plats où l'on sert les viandes, ce qui donne un air fort agréable au service de table. Quoique les grandes cabanes qui servent de maisons aux Brasiiliens, contiennent plusieurs familles, chacune a ses partitions qui contiennent des logemens séparés.

S. VI.

Nourriture des Brasiiliens.

Ce peuple se nourrit ordinairement de deux sortes de racines qui sont l'*Aipy* & le *Manioc*. Ces plantes se cultivent & n'ont pas besoin d'être plus de trois mois en terre. Ils les font sécher au feu sur des claies & les ratissent avec des pierres aiguës, en font une farine, dont l'odeur tire sur celle de l'amidon. On fait cuire cette farine dans de grands pots, avec le soin de la remuer jusqu'à ce qu'elle s'épaississe. Lorsqu'elle est refroidie elle forme un pain qui diffère peu pour le goût de celui de froment. On laisse plus cuire celui qu'on destine à faire des provisions pour les courses & les guerres. Le pain qu'on fait avec ces racines est fort nourrissant. Lorsque l'une ou l'autre est apprêtée avec du jus de viande, elle approche beaucoup du ris bouilli. Ces racines pilées en sortant de terre donnent un jus qui a la blancheur du lait. Il se coagule au soleil & fait un très-bon aliment lorsqu'il est cuit au feu.

Ces racines servent encore à la composition d'un breuvage. Il y a en outre beaucoup de maïs au Brésil.

Lorsque ces Peuples s'assemblent pour quelque festin, dont l'occasion la plus ordinaire est le massacre d'un prisonnier, dont on doit manger la chair, les femmes allument du feu près des vaisseaux qui sont remplis d'eau : elles y mettent les quartiers du malheureux qu'on a assommé, & lorsqu'on croit que l'horrible bouillon est fait, les mêmes femmes découvrent les vases, remplissent des courges, les présentent aux hommes qui les prennent en dansant & les vident d'un seul trait. Ils recommencent tour à tour avec les mêmes cérémonies, jusqu'à ce que les vases soient vuides. On passe plusieurs jours dans ces festins & ces danses, & jamais ils ne sont interrompus que par le discours de quelque Brave qui exhorte les autres à ne pas manquer de courage contre les ennemis de la Nation.

C'est un usage particulier aux Brésiliens de boire & de manger à différentes heures ; c'est-à-dire, qu'ils s'abstiennent de manger lorsqu'ils boivent, & de boire lorsqu'ils mangent. Alors

ils oublient toutes leurs affaires, sans en excepter celles de leurs haines & de & de leurs vengeances, qu'ils remettent toujours après avoir satisfait à leurs besoins. Ils parlent alors d'attaquer leurs ennemis, de les prendre, de les engraisser, de les assommer solennellement & de les manger.

§. VII.

Leurs Guerres,

LES Brasiliens ne se font jamais la guerre par des motifs d'intérêt ou d'ambition. Ils ne pensent qu'à venger la mort de leurs parents, ou de leurs amis, que ceux qu'ils attaquent ont mangés. Lery assure que leurs invasions n'ont jamais eu d'autre motif. La vengeance est une passion si vive parmi ces Peuples, qu'ils ne se font jamais aucun quartier. Ceux qui ont formé quelque liaison avec les Européens reviennent par degrés de cette férocité : ils baissent la vue avec une sorte de confusion lorsqu'on leur en fait un reproche. Il entre peu de formalités dans leurs guerres, parce qu'ils ne connoissent ni Rois ni Princes,

Princes , ni distinction ni rangs. Ils honorent seulement les anciens , & les consultent , parce que , disent-ils , l'âge leur donne de l'expérience , & que n'étant plus en état d'agir eux-mêmes , ils peuvent fortifier les jeunes Guerriers par leurs conseils. Chaque village a pour Chef un certain nombre de ces anciens , qui sont aussi les orateurs de la société. Ils ne manquent jamais de remplir cette fonction lorsqu'il est nécessaire de prendre les armes. Ils donnent le signal du départ & ne cessent point dans leur marche de faire retentir le mot qui exprime dans leur langue *haine & courage*. A ce cri les Guerriers frappent des mains , se donnent de grands coups sur les épaules & sur les fesses , & promettent de sacrifier leur vie pour la gloire de leur Nation. Quelquefois ils s'arrêtent pour écouter des harangues emportées qui durent des heures entières. Ensuite chacun s'arme d'une *Tacape* qui est une espèce de massue de bois de Brésil , ou d'ébène noire fort pesante : elle est ronde à l'extrémité & tranchante par les bords. Sa longueur est de six piés sur un de large , & son épaisseur d'un pouce. Leurs arcs sont du même

bois, ils s'en servent avec une adresse extrême. Les cordes sont de fil d'herbe, & si fortes, quoique très-minces, qu'un cheval qui tireroit dessus auroit peine à les rompre. Leurs flèches sont longues d'une brasse & composées de trois pièces : le milieu est de roseau, & les deux autres parties de bois noir. Ces trois pièces sont très-bien jointes & attachées avec des écorces d'arbres. Ils mettent au bout des os pointus, ou des cannes sèches & dures, qu'ils accommodent en façon de lancettes : elles piquent de même. Quelques-uns y mettent le bout d'une queue de raie qui est fort dangereuse. Ils se servent de pointes de fer, depuis que les Européens ont fréquenté cette côte. Leurs boucliers sont larges, plats & ronds : ils ne sont composés que de peau. Voilà les armes qu'ils prennent lorsqu'ils vont à quelque expédition : ils se parent de plumes. Leurs armées ne sont composées que de cinq ou six mille hommes rassemblés de différents villages. Ils se font suivre par quelques femmes qui portent les provisions. Les Généraux sont choisis parmi ceux qui ont pris ou tué le plus d'ennemis. Pour les signaux

militaires ils ont une espèce de cornet qu'ils nomment *Iurebia*, & des flûtes d'os qui sont ordinairement ceux des jambes de leurs victimes. Ils font quelquefois des expéditions par mer : mais leurs canots, étant construits d'écorce d'arbre, ne peuvent résister à la force des vagues, ce qui est cause que ces Sauvages ne s'éloignent gueres du rivage. En arrivant dans le pays qu'ils veulent ravager, les moins vigoureux s'arrêtent avec les femmes, pendant que les Guerriers pénètrent au travers des bois. Leur première attaque n'est jamais ouverte. Ils se cachent à quelque distance des habitations ennemies, pour chercher l'occasion de les surprendre, attendent la nuit, mettent le feu aux maisons & profitent de la confusion. Alors ils exercent toutes sortes de cruautés : mais leur principal objet est toujours d'enlever des prisonniers. Ceux qu'ils peuvent prendre sont gardés soigneusement, pour être mangés après la guerre.

Lorsqu'ils sont obligés de se battre en pleine campagne, leur emportement, redoublé, par la force du péril, devient une véritable fureur. Lery dit

qu'un autre François & lui eurent la curiosité d'accompagner une armée de Brasiliens qui se montoit à deux mille hommes , qu'ils virent un combat qui se donna sur le bord de la mer. Lorsque ceux que les François accompagnoient eurent apperçu l'ennemi qui étoit à un demi quart de lieue , ils se mirent à pousser des cris si terribles , que l'on n'auroit pas entendu le tonnerre quelque furieux qu'il eût été. A mesure qu'ils approchoient , ils redoubloient leurs cris , sonnoient de leurs cornets , étendoient les bras , se menaçoient réciproquement & se montroient les os des morts qu'ils avoient mangés & jusqu'aux dents enfilées , dont plusieurs avoient une prodigieuse quantité pendue à leur cou. Leur contenance faisoit horreur. Lorsqu'ils furent à deux ou trois cens pas les uns des autres , ils se saluerent réciproquement à grands coups de flèches : dès la première décharge l'air en étoit tout chargé. Ceux qui en étoient atteints les arrachoit de leurs corps avec une adresse & un courage admirables , combattoient toujours malgré leurs blessures , & ne tournerent jamais le dos. Ils s'approcherent ensuite , firent

usage de leurs massues , & frapperent les uns sur les autres avec une fureur incroyable.

Après un combat de trois heures , il y eut un nombre considérable de morts & de blessés des deux partis. Enfin ceux que les deux François avoient suivis remporterent la victoire & firent plus de trente prisonniers , hommes & femmes , & les emmenerent dans leur pays. Lery dit que son Compagnon & lui se contenterent de tenir leur épée nue & de tirer quelques coups de pistolet pendant le combat : mais les Sauvages qu'ils avoient accompagnés furent si satisfaits de leur démarche , que dans tous les villages qu'ils fréquentèrent , les vieillards leur en marquerent toujours plus d'amitié. Les prisonniers , ajoute le Voyageur , furent liés , garotés & mis au milieu de la troupe victorieuse. On les conduisit dans le pays où ils devoient être égorgés & dévorés , & l'on poussa à leur égard , la cruauté de les forcer à chanter en entrant dans chaque village. « Femmes voici la viande de que vous aimez tant ». Les François se retirerent à leur Fort , & furent très-étonnés d'y voir arriver , quelques

jours après , les Sauvages qui avoient emmené des prisonniers & les prier de permettre qu'ils en vendissent une partie. Lery acheta une femme & un petit garçon qu'elle allaitoit encore.

Les Voyageurs assurent que les Brâsiliens engraisissent leurs prisonniers , pour en rendre la chair de meilleur goût , & que , pendant qu'il les laissent vivre , ils leur donnent des femmes. Le maître d'un prisonnier ne fait pas de difficulté de lui abandonner sa fille ou sa sœur. Cette femme lui rend d'ailleurs toutes sortes de services jusqu'au jour où il doit être massacré & mangé. Dans l'intervale , il s'amuse à la chasse & à la pêche. On n'a pas les mêmes attentions pour les femmes : on ne leur donne point d'hommes ; mais on a soin de les amuser de plusieurs autres manieres afin qu'elles engraisissent. Le jour de la mort des Captifs n'est jamais déterminé ; il dépend de leur embonpoint. Lorsqu'on croit que quelqu'un d'eux est bon à manger , on invite tous les Sauvages du village à se trouver à la fête. Ils passent d'abord quelques heures à boire & à danser : le prisonnier est du nombre des convives , & quoiqu'il n'ignore pas que l'heure

de sa mort approche, il affecte de se distinguer par sa gaieté. Lorsque la danse est finie, deux hommes robustes se saisissent de lui, sans qu'il fasse de résistance, qu'il fasse même voir la moindre frayeur. Ils le lient, avec une grosse corde, par le milieu du corps, &, dans cet état, le menent comme en triomphe, dans les villages voisins. Loin de paroître abbatu, il regarde, d'un air fier, ceux qui se présentent sur son passage : il leur raconte ses exploits ; la manière dont il a souvent lié les ennemis de sa Nation, & comment il les a rôtis & mangés. Il leur prédit que sa mort ne demeurera pas sans vengeance, & qu'ils seront un jour mangés comme lui. Lorsqu'on est las de le faire servir de spectacle & de lui dire des injures, ses deux gardes reculent, l'un à droite, l'autre à gauche, à la distance de huit ou dix piés, tirent également la corde qui le lie, de manière qu'il ne peut faire un seul pas. On apporte à ses piés un tas de pierres, & les gardes, se couvrent de leurs boucliers, lui déclarent qu'avant de le tuer, on lui laisse le tems de venger sa mort. Alors il prend des pierres & les jette contre ceux qui l'en-

vironnent, & il en blesse toujours un grand nombre.

Aussi-tôt qu'il a jetté toutes ses pierres, celui qui doit lui donner la mort & qui ne s'est pas montré pendant toute cette scène, s'avance, tenant une massue à la main & paré de ses plus belles plumes. Il fait au patient un discours en peu de mots, lequel contient l'accusation & la sentence. Il lui demande s'il n'est pas vrai qu'il a tué & mangé plusieurs de ses Compagnons. Le patient se fait gloire d'un prompt aveu, en ajoutant ces paroles : « Rends-moi la » liberté, & je te mangerois toi & les » tiens ». « Le Bourreau lui reprique : » nous te préviendrons : je vais t'assom- » mer, & nous te mangerons ce jour » même ». Le coup suit aussi-tôt la menace.

La femme qui a vécu avec le mort accourt, se jette sur son cadavre, pour y pleurer un moment. Ce n'est qu'une pure grimace : cette feinte douleur ne l'empêche point de manger sa part du malheureux qu'elle a pris soin d'amuser & d'engraisser. D'autres femmes apportent de l'eau chaude pour laver le cadavre. D'autres arrivent, le coupent

en pièces avec une extrême promptitude & frottent les enfans avec le sang qui en sort , pour les accoutumer de bonne heure à la cruauté. Avant l'arrivée des Européens dans ce pays , on découpoit les corps avec des pierres tranchantes. Aujourd'hui les Brasiiliens ont des couteaux. On fait rôtir , ou bouillir les parties du corps & les entrailles , qu'on nettoie ~~soigneusement~~ soigneusement. Ce dernier ouvrage regarde les vieilles femmes. Les vieillards , en mangeant cet horrible mets , exhortent les jeunes gens à devenir bons Guerriers , pour l'honneur de leur Nation , & pour se procurer souvent le même festin.

Lery raconte qu'arrivant un jour , sans être attendu , dans un village nommé *Piravi-iou* , il trouva les habitans disposés à tuer & à manger une femme , en suivant , à-peu-près , les mêmes cérémonies qu'on observe à l'égard des hommes. Il s'approcha d'elle , & , pour s'accommoder à son langage , il lui dit qu'elle se recommandât à *Toupau* , quoique ce mot ne signifie pas *Dieu* parmi eux , mais seulement le *Tonnerre* , & qu'il lui enseigneroit à le prier : elle lui répondit : « Que me donneras-tu ,

» & je ferai ce que tu me conseille de
» faire ». Lery repliqua « : Malheu-
» reux , dans un moment tu n'auras
» besoin de rien en ce monde : mais
» que deviendra ton ame après ta mort ».
Elle le regarda en riant & reçut le coup
de massue avec une fermeté incroyable.

Pour ne pas pousser la barbarie à
demi , les Brasiéniens conservent dans
leurs villages des tronçons de têtes de
morts , & lorsqu'ils reçoivent la visite
de quelque Etrangers , ils ne manquent
point de lui donner ce spectacle , comme
un trophée de leur valeur & des avan-
tages qu'ils ont remportés sur leurs en-
nemis. Ils conservent encore avec soin
le plus gros os des cuisses & des bras
pour en faire des flûtes , & les dents
qu'ils attachent en forme de chapelets
pour faire des colliers. Ceux qui ont
fait plusieurs prisonniers dans un com-
bat , se font , sur le champ de bataille
même , inciser la poitrine , les bras ,
les cuisses , le gras des jambes & d'au-
tres parties du corps , pour éterniser la
mémoire de leurs exploits. Enfin s'il
arrive qu'un prisonnier ait eu quelqu'en-
fant de la femme qui est chargée du
soin de l'engraisser , on le dévore.

Lery dit que les Brasiliens lui présentoi-
ent souvent de la chair humaine
pour en manger, & que le refus qu'il
en faisoit les chagrinait, parce qu'ils
le prenoient pour une preuve de dé-
fiance. Le même Voyageur ajoute que
plusieurs François qui avoient passé
huit ou neuf ans dans ce pays avant
qu'il y arrivât, n'avoient pas eu la même
répugnance que lui. Il est étonnant
qu'avec un goût aussi vif pour la chair
humaine, les Brasiliens ne s'arrêtent
pas sur le champ de bataille pour dé-
vorer les cadavres : mais Lery assure
qu'il ne mangent que ceux qu'ils ont
pris vifs, & qu'ils tuent dans leurs vil-
lages avec certaines formalités.

S. VIII.

Humanité des Brasiliens pour les Etrangers.

PRESQUE tous les Brasiliens reçoivent les Etrangers avec humanité. Si l'on est dans le cas d'aller plusieurs fois dans un même village, il faut choisir le pere de famille chez lequel on doit loger constamment, parce que si l'on

changeoit , celui chez lequel on auroit demeuré d'abord s'offenseroit beaucoup qu'on le quittât pour en prendre un autre. Lorsqu'un Voyageur se présente à la porte d'un Brasilien , on le prie d'entrer & de s'asseoir sur un lit de coton qui est suspendu en l'air où on le laisse quelque-tems sans lui dire un seul mot. Les femmes s'assemblent ensuite autour du lit & lui tiennent les propos les plus obligeans : l'Etranger doit y répondre d'une maniere honnête. Après ces premières salutations , le Chef de la famille s'approche à son tour & demande à l'Etranger comment il se porte , quel sujet l'amene. Après qu'il a reçu sa réponse , il fait apporter de l'eau pour que les femmes lui lavent les piés & les jambes ; s'informe ensuite si l'on a besoin de boire ou de manger : si on lui répond que l'on a besoin de l'un & de l'autre , il fait sur le champ apporter tout ce qu'il y a de volaille , de gibier , de poisson , & des liqueurs du pays. Si l'on veut passer la nuit dans le même lieu , on lui prépare un hamac blanc , & pour que rien ne trouble son repos , on fait éloigner tous les enfans. Le lendemain au matin , le premier soin du

chef de la famille est de s'informer si son hôte a bien dormi , & de l'exhorter encore à se reposer. Avant de partir , il est d'usage de lui faire quelques présents qui consistent en couteaux , ciseaux , pincettes , peignes , miroirs , bracelets , boutons de verres & hameçons. Lery assure que ce Peuple barbare & cruel à l'égard de ses ennemis qu'il assomme & qu'il dévore , a pour ses amis & ses alliés une extrême affection ; qu'il se feroit plutôt hacher en pièces que de souffrir qu'on leur causât le moindre déplaisir. Il ajoute enfin qu'il se croyoit moins en danger chez les Antropophages du Brésil qu'en France , où les différends de Religion sembloient autoriser la perfidie & le meurtre.

§. IX.

Maladies , Remedes des Brasiliens.

LES Brasiliens se traitent réciproquement avec des égards si tendres dans leurs maladies , que si quelqu'un est blessé , son voisin se présente aussitôt pour fucer la plaie , & tous les offices de l'amitié sont rendus avec le même zèle.

Outre les fièvres, & les autres incommodités communes à tous les habitans de l'Amérique Méridionale, les Brasiliens ont une maladie qui passe pour incurable, & que Lery n'attribue qu'au commerce des femmes. Il qu'ils la nomment *Pian*, sans expliquer d'où lui vient ce nom. Lorsqu'on en est attaqué, tout le corps devient couvert de pustules plus larges que le ponce & qui se répandent jusque sur le visage. On voit des enfans qui sont tout couverts de ces boutons. Avec les simples de leurs forêts & de leurs montagnes, les Brasiliens n'ont gueres d'autres remèdes que l'abstinence : ils ne donnent jamais à manger à leurs malades.

Leurs funérailles consistent moins en cérémonies qu'en pleurs & en chants lugubres qui contiennent l'éloge des morts. Ils les enterrent debout, dans une fosse ronde, les bras & les jambes pliés dans leurs jointures naturelles & liés avec le corps. Si c'est un chef de famille, on enterre avec lui ses plumes, ses colliers & ses armes. Lorsque les habitans d'un village s'établissent dans un autre lieu pour changer d'air, chaque famille met sur les fosses de ses

morts quelques pierres couvertes d'une grande herbe qu'ils nomment *Pindo*, & qui se conserve long-tems sèche. Les Brasiiliens n'approchent jamais de ces monumens, sans pousser des cris.

§. X.

Constitution des Brasiiliens.

A la réserve de quelques Nations peu nombreuses, que leur petitesse fait nommer *Pygmées*, sans qu'on puisse trouver la raison de cette singularité dans un même pays & un même climat, la taille commune des Brasiiliens ressemble à la nôtre. On ne voit gueres chez eux de paralytiques, de boiteux, d'aveugles ni d'estropiés. Il n'est pas rare de les voir vivre jusqu'à cent vingt ans. Leurs cheveux ne deviennent presque jamais gris. Leur humeur est toujours gaie. Quoique toujours nus, leur teint n'est pas plus brun que celui des Espagnols. Les jours de fête ou de réjouissance, les hommes, femmes & enfans, sont exposés aux plus grandes ardeurs du Soleil. Ce n'est que depuis l'établissement des Portugais dans

leur pays qu'ils ont commencé à se ceindre le milieu du corps , & à porter dans leurs fêtes une toile bleue ou rayée qui leur prend depuis la ceinture & leur couvre tout le bas du corps. Ils y attachent des os ou des sonnettes , lorsqu'ils peuvent s'en procurer par les échanges. Les Chefs de famille prennent ces jours-là une espèce de manteau : mais on s'apperçoit que cette parure les gêne , & qu'ils aiment mieux être tout nus.



ARTICLE V.

Histoire Naturelle du Brésil.

CE vaste pays contient une partie des mêmes animaux qui se trouvent dans les régions qui l'environnent : mais étant désert dans plusieurs endroits & rempli de montagnes , il n'est pas étonnant qu'il en contienne plusieurs qui lui sont propres ; ce qu'on attribue moins à la différence du climat qu'à l'habitude qui les retient dans certaines bornes , ou même l'instinct de la nature qui les attache à certains lieux tranquilles , où rien ne les allarme pour leur conservation.

Lery prétend que dans tout le Brésil on ne trouve pas un seul animal qui ait une ressemblance parfaite avec les nôtres. Il ajoute qu'il y en a fort peu que les habitans se plaisent à nourrir , & que , par conséquent , il y a peu de distinction à faire entre les animaux domestiques & les animaux sauvages du Brésil.



S. I.

Quadrupedes.

L'ANIMAL qui se trouve le plus communément au Brésil est celui que l'on nomme *Tapiroucou*. Il a le poil assez long & rougeâtre. Sa grandeur & sa forme sont à-peu-près celles d'une vache : mais il n'a point de cornes, son cou est plus court, ses oreilles plus longues & pendantes : ses jambes sont plus sèches, & ses piés n'ont aucune apparence de fente, & semblables à celui de l'âne. On prétend qu'il participe de l'âne & de la vache : mais il diffère encore de l'un & de l'autre par la queue qui est fort courte & par les dents qui sont beaucoup plus aiguës & plus tranchantes, quoiqu'il ne les fasse jamais servir à sa défense. Il n'en a point d'autre que la fuite. Les Indiens le tuent à coups de flèches ou le prennent dans des pièges qu'ils dressent avec assez d'industrie. Ils font beaucoup de cas de sa peau, la coupent en rond sur le dos, pour en faire des boucliers de la grandeur du fond d'un tonneau.

En séchant, elle devient si dure qu'elle est impénétrable aux plus fortes flèches.

La chair de cet animal ressemble pour le goût à celle du bœuf. Les Brésiliens la boucanent.

Après le Tapiroufou, le plus gros animal du Brésil est l'*Ane-Vache*. C'est une espèce de cerf. Il est moins grand que le nôtre : son bois est plus court ; son poil est de la même longueur que celui de nos chèvres. On y trouve cependant de grands cerfs.

Le Sanglier du Brésil, que les Sauvages nomment *Ta-jassou*, a sur le dos, comme celui des autres contrées de l'Amérique Méridionale, une ouverture naturelle, par laquelle il souffle & qui lui sert à la respiration. Quoiqu'il ait la tête, les oreilles, les dents, le corps, les piés, la queue du nôtre, il n'a pas le même cri.

L'*Agouti* du Brésil est une bête rousse, de la grandeur d'un cochon d'un mois. Il a le pié fourchu, la queue fort courte, le museau & les oreilles d'un lièvre. Sa chair est un fort bon aliment.

Les bois sont remplis d'une espèce de rats de la grosseur d'un écureuil &

de poil roussâtre. Sa chair est fort délicate.

Le *Pag* est un animal de la grandeur d'un chien médiocre. Il a la tête d'une forme bizarre. Sa chair a le goût de celle du veau. Sa peau, qui est tachetée de blanc, de gris & de noir, seroit en Europe une fourrure estimée.

Lery assure qu'il se trouve dans cette contrée une quantité prodigieuse de *Lynx* & de diverses espèces. Il y en a de roux, d'autres agréablement tachetés. Ils sont tous si furieux, que rien ne peut résister à leurs griffes. Il ajoute que c'est une gloire aussi éclatante pour un Brésilien de tuer un *Lynx* à la chasse que de tuer un ennemi à la guerre.

Le *Sarigoy* est une espèce de *Putois* dont le poil est grisâtre. Il est d'une puanteur insupportable. Plusieurs François en ont écorché, & après avoir tiré la graisse qui est autour des rognons, ils en ont mangé. On assure que la puanteur ne vient que de cette graisse, & que la chair en est très-bonne.

Le *Tatou* du Brésil est le même animal des autres parties de l'Amérique que les Espagnols ont nommé *Armadillo*. On a donné sa description. Laet

nous apprend que les Brâsiliens , plus industrieux que les autres Amériquains , font de la peau de petits coffres d'une dureté surprenante , & que les écailles de cet animal réduites en poudre & prises au poids d'un gros dans une décoc-tion de sauge , provoquent une sueur très-salutaire qui guérit même les ma-ladies vénériennes. Monardes prétend que les petits os de la queue du même animal guérissent la surdité.

Le *Tamandua* est de la grandeur d'un chien ordinaire. Il a le corps plus gros que long : sa queue est au moins trois fois plus longue que son corps & forme une si grosse touffe de poil , que , pour se défendre des injures de l'air , il s'en couvre entièrement. Il a la tête petite , le museau allongé , la gueule ronde & la langue très-longue. Elle lui sert , comme celle du fourmillier , à faire la guerre aux fourmis. Il n'est pas moins terrible pour les hommes & pour les bêtes les plus féroces qu'il attaque lorsqu'il peut les surprendre. Sa chair n'est d'aucun usage.

Il y a dans ce pays une espèce de *Hérisson* qui est fort petit : ses épines sont jaunâtres & noires par le bout. On

assure qu'étant ôtées de l'animal, elles pénètrent d'elles-mêmes dans la chair, pour peu qu'on les y fasse toucher.

Les *Caymans* du Brésil sont fort petits. Les Brasiiliens mangent leur chair avec avidité. Leur grosseur n'excède pas celle de la cuisse. Ils sont d'une longueur proportionnée : mais loin d'être nuisibles, ils jouent avec les enfans. Les grands sont aussi dangereux au Brésil que dans les autres parties de l'Amérique.

Le *Januare* est un animal vorace qui est fort léger à la course, parce qu'il a les jambes hautes & sèches comme celles du levrier. Il a la grosseur d'un grand chien, de longs poils autour du menton. Sa peau est tigrée. Il dévore tout ce qu'il rencontre, sans en excepter les hommes. C'est un épouvantail pour les Brasiiliens, & leur horreur va si loin pour cet animal, que, lorsqu'ils en prennent un dans leurs pièges, ils n'y a point de tourmens qu'ils ne lui fassent souffrir avant que de le tuer.

L'*Hirara* ressemble à l'*Hiene* que nous appellons aujourd'hui *Civette* : mais on assure que ce n'est pas le même animal. Il y en a de noirs, de roux, même de

blancs. Ils ne vivent que de miel, & leur adresse est extrême à le découvrir. Après avoir ouvert l'entrée des dépôts, ils y amènent leurs petits & ne commencent à manger eux-mêmes, qu'après leur avoir laissé le tems de se rassasier.

Il n'y a point de pays au monde où les singes soient plus communs & leurs espèces plus variées. On en distingue une que les Brasiiliens nomment *Aqui-qui* : elle est beaucoup plus grande que les autres. Elle a le visage blanc, une longue barbe noire au menton : son corps est rougeâtre. Le singe de cette espèce passe pour le Roi des Singes. On assure que, montant quelquefois sur un arbre, il fait entendre des sons qui ressemblent à ceux d'un Orateur qui fait une harangue, qu'il a un organe assez fort. On ajoute que dans les mouvemens qu'il se donne, il jette beaucoup d'écume, & qu'il est toujours accompagné par un autre singe qui a soin de l'essuyer.

Il y a dans ce pays d'autres singes qu'on nomme *Cays*. Ils sont fort petits, noirs, d'une figure si agréable, qu'on les voit avec plaisir. Leur retraite est

sur les arbres à filiques, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point de faire retentir l'air d'un étrange mélodie.

Ceux que les Brasiliens nomment *Sagains* ne sont pas plus gros qu'un écureuil. Ils ont aussi le poil roux. Lery assure qu'ils ont le museau, le cou, le haut du corps, à-peu-près semblable au lion, qu'ils en ont même la fierté. C'est, selon lui, le plus joli animal qu'on voie au Brésil. S'il étoit aussi facile, ajoutait-il, de lui faire passer la mer qu'à la guenon, il seroit beaucoup plus estimé en Europe : mais sa délicatesse ne lui permet pas de supporter le mouvement du vaisseau ; d'ailleurs il est si orgueilleux, que, si on le fâche, il se laisse mourir de dépit.

Le *Hay* est un animal difforme, de la grandeur du chien barbet. Son visage approche aussi de celui de l'homme : mais il a le ventre pendant comme celui d'une truie pleine, le poil d'un gris enfumé comme la laine des moutons noirs, la queue fort courte, les jambes aussi velues que l'Ours & les griffes très-longues. Il est extrêmement farouche dans les bois. Il s'apprivoise aisément.

Le *Coati* est un animal de couleur brune ;

brune , assez semblable au Fibris-Castros de Portugal. Il monte sur les arbres comme le singe , & l'on réussit quelquefois à l'appriivoiser : mais il est d'une malice & d'une voracité qui déplaisent. Lery dit qu'il est de la hauteur d'un grand lièvre , qu'il a le poil court , poli & tacheté , les oreilles petites , droites & pointues. Son grouin est long de plus d'un pié , rond comme un bâton , se rétrécit tout-à-coup au-dessous du front , & est aussi gros par le bout qu'à l'endroit où il commence. Sa gueule est si petite , qu'à peine y feroit-on entrer le bout du doigt. Lorsqu'on a pris cet animal , il serre les quatre piés l'un contre l'autre , se laisse tomber sur le côté , & meurt dans cet état , sans vouloir manger.

Les *Chats sauvages* sont ici fort communs & d'une variété extraordinaire. On en voit de blancs , de noirs & de roux , tous d'une agilité surprenante , fort nuisibles aux oiseaux , même aux hommes. On les recherche beaucoup à cause de leur peau.

Le *Jaguarucu* est une espèce de chien sauvage : son cri ressemble beaucoup à celui des chiens domestiques. La cou-

leur de cet animal est un brun mêlé de blanc. Il a le poil de la queue fort épais & sa course est fort légère. C'est un animal carnassier qui vit de proie ou de fruits, lorsque la chair lui manque. Sa morsure est fort dangereuse.

Le *Jaguacin* est à-peu-près de la grandeur du renard de Portugal. Il lui ressemble encore par la couleur. Il vit de coquillages & de cannes de sucre. C'est d'ailleurs un animal fort doux & qui passe presque toute sa vie à dormir, ce qui le rend très-facile à prendre.

Le *Biaracata* est de la grandeur d'un chat & de la figure de l'écureuil. Il a le dos orné d'une croix blanche & très-régulière. Les oiseaux & leurs œufs sont sa nourriture ordinaire : mais il a tant de goût pour l'ambre, qu'il passe toute la nuit sur le bord de la mer à chercher cette proie.

Le *Perico-Ligero* ou le *Paresseux* est fort commun au Brésil. Comme on en a déjà donné la description, on ne s'arrêtera pas à la faire ici.



§. II.

Reptiles du Brésil.

LES Brasiiliens mangent divers sortes de lézards , de serpens & de gros crapauds boucanés , avec la peau & les intestins. Le *Tonou* est un lézard gris , qui a la peau fort lisse. Il a quatre ou cinq piés de longueur & une grosseur proportionnée. Sa forme est hideuse , mais il n'est pas plus dangereux que les grenouilles , parmi lesquelles il vit sur les rives des fleuves & dans les marais. Lery assure qu'étant écorché , bien nettoyé , il a la chair aussi blanche & aussi délicate que celle d'un poulet.

Le même Auteur dit qu'il voyoit d'abord avec étonnement les Sauvages apporter ou traîner des serpens rouges & noirs , gros comme le bras & longs d'une aune , qu'ils jettoient au milieu de leurs maisons parmi leurs femmes & leurs enfans : mais voyant qu'ils les manioient sans aucune crainte , il s'accoutuma bien-tôt à ce spectacle. Ce n'est pas , dit-il , qu'il n'y ait dans ce pays d'autres espèces de serpens ,

dont la piquûre est fort venimeuse ; l'exemple qu'il en donne est effrayant.

Deux autres François & lui se mirent en chemise pour parcourir le pays, sans prendre de Sauvage pour guide ; ils s'égarèrent , entrèrent dans une vallée profonde , entendirent le bruit d'un animal qui venoit à eux ; mais , croyant que c'en étoit un ordinaire , ils n'y firent pas d'attention. Cette sécurité changea en frayeur terrible , lorsque tournant la tête vers leur droite , ils apperçurent , environ à trente pas , un serpent beaucoup plus gros que le corps d'un homme & long de six à sept piés. Il avoit le corps couvert d'écailles semblables à celles des huîtres , la tête levée & les yeux étincellans. Il s'arrêta tout-à-coup pour les regarder. Les trois François , n'ayant pour armes que leurs sabres & leur arc , défense très-foible contre un si terrible animal , demeurèrent comme immobiles , n'osant s'enfuir , craignant qu'il ne s'élançât sur eux & ne les dévorât. Il les contempla près d'un quart d'heure & s'enfuit.

Le *Giboia* ou *Jaboia* , quoique quadrupede , est compté parmi les serpens. Il peut avoir vingt piés de longueur &

est si gros qu'il dévore un cerf entier. Lorsqu'il attrape une bête fauve, il la serre avec tant de force qu'il lui brise les os, la léche & la met en état d'être avalée. Il n'a d'ailleurs aucune sorte de venin & ses dents ne répondent point à la grandeur de son corps.

Le *Giraupiagara*, nom qui signifie *Mangeur d'Œufs*, est noir, assez long, jaunâtre sur le ventre, & monte aussi légèrement sur les arbres qu'un poisson nage dans l'eau : il mange tous les œufs qu'il peut y attraper.

Le *Caninana* est de couleur verte, & n'a rien de hideux dans la figure. Il se nourrit aussi d'œufs.

Le *Boytiopua* est un serpent rond & d'une longueur assez considérable. Il vit uniquement de grenouilles. Il est assez commun dans ce pays, & les femmes en frottent les côtés de celles qui sont stériles, pour les rendre fécondes.

Le *Gaytiepu* ne se trouve que dans le pays de *Rarim*. Il est d'une grosseur extraordinaire, & si puant, que les Sauvages mêmes ne peuvent en supporter l'odeur.

Le *Boyuna* est un serpent noir, long & menu qui répand aussi une odeur fort désagréable.

Bom, qui signifie *Bruit*, est le nom d'un gros serpent qui pousse une espèce de cri par lequel on est averti de son approche : il n'est pas malfaisant.

Le *Boicupecanga* est fort gros : il est marqué de plusieurs couleurs, ce qui fait croire qu'il est venimeux.

Sous le nom de *Jaraca*, l'on comprend quatre espèces de reptiles. Celui de la plus grande se nomme *Jararacucu* : il est long de dix palmes, a de longues dents qui semblent s'avancer pour mordre. Sa morsure est si dangereuse qu'elle fait mourir en moins de vingt-quatre heures.

La seconde espèce, nommée, *Jaracoaypitinga* est aussi venimeuse que la vipère d'Espagne, & en a la forme & la couleur.

La troisième nommée *Jaruepeba* a, sur le dos, une ligne rouge & le reste du corps est de couleur cendrée. Enfin les plus petits de ces redoutables serpents n'ont pas plus d'un pié de long, & sont de couleur de terre, avec quelques veines sur la tête comme les vipères, dont elles imitent le sifflement.

Le *Curucucu* est un serpent affreux & terrible, Il y en a qui ont jusqu'à quinze

palmes de long. Son poison est très-subtil : mais on a reconnu qu'il n'en a que dans la tête. Les Brasiiliens lui coupent cette partie & l'enterrent avec soin.

Outre le grand serpent à sonnettes qui porte au Brésil le nom de *Boicininga* & qui grimpe si vite qu'il semble voler, il s'y en trouve un petit nommé *Briciningpeba*, qui a la couleur noire & le venin extrêmement subtil.

L'*Ibiracua* jette un poison si violent, qu'on voit sortir de ceux qu'il a mordus, & presque dans l'instant, du sang par les yeux, par les oreilles, par les narines & par les parties inférieures du corps. Sa morsure est mortelle, si le blessé n'est pas secouru sur le champ.

L'*Ibiboca* est encore un fort dangereux serpent du Brésil, quoique d'une beauté admirable par l'ordre des taches & des lignes rouges, noires & blanches, dont il a la tête & tout le corps marqués. Ses mouvemens sont d'une lenteur extraordinaire.

Les Voyageurs qui ont fourni cet article font une peinture affreuse des tourmens qu'occasionne la morsure de ces redoutables animaux, & assurent

que le nombre des hommes auxquels ce malheur arrive est très-considérable. On trouve des serpens à chaque pas , dans les campagnes , dans les bois , dans l'intérieur des maisons & jusque dans les lits , ou les hamacs. On en est mordu la nuit comme le jour ; & si l'on n'y remédie pas aussi-tôt par une saignée , par la dilatation des blessures & par les plus puissants antidotes , on meurt dans les plus cruels tourmens. Les Jararacas jettent une odeur de musc qui sert beaucoup à garantir de leur surprise.

Les *Scorpions* sont aussi fort communs au Pérou : mais leurs blessures sont rarement mortelles , quoique fort douloureuses pendant vingt-quatre heures.

§. III.

Insectes.

LA *Nigua* , qui se nomme *Ton* au Brésil , les *Mosquites* , qu'on y appelle *Yetin* , les *Papillons* voraces , nommés *Aravers* , sont les mêmes & causent les mêmes désordres que dans les autres parties de l'Amérique Méridionale.

§. I V.

Oiseaux.

LE Brésil étant couvert de bois , est la retraite naturelle des oiseaux. Lery n'y compte que trois espèces de volailles domestiques , que les Brasiiliens nourrissent moins pour les manger , que pour en prendre les plumes , principalement les blanches qu'ils teignent en rouge & dont ils font leur plus bel ornement. Les deux premières sont deux poules d'inde , nommées dans ce pays *Arignan-Auffon*. C'est une production naturelle de ce pays , d'où Lery prétend que l'Europe les a reçues. Des poules communes , nommées au Pérou *Arignan-Miri*. Elles ont été transportées dans ce pays par les Européens. Les Brasiiliens n'en mangent pas les œufs : ils trouvent que c'est un excès de gourmandise de la part des Européens de les avaler , & disent qu'ils mangent une poule à chaque œuf qu'ils avalent. Ils ne mangent point les cannes d'inde qu'ils nomment *Upac*. La raison qu'ils en donnent est que cet animal,

marchant avec beaucoup de lenteur, ils craindroient qu'il ne les rendît pesants à la course. Ils rejettent, par la même raison, la chair de tous les animaux dont la marche est lente, même les poissons qui nagent plus lentement que les autres.

Faisans. Entre les oiseaux qu'on mange au Brésil, Lery donne le premier rang aux *Jacoutins*, aux *Jacoupens* & aux *Jacouanassous*, trois espèces de Faisans qui ont le plumage noir & gris, & qui ne diffèrent qu'en grosseur. Le même Auteur assure qu'on ne peut manger rien de plus délicat.

Moutons. Les *Moutons* sont d'autres oiseaux d'une excellente qualité; mais ils sont plus rares. Leur grosseur & leur plumage approchent de ceux du paon.

Perdrix. Les *Macacouas* & les *Inaubou-Anassous* sont deux espèces de perdrix; mais elles ont la grosseur de nos oies. Il y en a trois autres espèces qui sont les *Manbouris*, les *Pegassons* & les *Pecacaous*: elles sont d'inégale grosseur. Les premières ont celle de nos perdrix ordinaires, les secondes celle du ramier, & les troisièmes celle de la Tourterelle.

L'*Arat* & le *Canidé* sont, selon Lery, Oiseaux
merveilleux;
les merveilles de l'Univers dans ce genre. Ce ne sont point des perroquets.

L'*Arat* a les plumes des ailes & de la queue, longues d'un pié & demi, la moitié est presqu'aussi rouge que la plus belle écarlate, & l'autre moitié est de couleur céleste. La tige qui est au milieu de chaque plumé sépare également les couleurs des deux côtés. Tout le reste du corps est asuré. Lorsque cet oiseau est au soleil on ne se lasse point de l'admirer.

Le *Canidé* a tout le plumage sous le ventre & autour des ailes aussi jaune que l'or; le dessus du dos, les ailes & la queue du plus beau bleu qu'il soit possible de voir. Comme ces deux espèces d'oiseaux fréquentent plus les lieux habités que les bois & les forêts, les Brasiéniens les plument deux fois l'année & font, avec leurs plumes, des robes, des brasselets, des bonnets, & s'en parent le reste du corps.

Les Perroquets du Brésil sont les plus beaux du monde entier. Les Voyageurs font l'éloge de plusieurs espèces: ils donnent le premier rang aux *Araras* & aux *Macas*. Ils sont distingués par

leur grandeur & par leur beauté. Les plumes qu'ils ont sur l'estomac sont d'un très-beau pourpre ; le reste du corps est un mélange admirable de jaune, de verd & de bleu. Leur queue est fort longue. Ils ne font jamais plus de deux petits à la fois : leur nid est ordinairement dans le trou d'un arbre, ou d'un rocher. Ils s'apprivoisent facilement & apprennent fort vite à parler.

La seconde espèce se nomme *Anaputa*. Ses couleurs sont un mélange de rouge, de verd, de jaune, de noir, de bleu & de brun : elles sont distribuées avec une variété surprenante. On préfère cette espèce à toutes les autres, parce qu'elle a beaucoup de facilité à s'apprivoiser & à parler : elle fait ses petits & les couve dans les maisons même.

L'*Araruna* ou le *Machao*, est mis au troisieme rang. Le fond de son plumage est noir : mais il est si bien mêlé de verd, qu'au soleil il jette un éclat surprenant. Il a les piés jaunes, le bec & les yeux rouges. Il ne pond que dans l'intérieur des terres.

La troisieme espèce est celle que les Brasiiliens nomment *Ajurarouros*. Elle

est d'une beauté charmante. La plus grande partie du corps est de couleur verte ; le cou & la crête sont jaunes ; les plumes qui font le tour du bec sont bleues & celles des ailes sont d'un beau rouge. La queue est rouge & jaune , avec un mélange de verd.

La plus petite espèce se nomme *Tuin*. La couleur verte domine sur son corps : mais elle est variée par plusieurs autres. On en fait beaucoup de cas à cause de sa docilité.

Les Perroquets qui se nomment *Quiarubas*, c'est-à-dire , oiseaux jaunes , ne parlent point. Ils sont naturellement tristes & solitaires. Ils sont assez rares : on n'en trouve même que dans le fond du continent.

Enfin le Perroquet Brésilien qui se nomme *Yapou* , est aussi noir que la *Pie* ; sa queue est blanche. Il a trois petites plumes à la tête qui se relevent comme des cornes ; les yeux bleus & le bec jaune. C'est un assez bel oiseau : mais , lorsqu'il est en colère , il jette une odeur très-désagréable. Son occupation continuelle est de chercher tous les insectes qui sont dans une maison.

Le *Guranhé-Lugera* est de la gran-

deur d'un *Pinson*. Il a les aîles & le dos bleus , l'estomac & le ventre jaunes. Il a sur la tête une belle huppe qui est d'un beau jaune. Son ramage est très-varié : il imite même celui de la plupart des oiseaux. On en distingue plusieurs espèces.

Le *Tangara* n'excede pas la grosseur du *Moineau*. Il a le corps noir & la tête jaune. Son ramage est moins un chant qu'un murmure. Cet oiseau est sujet à l'épilepsie.

Le *Quereiva* est d'une beauté singuliere. Il a l'estomac d'un beau rouge , les aîles noires , & tout le reste du corps bleu.

Le *Tucan* du Brésil n'a que la grosseur d'une pie , quoiqu'il ait le bec d'une palme. Il s'apprivoise dans une basse-cour , jusqu'à mener les petits comme une poule. Son plumage est rouge sur l'estomac & noir sur tout le reste du corps.

Le *Guirapanga* est tout blanc , & d'une grandeur médiocre. Il a la voix si forte , qu'elle se fait entendre comme le son d'une cloche , & près d'une demie heure.

On trouve beaucoup d'*Austruches* dans

les Provinces intérieures du Brésil. Elles ne diffèrent point de celles des autres régions : mais on assure que l'espèce de cornes qu'elles ont sur le bec , portées au cou , rend la liberté de la langue à ceux qui ont de la difficulté à parler.

Il y a dans ce pays beaucoup d'*Aigles*, de *Vautours*, d'*Eperviers* qui sont tous si féroces , qu'on n'a jamais pu en apprivoiser un seul.

Le *Colibri* est fort commun au Brésil : celui de ce pays a le chant fort agréable. On nomme ce petit oiseau *René* dans les Isles Françaises , parce que , dormant six mois de l'année , il semble renaître en s'éveillant.

Le *Panou* est un oiseau noir , de la grosseur d'un *Merle*. Toute sa beauté consiste dans le plumage qui est sur l'estomac.

Le *Quianpiau* est de la même grosseur : son plumage est du plus bel écarlate.

Les *Chauves-Souris* sont plus grosses & ont autant de goût pour le sang que celles de Guayaquil.

Les *Abeilles* de ce pays ressemblent à nos mouches noires d'été : leur miel est très-agréable ; mais la cire en est fort noire.

Lery dit qu'il y a dans ce pays un oiseau qui a le plumage d'un gris cendré ; sa grosseur est celle d'un Pigeon. Les Brâsiliens le respectent beaucoup , parce qu'il a le cri très-lugubre & ne se fait entendre que la nuit. Ces Barbares sont persuadés qu'il vient leur parler de la part des morts. Il dit que se trouvant une nuit dans un village , il pensa être insulté par les habitans , parce qu'il plaisanta sur l'attention sérieuse avec laquelle ils l'écoutoient. Tais-toi , lui dit fort durement un Vieillard , & ne nous empêche pas d'entendre les nouvelles que nos peres nous font annoncer.

§. V.

Poissons.

LA Manatée ou le *Lamentin* du Brésil est excellent.

L'*Acarapep* est un grand poisson plat , dont la chair est d'une bonté merveilleuse. En cuisant , il jette une graisse jaune qui lui sert de sauce.

L'*Acara-Bouten* est un autre poisson plat , visqueux & de couleur rougeâtre. Les *Raies* du fleuve Janeiro sont

beaucoup plus grandes que les nôtres. Elles ont sur la tête deux cornes assez longues, & sous le ventre cinq ou six fentes qu'on croiroit artificielles. Leur queue est longue & déliée, & si venimeuse que la plus légère piquûre fait enfler, avec inflammation, les parties qu'elle a blessées. La chair du corps & les intestins mêmes en sont très-bons.

Le *Beyupira*, que l'on compare à l'Esturgeon, est fort estimé des Brasi-liens. On le prend en haute mer & avec l'hameçon. Il est long de six ou sept palmes, rond dans cette longueur, blanc sous le ventre & noir sur le dos. Il est fort gros & d'un très-bon goût.

Le *Baopes*, que les Portugais ont ainsi nommé, parce que ses yeux ressemblent à ceux d'un bœuf, approche beaucoup du Thon par la grosseur & la forme ; mais il n'a pas le même goût. Il est si gras qu'on en tire une prodigieuse quantité d'huile ou de beurre.

Le *Camarupi* est un grand poisson ; dont tout le corps est parsemé d'épines, & qui a sur le dos une sorte de crête toujours dressée. Il est si gros que deux hommes ont peine à le lever. On en tire beaucoup d'huile. C'est avec le harpon qu'il se prend.

Le *Piraëmbu* est peu différent du *Ronfleur*, & pousse aussi une sorte de ronflement ; mais il a le goût plus agréable, & peut avoir huit ou neuf palmes de long. Il a dans la gueule deux pierres d'une palme de large qui lui servent à briser les coquillages dont il se nourrit.

Les Côtes du Brésil sont remplies de *Requins*. Les Sauvages se servent des dents de ce terrible poisson pour armer leurs flèches.

L'*Arnaeyan*, espèce de Grenouille marine, est un poisson court, de couleurs variées. Il a les yeux assez beaux, & jette, en sortant de l'eau, une espèce de croassement. Il s'enfle comme la Grenouille. Sa chair est fort bonne ; mais il faut la dépouiller soigneusement de sa peau, sous laquelle il cache une sorte de venin.

On en distingue une autre espèce qui est armée de pointes comme le Hérifson, & beaucoup plus venimeuse que la première. On mange aussi sa chair, après en avoir ôté la peau. Ce poisson passe pour un spécifique pour la dysenterie.

Il y en a enfin une troisième que les

Braſiliens nomment *Itaëca*. Ce poiſſon eſt de forme triangulaire & paroît avoir les yeux bleus. Elle a du venin , non ſeulement dans la peau , mais encore dans le foie & les inteſtins , ce qui ne la rend point plus dangereuſe , lorsqu'on a retranché toutes ces parties.

Le *Puraque* des Côtes du Bréſil eſt une eſpèce de Torpille , dont la forme approche de celle d'une Raie. C'eſt Laet qui lui donne cette figure , d'après un deſſein fait au Bréſil : mais le Deſſinateur la nommoit *Araoua Anappebe*. Le nom de *Puraque* lui eſt peut-être venu des Portugais. Ce poiſſon engourdit comme la Torpille le membre avec lequel on le touche.

Le *Caramarus* a beaucoup de reſſemblance avec les Serpens marins qui ſe trouvent ſur les côtes du Portugal. Sa longueur eſt de dix à quinze pouces. Il jette ſur le gril une odeur de chair de Porc. Son venin eſt autour des dents , qu'il a monſtrueuſes , & dont les morſures font tomber en pourriture la partie bleſſée. Il eſt d'ailleurs armé de pluſieurs pointes. Les Braſiliens aſſurent qu'on le voit ſouvent frayer avec les Serpens de terre.

L'*Amorcati* est aussi une espèce de Grenouille marine hérissée de pointes. Elle se cache sous le sable du rivage de la mer. Les moindres blessures qu'elle fait aux piés des passans sont fort dangereuses, si l'on n'y apporte un prompt remède.

L'*Amacurub* est un poisson calleux. Il ressemble à celui que les Portugais appellent *Bugallo*. Il se fait redouter par la force extraordinaire de son venin.

L'*Icrepomonga* est un Serpent marin qui se tient ordinairement immobile sous les flots. On assure que tous les animaux qui en approchent se colent si fortement à son corps, qu'il est difficile de les en arracher : il en fait sa proie. On ajoute, ce qui paroît cependant incroyable, qu'il s'avance quelquefois sur le rivage & qu'il s'y resserre, jusqu'à paroître fort petit ; que si quelqu'un y met la main, elle s'y attache aussi-tôt ; que si l'on y met l'autre, elle s'y attache encore ; que le Serpent reprenant alors sa grandeur naturelle, entraîne sa proie dans la mer, où il la dévore.

Laet prétend qu'on voit sur les Cô-

tes du Brésil des monstres marins que les Brasiiliens nomment *Ypupiapa*. Ils causent aux Sauvages une si grande frayeur , que leur aspect seul les fait mourir. Ils ont la face assez semblable au visage humain ; leurs yeux sont cependant plus enfoncés. Les femelles ont une longue chevelure ; leurs traits sont plus agréables que ceux des mâles. On les trouve à l'entrée des fleuves ; principalement à celle du Jagoaripé , qui n'est qu'à sept ou huit lieues de la Baie de tous les Saints , & vis-à-vis de Porto Seguro , où l'on assure qu'ils ont tué une prodigieuse quantité d'Indiens. On dit qu'ils les embrassent avec tant d'ardeur qu'ils les étouffent. Il ne paroît pas qu'ils veulent les détruire , & ces étranges caresses paroissent plutôt venir d'affection. Ils jettent même des gémissemens , après les avoir étouffés , s'enfuient & ne touchent point au cadavre , à la réserve des yeux , du nez , du bout des doigts & des parties naturelles qu'ils leur enlèvent. Ce qui porte à le croire , c'est que les Indiens tués par ces monstres se trouvent ainsi mutilés , lorsque les flots les jettent sur le rivage. Nous ne dou-

tons pas que le Lecteur ne prenne ceci pour une Fable : nous ne l'avons rapporté que pour faire connoître combien un Historien doit se défier des Voyageurs , & combien il a de peine à découvrir la vérité au travers des menfonges.

L'*Ubitre* est assez semblable au Brochet par le corps ; mais il a une queue fort longue , ronde comme celle d'un Bœuf , & la relève de même.

L'*Aiona* est de la grosseur des poissons orbiculaires ; mais sa tête ressemble à celle d'un bœuf , & occupe la moitié du reste du corps : sa queue est fourchue.

Le *Pira-Utoah* a la figure monstrueuse. Outre deux cornes osseuses & recourbées en arriere , il a la queue faite en spatule ; ses lèvres sont fort grosses & sa gueule s'entr'ouvre avec une contorsion hideuse.

§. VI.

Coquillages.

ENTRE les coquillages du Brésil ; on compte l'*Apula*. Il est semblable à la

partie d'un roseau qui se trouve entre deux nœuds. C'est une nourriture fort saine : mis en poudre , il passe pour un spécifique contre les maux de rate.

L'*Ura* est une écrevisse de mer qui se trouve dans la vase , le long du rivage. Il est si commun , que c'est la principale nourriture des Brasiiliens & des Nègres. La chair est assez bonne & assez saine : mais il faut boire de l'eau après en avoir mangé.

Le *Guainumu* est une autre espèce d'écrevisse ; mais elle est plus grande & a la gueule si large , qu'elle peut contenir le pié d'un homme. C'est moins un animal aquatique que terrestre : on ne le trouve que dans le creux des rochers qui bordent la mer. Au bruit du tonnerre , il sort de cette retraite & fait lui-même un bruit qui cause de la frayeur aux Sauvages. On assure que ce bruit est semblable à une armée qui est prête à fondre sur eux.

L'*Aratu* se tient dans le creux des arbres voisins de la mer : il n'en sort que pour se nourrir d'Huîtres & de Moules. On assure qu'il y jette une petite pierre lorsqu'elles s'ouvrent , & les empêche par-là de se refermer.

Les *Huîtres* y contiennent quelquefois de fort belles Perles. Autrefois les Sauvages en pêchoient une prodigieuse quantité , rassembloient les écailles , après avoir mangé l'Huître. On en trouve encore sur le rivage de grands monceaux que le tems a couverts de sable , d'herbe & d'arbustes. Les Portugais s'en servent pour faire une très-bonne chaux qu'ils emploient à leurs édifices au lieu de ciment. L'eau de pluie rend cette chaux fort noire.

§. VII.

Oiseaux Marins.

ENTRE les Oiseaux marins , on regarde le *Guiratinga* comme particulier au Brésil. Il est de la grandeur d'une Grue ; mais son plumage est blanc , son bec fort long & fort aigu : les jambes sont très-longues & d'un rouge qui tire sur le jaune. Son cou est revêtu , dans toute sa longueur , de petites plumes qui le disputent en beauté à celles de l'Autruche.

Le *Caripira* est un grand oiseau qui a la queue fourchue : les Brasiiliens sont

font grand cas de ses plumes. Ils les emploient à leurs flèches. Il paroît que c'est le même oiseau que les Espagnols ont nommé *Rabo-Forcado*. Il est très-commun dans les deux Indes. Ximenès prétend que sa graisse fait disparoître les cicatrices du visage. Quoiqu'il soit fort commun, il n'est facile à prendre que dans les Isles désertes où il dépose ses œufs. Il a les ailes fort longues.

Le *Guiratonéon* tire son nom de l'épilepsie à laquelle il est fort sujet; & ce mot composé signifie qu'il meurt & resuscite souvent. Il est d'ailleurs d'une beauté rare, par sa figure & la blancheur extrême de son plumage.

Le *Calcamar* est de la grosseur d'un Pigeon. Ses ailes ne lui servent qu'à nager. Il ne quitte point les flots. Les Brasiiliens assurent même qu'il y dépose ses œufs; mais ils n'expliquent point comment ils peuvent y éclore.

L'*Ayaca* est d'une industrie surprenante à prendre les petits Poissons. Jamais il ne s'élance inutilement sur l'eau. Il est de la grosseur d'une Pie, a le plumage blanc, marqué de taches rouges & le bec fait en cuiller.

Le *Caracura* est de couleur cendrée;
Tome XXIV. M

a un petit corps couvert d'un plumage fort épais. Il a les yeux assez beaux : sa prunelle est d'un rouge très-vif. Sa voix est si forte, qu'on la croiroit sortie d'un fort gros organe. Elle se fait entendre avant le lever du Soleil & vers le soir.

Le *Guara* n'est pas plus gros qu'une Pie : mais il a le bec oblong & recourbé ; les cuisses grosses & les piés longs. Ses premières plumes, d'abord noires, deviennent cendrées. Lorsqu'il commence à voler, elles sont tout-à-fait blanches, rougissent insensiblement, jusqu'à devenir de couleur écarlate, qu'elles conservent toujours. Cet Oiseau, quoique vorace & vivant non-seulement de poisson, mais de toute autre chair, niche & pond sous les toits. Il vole souvent en troupe, ce qui forme un assez beau spectacle sous les rayons du Soleil. Les Sauvages emploient ses plumes à leurs ornements de tête.



§. VIII.

Poissons des Fleuves du Brésil.

LES Fleuves du Brésil abondent en Poissons de toute sorte de grosseur. Outre ceux qui leur sont communs avec les rivières & fleuves des autres parties de l'Amérique Méridionale, on y trouve le *Tamoyata* ou *Tamoutiata*. Il est long d'une palme & peut être comparé au Hareng : mais sa tête est fort grosse ; ses dents sont très-aiguës ; il a des écailles si dures depuis l'extrémité de la tête jusqu'à la queue , qu'à peine le fer peut les pénétrer. Sa chair est d'un goût très-agréable.

Le *Panapana* est de longueur médiocre. Il a la peau dure & raboteuse comme le Chien marin. Du reste il ressemble entièrement à la *Zigone* qu'on nomme *Cagnole* à Marseille. C'est-à-dire qu'il a la tête plate , difforme & comme divisée en deux cornes , à l'extrémité desquelles sont ses yeux qui sont fort éloignés les uns des autres. La queue est terminée en deux nageoires inégales qui ont aussi leur direction toute opposée.

Le *Cururyuba* est le plus grand & le plus beau de tous les Serpens aquatiques du Brésil. Il s'en trouve qui n'ont pas moins de vingt-cinq ou trente piés de long. Une espèce de chaîne leur descend , par de belles ondulations , le long du corps , depuis la tête jusqu'à l'extrémité de la queue. Il a les dents d'un Chien , & sa voracité le rend fort dangereux. Il attaque les hommes & les bêtes : mais on le mange , lorsqu'on peut le surprendre , & les Brasiiliens prétendent que sa chair est un mets fort délicat. Ils lui attribuent des propriétés si peu vraisemblables , qu'il seroit ridicule de les rapporter.

Le *Matiima* est un autre Serpent d'une grandeur énorme. Il ne sort jamais des fleuves. Ses couleurs sont si belles , que les Sauvages se font gloire de se peindre le corps à leur imitation , & avouent qu'ils doivent à cet animal l'usage de ces bizarres peintures.

L'*Atacapé* est un animal amphibie ; moins grand que le Loup , mais beaucoup plus dangereux. Il fait la guerre aux hommes , & sa course est si rapide , que toutes leurs précautions ne l'empêchent point de les attraper.

Le *Zaziguemeju* est un autre animal des fleuves du Brésil. Il est fort recherché à cause de sa peau.

§. IX.

Animaux transportés au Brésil.

LES Chevaux Européens qu'on a transportés au Brésil, s'y sont tellement multipliés, qu'on en fait passer tous les ans un grand nombre en Afrique. Il en est de même des Taureaux & des Vaches, dont les Portugais nourrissent de nombreux troupeaux. Quoique les pâturages de ce pays en général ne soient pas de la meilleure qualité, & qu'il y croisse même une herbe funeste aux bestiaux, il y a cependant des cantons où il ne manque rien à leur nourriture, & où ils s'engraissent très-facilement.

Les *Porcs* du Brésil ont la chair si saine & si agréable, qu'on en prescrit l'usage aux malades.

Les *Moutons*, quoique très-gras; sont moins délicats que ceux d'Europe. Les *Chèvres* s'étoient moins multipliées; mais depuis qu'on a pris soin

de les mettre en troupeaux , elles font beaucoup plus communes.

Les Poules Européennes s'accommodent très-bien de la température du Brésil ; elles y deviennent plus grandes & plus fortes : mais elles perdent de leur délicatesse. Les Canards & les Oies y acquèrent un goût plus fin.

Les Brasiiliens aiment tellement nos Chiens , qu'ils en élèvent quantité pour la chasse ; les femmes en font leur principal amusement : elles prennent plaisir à s'en faire accompagner , les portent dans leurs bras & les nourrissent de leur propre lait.

§. X.

Arbres & Plantes du Brésil.

Le *Mangaba* est un très-grand arbre qui ne se trouve gueres qu'aux environs de la Baie de Todos Santos. Il a l'écorce du Hêtre & la feuille du Frêne. Jamais il ne se dépouille , & ses feuilles sont toujours vertes. Il porte du fruit deux fois l'année ; d'abord en boutons qui se mangent comme un fruit. Lorsqu'il s'ouvre , il produit une

fleur semblable à celle du jasmin , mais l'odeur en est plus forte , sans être moins agréable. Le fruit qui lui succède n'est pas plus gros que le premier ; le dehors en est jaune , marqueté de petits points noirs. Il renferme quelques petits noyaux qui se mangent avec le fruit. Il a le goût très-agréable , est fort sain & si léger qu'on ne doit jamais craindre d'en manger trop. Il tombe avant sa maturité , ce qui oblige de le garder un certain tems pour qu'il puisse s'adoucir. Les Brasiiliens en font une sorte de vin. On tire des feuilles & des fruits , avant qu'ils soient mûrs , une sorte de lait amer & visqueux.

Le *Murucugé* est un grand arbre qui ressemble au Poirier sauvage. Son fruit est soutenu par une longue tige. On le cueille verd : en mûrissant il prend un fort bon goût & est facile à digérer. Le tronc donne , par incision , une liqueur lactée qui , en se coagulant , tient lieu de cire. Il est fort rare , ce qui vient de ce que les Sauvages le coupent par le pié pour en avoir le fruit.

L'*Araca* est une autre espèce de Poirier qui porte des fruits en abondance dans toutes les saisons de l'année. On

en distingue plusieurs sortes , dont les fruits sont rouges , verts ou jaunes : tous sont extrêmement agréables.

L'*Ambû* est un arbre épais , mais fort bas. Il porte un fruit rond & jaunâtre qui ressemble beaucoup à nos prunes blanches. Il est si nuisible aux dents , que les Sauvages qui en mangent beaucoup , les perdent toutes. Ils mangent aussi les racines de l'arbre & les trouvent aussi douces que les cannes de sucre. Elles sont d'ailleurs fort saines , & si rafraîchissantes , que les Médecins Portugais en composent des Apozèmes pour les fièvres ardentes & les autres maladies chaudes.

Le *Jacapuya* passe pour un des plus grands arbres du Brésil. Il porte un fruit que l'on prendroit pour un gobelet avec son couvercle , & qui contient quelques châtaignes assez semblables aux Mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même lorsque les fruits sont mûrs , & les laisse tomber. On assure que mangés crus , avec un peu d'excès , ils causent une dépilation entière dans toutes les parties du corps , & que rôtis , jamais ils ne sont nuisibles. Le bois de l'arbre est fort dur & ne se corrompt

pas aisément , ce qui le rend fort propre à composer les axes des moulins à sucre.

L'*Araticu* est de la grandeur de l'Oranger , a la feuille du Citronnier , porte un fruit d'un goût & d'une odeur très-agréable , & dont la grosseur n'excede point celle d'une grosse noix. On en distingue plusieurs espèces. Il y en a une qui donne un fruit de qualité si froide , que l'excès fait un venin. Son bois est de la nature du Liége & sert aux mêmes usages. ●

Le *Pequea* a un fruit qui ressemble beaucoup à l'Orange : mais il a l'écorce plus épaisse & contient une liqueur mielée , dont la douceur égale celle du sucre : elle est mêlée de quelques pepins.

Il y a dans ce pays une autre espèce de *Pequea* , dont le bois passe pour le plus dur du Brésil. On le croit incorruptible. Les Portugais le nomment *Setis*.

Le *Jacatiba* porte un fruit de la grosseur du Limon & d'un suc fort aigre. L'écorce de l'arbre a la même qualité , depuis le sommet des branches , jusqu'à l'extrémité de la racine. Cet arbre est

rare & ne se trouve que dans les Capitainies de Saint Vincent.

Le *Guaberiba* est un fort grand arbre qui distille d'excellent baume, & qui, pour cette qualité, est fort estimé des Brésiliens. Ils ouvrent légèrement l'écorce, y inserent un peu de coton qui s'imbibe d'une liqueur que l'on nomme *Baume*, parce qu'elle a l'odeur du baume & la vertu de guérir les plaies récentes. Cet arbre ne se plaît que dans les lieux où l'air est fort doux. Son bois est très-bon pour les édifices, à cause de sa douceur & de sa dureté. On a remarqué que les bêtes se frottent souvent contre son écorce : c'est, sans doute, pour en tirer quelques soulagement à leurs maux. Il est assez commun dans la Capitainie de Saint Vincent & très-rare ailleurs.

Il y a beaucoup de Cocotiers au Brésil : mais on ne les cultive qu'autour des habitations fixes & dans les vergers. On n'en trouve ni dans les bois, ni dans les lieux déserts.

On trouve au Brésil plus de vingt sortes de Palmiers. Dans les parties intérieures, au-delà de Saint Vincent, vers le Paraguay, on rencontre des

forêts entières de Pins qui portent des fruits semblables à ceux d'Europe ; mais ils sont plus gros, plus ronds, & d'un usage plus sain.

Le *Cupayba* a la forme du Figuier, mais il est plus haut, plus droit & plus épais ; contient une prodigieuse quantité d'huile aussi claire que celle d'olive : une légère incision suffit pour lui en faire répandre beaucoup. Elle sert à guérir les plaies, même à faire disparaître jusqu'aux cicatrices. On la distingue par le nom de *Copal-yva* qui exprime cette propriété. L'abondance en est si grande, qu'on l'emploie dans les lampes ; mais le bois de l'arbre n'est d'aucun usage.

L'*Ambyaba* ressemble encore au Figuier, & se trouve parmi les ronces dans les terres qu'on a cessé de cultiver. On assure que la pellicule intérieure de son écorce appliquée sur une plaie, la guérit aussi promptement que le meilleur baume. Ses feuilles sont si rudes, qu'on les fait servir à polir divers sortes de bois : mais le sien n'est d'aucune utilité.

L'*Ambiagtinga* est un arbre de même espèce. Il se trouve dans les forêts de

Pins, & répand une liqueur fort huileuse. Monardès en donne la description. Ce n'est, dit-il, ni un Pin ni un Cyprès. Il est plus haut que le Palmier & plus droit que le Cyprès. Il porte au sommet une sorte de petite vessie qui, venant à crever, distille goutte à goutte une liqueur d'une bonté admirable. Les Indiens prennent soin de la recueillir dans des coquilles : mais il n'en rassemblent qu'une petite quantité dans plusieurs jours. Elle sert à tous les usages du baume, principalement à consolider les blessures, à chasser les humeurs froides & à guérir les maux d'estomac. Pour ce dernier usage, on la prend avec un peu de vin. On vante la feuille de cet arbre pour le vomissement. On prétend encore que les feuilles bouillies dans l'eau, rendent une substance huileuse qui a les vertus de l'huile même, & qu'il est aisé de l'avoir, parce qu'elle surnage.

L'*Igucamini* vient dans la Capitainie de Saint Vincent. Son fruit est assez semblable au Coing. Il est rempli de grains, & est un très-bon remède contre la dyssenterie.

L'*Igciega* produit une sorte de mastic d'excellente odeur. De son écorce broyée il sort une liqueur blanche qui se condense en forme d'encens, dont elle tient lieu, & qui s'applique utilement sur les parties affectées d'humeurs froides.

L'*Igtaigica* donne une sorte de mastic qui est si dur & si transparent, que les Brasiiliens s'en servent pour incruster leur vaisselle de terre.

Le *Curupicaiba* est un arbre dont les feuilles ressemblent à celles du Pêcher, & rendent une liqueur blanchâtre qui est un très-bon remède pour les pustules & les blessures. Son écorce donne, par incision, une sorte de glu que les Brasiiliens emploient à prendre les oiseaux.

Le *Caaroba* est un arbre fort commun dans tout le Brésil. Ses feuilles, un peu mâchées, s'appliquent sur les pustules vénériennes & les dissipent. On attribue au bois les vertus du Gayac contre ces maladies, & les fleurs servent à faire des conferves pour le même usage. Il ne faut pas confondre cet arbre avec celui qu'on nomme *Caorob-macorandiba*, dont le bois est de cou-

leur de cendre & la moëlle fort dure.

Le *Jaburandiba* que les Brasiliens nomment aussi *Betelé*, aime les rives des fleuves. Ses feuilles sont un spécifique contre toutes les maladies du foie. Une autre espèce de *Betelé*, à feuilles rondes, est moins grande que la première. Ses racines ont la causticité du Gingembre. Appliquées sur les gencives, elles dissipent tous les maux intérieurs de cette partie.

L'*Anda* est un grand arbre de fort belle forme, dont le bois est propre à divers usages. Les Brasiliens tirent de ses feuilles une huile, dont ils se frottent le corps, & se servent de l'écorce pour la pêche. L'eau dans laquelle on l'a laissé quelques jours acquiert la vertu d'assoupir toutes sortes d'animaux.

L'*Ajuratibira* n'est qu'un arbrisseau. Il porte un fruit rouge, dont les Indiens tirent une huile de même couleur, & qui sert à leurs onctions.

L'*Ajabutipita* est un autre arbruste qui porte une espèce d'amande noire, dont on tire une huile de même couleur, & qui ne sert qu'à l'onction des malades.

Le *Janipaba* est un des beaux arbres que l'on puisse voir. Sa verdure est ad-

mirable & se renouvelle tous les mois. Ses fruits ont la forme de l'Orange, le goût du Coing, & passent pour excellents contre la dyssenterie. Leur suc est d'abord assez blanc : il noircit par la suite, au point qu'il sert d'encre aux Sauvages, pour se faire sur la peau des figures de cette couleur. Elle dure neuf jours, après lesquels il n'en reste plus aucune trace. Il faut observer que le suc n'a cette qualité que quand il est tiré du fruit verd.

Le *Jequitinguacu* porte un fruit qui ressemble à nos plus grosses Fraises ; mais il a pour pepin une sorte de pois très-dur, rond, noir & luisant comme le jais, & dont l'écorce est d'une extrême amertume. On l'écrase & on le fait servir de savon.

Dans l'intérieur des terres, vis-à-vis de la Baie de tous les Saints, on trouve un arbre fort grand, dont les branches sont naturellement percées de trous profonds, où, dans tous les tems de l'année, il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, &, ce qui est beaucoup plus surprenant, qui ne diminue pas, quelque quantité qu'on en puisse tirer. Ainsi, chaque branche

est une source inépuisable. L'arbre est si prodigieusement étendu , qu'il peut contenir cinq cents hommes dans la circonférence de ses branches , ainsi c'est une retraite admirable où l'on ne manque jamais d'eau pour boire & pour se laver.

L'Arbre le plus célèbre du Brésil , & duquel on croit que ce pays a tiré son nom , porte , entre les habitans celui d'*Araboutan*. Il est de la grandeur de nos Chênes & jette autant de branches. On en trouve de si gros , que trois hommes auroient peine à les embrasser. Leurs feuilles ressemblent à celles du Buis. Ils ne portent aucune espèce de fruit. Le bois en est rouge & naturellement si sec , qu'en brûlant , il jette fort peu de fumée. Sa vertu est si forte pour la teinture que , suivant Lery , ses cendres mêmes mêlées dans une lessive , donnent au linge une couleur qu'il ne perd jamais.

La variété des Bois de teinture qu'on trouve au Brésil est extrême. Il s'en trouve de jaunes , de violets , de différentes sortes de rouge , de blancs. Les uns ont les feuilles fort épaisses ; les autres les ont fort larges.

Celui qu'on nomme *Ahovay* répand une odeur insupportable lorsqu'on le coupe. Il a les feuilles du Pommier, toujours vertes. Son fruit est une espèce de châtaigne en forme de cloche & fort venimeuse : mais comme son écorce sert à faire les espèces de sonnettes que les Brasiiliens portent aux jambes, cet arbre est fort estimé.

L'*Hiourae* a l'écorce d'un demi doigt d'épaisseur. C'est un assez bon mets lorsqu'elle est fraîchement levée du tronc. Deux Apoticaire François reconnurent cet arbre pour une espèce de Gayac , & se confirmèrent dans leur opinion , lorsqu'ils virent que les Brasiiliens en faisoient usage contre le Pian , qu'ils reconnurent aussi pour un mal vénérien. Son fruit est de la grosseur d'une Prune moyenne , couleur d'or , & ne croît qu'une fois en quinze ans. Le noyau qu'il contient est d'un goût fort agréable. L'écorce de l'arbre est argentée en dehors , rougeâtre en dedans , & jette une humeur lactée qui tire sur le goût de la réglisse.

Le *Choyne* est un arbre de moyenne grandeur , dont les feuilles ont la verdure & la forme de celles du Laurier.

Il porte un fruit aussi gros que la tête d'un enfant. La chair ne se mange point, & l'écorce est si dure que les Brasi-liens la percent de divers côtés, & en font l'instrument qu'ils appellent *Ma-racca*.

Le *Sabaucé* porte un fruit plus gros que les deux poings & de la forme d'un gobelet. Il contient de petits noyaux du goût & de la forme de nos amandes.

Le *Pocaire* est un arbrisseau qui croît ordinairement de dix ou douze piés; mais la tige en est fort tendre. Il ressemble beaucoup au Platane de l'A-mérique. Lery prétend que ses feuilles n'ont pas moins de six piés de long sur deux de large, mais qu'elles sont si minces qu'un vent de quelque force les brise : il n'en reste que les côtes, & dans cet état, elles ressemblent de loin aux plumes d'Autruche.

Le *Wehehasou* a les feuilles sembla-bles à celles du Chou. Son fruit est oblong & d'une douceur qui le fait beaucoup rechercher des Abeilles. Elles ne lui laissent même pas le tems d'arri-ver à sa maturité.

Le *Pono-Abfou* porte un fruit de la

rondeur d'une balle & de la grosseur d'une forte pomme. Il contient six noyaux plats, dont les amandes passent au Brésil pour un vulnéraire merveilleux.

Clusius, dans son recueil posthume, a donné, sur les observations de *Jean Van Uffele*, la figure & la description de deux Arbres du Brésil qui méritent une attention particulière. Les Portugais les appellent tous deux *Mamoera*, parce qu'ils sont de même espèce ; mais leur sexe est différent. L'un, qui est le mâle, ne donne aucun fruit : il porte seulement des fleurs suspendues à de longues tiges, & qui forment des grappes, à-peu-près comme celles du Sureau. Leur couleur est jaunâtre ; mais elles n'ont point d'odeur : on ne leur connoît d'ailleurs aucune vertu.

La femelle, au contraire, ne porte que du fruit, sans aucune fleur. Il faut qu'ils soient près l'un de l'autre, sans quoi la femelle cesse de porter du fruit. L'épaisseur ordinaire de son tronc est d'environ deux piés : il s'élève de neuf avant que de porter du fruit ; ensuite tout le sommet s'en couvre dans une extrême abondance. Ce fruit est rond,

de la grosseur d'un petit Melon. Il a la chair jaunâtre. Les Brasiliens prétendent qu'elle aide à la digestion. Il contient plusieurs grains de la grosseur d'un petit pois. Ils sont noirs, brillans; mais on n'en fait aucun usage. Les feuilles qui ressemblent à celles de l'Érable, sortent sur de longues tiges entre les fruits. Elles n'ont aucune différence, non plus que le tronc dans les deux sexes. L'Observateur ignore le nom de l'arbre. Il dit cependant que le fruit se nomme *Mamaon*. C'est, sans doute, remarque-t-il, pour exprimer sa ressemblance aux mammelles que les Espagnols nomment *Mamas*. Ces deux arbres croissent dans la partie du Brésil qui renferme la Baie de Tous les Saints.

S. XI.

Herbes & Plantes du Brésil.

ENTRE les Plantes, on ne s'arrêtera au *Manioc*, que pour en faire connoître une espèce qui est particulière au Brésil, & qui se nomme *Aypi*: on peut la manger crue sans aucun danger.

Les Brâsiliens en composent une potion pour les maladies hépatiques , pour lesquelles elle fait un remède certain. Quelques Nations de la race des *Taponyas* mangent aussi le Manioc commun , sans le faire cuire. Il est un poison pour toutes les autres Nations , & celle-ci n'en ressent aucun mal , parce qu'elle y est accoutumée. Lery compare les feuilles du Manioc à celles de la Pivoine , & Thevet à celles de la Patte de Lion. Les Brâsiliens font de la farine de cette plante , deux sortes d'alimens , l'un dur & fort cuit qu'ils nomment *Ouienta* ; l'autre plus mou , ou moins cuit , qu'ils appellent *Onipou*.

On ne parle point de l'*Anana* qui vient à présent jusqu'en Europe : mais le Brésil est sa véritable Patrie. Il y en a en si grande abondance , que les Sauvages en engraisent leurs porcs. On y remarquera trois propriétés : 1°. l'écorce du fruit est si dure qu'elle émousse la pointe du fer : 2°. le jus ou le suc est un savon admirable pour faire disparaître les taches des habits : 3°. l'*Anana* du Brésil est un préservatif & un remède pour le mal de mer.

Le *Murucuca* est une Plante d'une

beauté rare , principalement lorsqu'elle est en fleur. Elle s'élève comme le Lierre à l'appui des arbres & des murs. Son fruit est rond , quelquefois ovale , de couleur variée , jaune , brun , noir ou mêlé. Il contient plusieurs noyaux revêtus d'une sorte de mucilage , d'un goût agréable , mais tirant sur l'aigre. Les feuilles broyées avec un peu de vitriol ont une merveilleuse vertu pour les ulcères malins.

La Plante nommée *Tajaoba* diffère peu de nos Choux simples : on lui attribue des qualités purgatives.

Le *Jambig* est une Herbe fort salutaire pour le foie & pour la gravelle.

Le *Jetijeucu* ressemble beaucoup à la racine de Mechoacan , dont on a parlé dans les descriptions du Mexique. Sa longueur est celle d'une Rave commune ; mais il est plus gros. On le met au nombre des purgatifs. Broyé , pris dans du vin , ou avec une poule cuite , il guérit la fièvre. Les Portugais le confisent au sucre. On lui reproche le défaut de causer la soif. Sans ce défaut ce seroit une plante très-salutaire.

L'*Igpecaya* , ou le *Pigaya* , est vanté pour la dysenterie. Le corps de la

plante est long d'une demi coudée, & sa racine a la même longueur. Il ne produit que quatre ou cinq feuilles d'une odeur forte & peu agréable. Sa racine broyée & prise en fusion, arrête le cours de ventre par une purgation douce.

Le *Cayapia* a été découvert depuis peu. C'est un remède unique contre toutes sortes de venins, principalement celui des Serpens, ce qui lui a fait donner le nom d'*Herbe aux Serpens*. On attribue cette qualité à la racine, ou plutôt à un nœud qui la divise. On broie ce nœud qu'on avale dans de l'eau. Il est encore spécifique pour la blessure des flèches empoisonnées. Ses feuilles répandent une odeur qui approche de celle du Figuier.

Le *Tiroqui*, ou *Tareroqui*, est une plante qui a les feuilles du Sainfoin, & la racine divisée en plusieurs lobes, avec des rameaux tendres & des fleurs rousâtres, lesquelles sortent de l'extrémité des tiges. Cette Plante croît par-tout en abondance. Elle jaunit presque aussitôt qu'elle est coupée, & prend, par degrés, un peu de blancheur. Sa principale vertu est contre la dysen-

terie. Les Brasiliens se font souffler la fumée de cette herbe dans toutes leurs maladies. On la regarde encore comme un très-bon remède contre les vers, mal qui est fort commun dans ce pays. Elle se flétrit après le coucher du soleil, & cet astre lui rend toute sa vigueur.

Les racines de l'*Embeguaca* sont quelquefois au nombre de trente, & longues de plusieurs coudées. L'écorce en est si dure, que les Brasiliens en font des cordes qui se fortifient même dans l'eau. La fumée que ces racines rendent lorsqu'elles sont sur des charbons ardents arrête le flux de sang, principalement aux femmes.

Canberinga est le nom d'une petite herbe qui jette peu de feuilles. Elles sont blanchâtres par le bas, vertes par le haut. La plante produit une petite fleur semblable à celle de l'Aveline. Ses feuilles & ses racines broyées ensemble raffermissent les chairs des blessures. Les feuilles entières appliquées sur une plaie s'y attachent jusqu'à la guérison.

L'Herbe nommée *Cabaura*, réduite en cendres & jettée sur les blessures les plus invétérées, en chasse la pourriture

riture & fait croître une nouvelle peau. Les feuilles vertes & broyées sont bonnes pour les maladies cutanées.

Le *Guaraquicua* ressemble au Myrthe de Portugal. Entre plusieurs vertus , il a celle de chasser les vers du corps , sans autre préparation que de choisir les meilleures feuilles pour les avaler.

Le *Cumara-Carimba* porte une très-belle fleur qui jette une odeur de Musc & qui ressemble à celle de la Giroflée. L'eau dans laquelle on la fait bouillir est très-bonne pour les ulcères , les pustules & les plaies récentes.

L'*Aipo* est un Persil qu'on croit être le même que celui de Portugal. Il a du moins les mêmes vertus. Il ne se trouve que dans les Provinces Maritimes du Brésil & proche de la mer , principalement dans la Capitainie de Saint Vincent. Il est un peu plus âcre que le Persil d'Europe , ce qui ne peut venir que du voisinage de la mer.

La *Mauve* est très-commune au Brésil : elle porte des fleurs d'un très-beau rouge. On les prenoit pour des roses.

Le *Caraguata* est une sorte de Charbon qui porte un fruit jaune. Lorsqu'il est cru , il blesse par ses pointes , mais

rôti ou bouilli, il n'a point de mauvaise qualité. On assure cependant qu'il fait avorter les femmes. On en distingue une autre espèce, dont le fruit ressemble à l'Anana; mais ce n'est que par la figure, car rien n'est plus insipide. Ses feuilles, rouies & battues, donnent une espèce de Lin fort tenace. Les Brésiliens en font des filets pour la pêche.

Le *Timbo* s'élève comme une corde jusqu'à la cime des plus grands Arbres, & les embrasse comme le Lierre. Son tronc est quelquefois gros comme la cuisse; mais il est si souple & en même-temps si fort, que dans quelques sens qu'on le tourne, il ne rompt jamais. Son écorce est un poison mortel que les Indiens emploient à la pêche. Ils se contentent de la jeter dans l'eau, son venin se répand de toutes parts & fait mourir le poisson.

On trouve au Brésil une quantité prodigieuse de très-bons Simples qui font toute la Médecine du pays, & principalement un grand nombre d'Herbes odoriférantes. La *Menthe* est fort commune dans la Province de Piratiningué. L'*Orignan* & d'autres plantes de cette nature couvrent la terre; mais leur odeur est

moins agréable qu'en Espagne, ce qui vient de l'humidité du terrain & de l'extrême ardeur du soleil.

Les Fleurs sont d'une grande variété au Brésil; mais les Voyageurs ne vantent pas leur beauté.

Les Canes & les Roseaux n'y sont pas moins variés. Les Brésiliens donnent le nom de *Tucuará* à une espèce qui est de la grosseur de la cuisse. Il y en a qui s'élèvent dans les bois au-dessus des plus grands arbres. Il y a des cantons entiers qui en sont tout remplis. Les Brésiliens donnent la préférence aux Roseaux médiocres, parce qu'ils s'en servent pour faire des flèches.

Il n'y a point de pays où les racines comestibles & les légumes soient en plus grand nombre. Les fèves y sont plus saines qu'en Portugal. On y trouve plusieurs espèces de pois. Une des plus curieuse, selon Laet, a la cosse longue de dix pouces, large de deux. La peau cartilagineuse qui la couvre, est bordée de quatre nerfs qui s'étendent d'un bout de la longueur à l'autre. Le dedans est brun & le dehors d'un cendré blanchâtre. Les pois, qui sont au nombre de dix, ont un pouce de long,

sur un demi de large , & sont séparés par une membrane fort mince. Leur couleur est d'un beau rouge , même aussi vif que l'écarlate.

On trouve au Brésil une espèce de fève beaucoup plus longue & plus grosse que les nôtres , & sans nombril.

Il y a des Raves aussi grosses que les deux poings & longues de dix-huit ou vingt pouces. Lery observe qu'en les voyant hors de terre , on croiroit qu'elles sont toutes d'une même espèce ; mais qu'en cuisant , les unes deviennent violettes , les autres jaunes & les autres blanchâtres. Comme il n'en a vu que de ces trois couleurs , il croit qu'elles peuvent se réduire à trois espèces. Cuites sous la cendre , elles lui parurent d'aussi bon goût que nos meilleures poires , principalement celles qui jaunissent , & qui , loin d'être amolies par le feu , se conservent aussi fermes que la poire de coing. Leurs feuilles traînent à terre comme le Lierre terrestre & ressemblent à celles du Concombre , sans être si vertes. Elles approchent de celles de la vigne blanche. Les femmes Sauvages ont soin de les multiplier. Pour cet effet , elles

coupent les tiges par petits morceaux qu'elles sèment dans les champs, & , au bout de quelque tems , chaque petit morceau produit une grosse racine.

Le *Manobi* est un fruit terrestre si curieux que Laet le fit graver. C'est une espèce de Noisettes qui croissent en terre , liées les unes aux autres par de petits filaments & dont la couleur est grisâtre. Elles ont la grosseur & le goût des Noisettes franches. Leur coque n'est pas plus dure que la cosse d'un pois. Lery dit qu'elles sont fort bonnes & qu'il en a mangé beaucoup. Sa figure ressemble moins à une Noisette qu'au Gland.

Clusius compte jusqu'à douze espèces de *Poivre* Brésilien. Lery n'en vit qu'une ; mais il en donne une description curieuse qui diffère un peu de celle de l'*Axi* ou *Chilée*. Sa plante , dit-il , produit des feuilles comme la Morelle , mais plus larges & plus longues. La tige a une coudée de long , plus verte , branchue & noueuse. Ses fleurs sont blanches : il en sort des étuis en forme de cornets. Ils sont d'abord verts , rougissent ensuite , & sont luisans comme le corail. Leur âcreté est plus forte

que celle de toute autre espèce de Poivre. La graine est blanchâtre , aussi menue qu'une petite lentille & remplie de petites cornes. Elle est si corrosive que si quelqu'un , après en avoir manié , met la main sur quelques parties de son corps , il s'y élève sur le champ des pustules. Nos Marchands ne s'en servent que pour la teinture : mais les Sauvages le pilent avec de l'eau de mer , & en font le même usage que nous faisons du sel. Ils appellent cette mauvaise drogue *Jonquet*.

Lery observe que tous les animaux & toutes les plantes , les racines , les fruits du Brésil different des nôtres , à l'exception cependant du Pourpier , du Basilic & de la Fougere qui ont les mêmes propriétés & la même forme. Tout ce qu'on y a transporté du Portugal s'y est naturalisé.



§. XII.

*Productions naturelles de l'Isle de
Marannon, ou Maragnan.*

Le Pere Claude d'Abbeville a fait des remarques sur les principales productions de cette Isle, parce qu'elles lui ont paru différentes de celles qu'on trouve dans le continent du Brésil.

Il vante l'*Agoutilreva* qui est d'une hauteur extrême, a les feuilles de l'Oranger, mais plus larges, & le fruit du Grenadier; mais il est beaucoup plus gros & a l'écorce verte.

L'*Araïcou* ne diffère pas beaucoup du précédent par les feuilles & les fleurs: mais son fruit est encore plus gros & de meilleur goût. Son odeur est admirable.

Le *Caoup* a les feuilles du Pommier, & porte un fruit qui a la forme & l'odeur de l'Orange; mais il n'est rempli que de pepins.

Le *Morgoya* est un arbruste qui s'élève beaucoup lorsqu'il trouve quelqu'arbre pour appui, & qui porte une des plus agréables fleurs du monde. Elle a la

fleur d'une étoile, les feuilles dentelées, & sa couleur est un beau pourpre. Le fruit est de la grosseur d'un œuf, mais plus rond. Il est rempli de graines. Il a la peau verte, mêlée de blanc. Le goût en est fort bon lorsqu'il est cuit. On en confit beaucoup au sucre.

L'*Ouacouri*, le *Meuti-uve*, & l'*Inaya* & le *Carana-uve*, sont quatre espèces de Palmiers, dont le premier est le Palmier des Indes. Le second porte un fruit rougeâtre de la grosseur d'un œuf, marqueté de noir. Il contient une sorte de noix rouge de très-bon goût ; le troisieme porte ses fruits en grappes qui en contiennent quelquefois trois cents, de la grosseur d'une olive ; le quatrieme n'est remarquable que par ses feuilles, dont la forme est celle d'un éventail. Son fruit est une espèce de petite Prune, semblable à celle de Damas.

Le même Auteur nomme vingt autres arbres, dont le fruit ressemble à la Prune.

Le *Pacoury* est un gros & grand arbre qui a les feuilles du Pommier & la fleur blanche. Il porte un fruit de la grosseur des deux poings, & qui

est célèbre par sa bonté lorsqu'il est confit.

L'*Amijou* a les feuilles du Poirier, mais plus longues, & porte un fruit rond qui a le goût de la Pêche. C'est la seule espèce de Pêche qui soit naturelle dans ces climats.

L'*Arafa* porte une petite pomme que le Pere Claude regarde comme le meilleur fruit de l'Amérique Méridionale.

Le *Karouata* est une plante fort estimée au Brésil. Ses feuilles sont longues d'une aune & larges de deux pouces. Elle porte plus de cinquante fruits de la longueur du doigt, rouges en dedans & en dehors, & d'un goût admirable. Les Hollandois donnent à ce fruit le nom de *Slyptogen*, & les François celui de *Cypreseville*. Il est rempli d'une matiere spongieuse & de plusieurs petites graines. On dit qu'il est fort bon contre le scorbut.

Le *Yamacaru* est une plante presque monstrueuse. Elle s'élève de dix ou douze palmes, est de la grosseur de la cuisse & jette trois ou quatre rameaux de la même taille, mais si tendres, qu'avec un fer un peu tranchant, on

en peut couper plusieurs d'un seul coup. L'écorce en est verte & la moëlle un peu blanche. Elle ne produit aucune sorte de feuilles : mais , entre des épines de la longueur du doigt , elle porte une fleur bleue , à laquelle succède un fruit de la grosseur du poing , d'un fort beau rouge en dehors , blanchâtre en dedans , rempli de petites graines d'un goût très-agréable , & qui ne diffère point de celui des Fraises d'Europe.

§. XIII.

Oiseaux de la même Isle.

ENTRE les Oiseaux qu'on trouve dans l'Isle de Maragnan , on distingue l'Ouyra qui est deux fois plus gros que l'Aigle. Son plumage le rend fort différent du Condor ; mais il lui ressemble par la force & la férocité. Il enlève une Brebis & la déchire : il attaque même les Hommes & les Cerfs. Laet dit avoir vu une plume de ses ailes qui avoit une aune de long. Elle étoit marquetée de taches rondes comme celles des Pintades. Cet oiseau n'est pas moins distingué par la force de son bec

& de ses serres dont les ongles sont extrêmement aigus. Il faut observer que tous les oiseaux de cet Isle ont le plumage d'une singulière beauté.

Le *Salian* est un Oiseau de la grosseur d'un Coq d'Inde. Il a le bec & les jambes de la Cicogne, & ne se sert pas mieux de ses ailes que l'Autruche : mais il est si prompt à la course, qu'il échappe aux chiens de chasse, & qu'on ne le prend gueres qu'à l'aide des piéges.

L'*Arou-mara* est une espèce de Pigeon ; mais son plumage est si beau, qu'il est digne d'admiration.

L'*Ouron* est de la grandeur d'une Perdrix. Il a la tête ornée d'une crête comme nos Coqs. Son plumage est un mélange de rouge, de noir & de blanc.

Les *Rosignols* sont fort communs dans cette Isle. Il y en a même de plusieurs espèces, & qui ont le plumage très-varié.

Dans la saison des pluies il se forme plusieurs étangs dans cette Isle, où il naît plusieurs petits Poissons que les Insulaires enlèvent avidement. Il n'en reste aucun dans la belle saison : la chaleur qui sèche les terres ne manque

pas de les détruire. Il en renaît cependant tous les ans avec la même abondance.

ARTICLE VI.

Etablissement des Portugais au Brésil.

PIERRE Alvarez Cabral, Officier de distinction, étant parti de Lisbonne au mois de Mars 1500 avec une flotte de treize navires pour Sofala, d'où il devoit aller à la Côte de Malabar, après avoir passé par les Isles du Cap-Verd, prit si fort au large, pour éviter les calmes des Côtes d'Afrique, que le 24 Avril de la même année, il eut la vue d'une terre inconnue qui se présentoit à l'Ouest. Il avança jusqu'au quinzième degré de latitude Australe, où il trouva un bon Port qu'il nomma *Porto Seguro*. Il nomma le pays *Sainte-Croix*, parce qu'il y arbora l'étendard du Christianisme. On lui donna par la suite celui du *Brazil*, parce qu'on y trouva une prodigieuse quantité de ce bois qui

étoit alors connu sous ce nom. Cabral voyant que les terres étoient fertiles & arrosées par de belles rivières couvertes d'arbres, qu'elles étoient bien peuplées & remplies d'animaux, il en prit possession au nom du Roi de Portugal. Plusieurs habitans, attirés par ses présents & ses carresses, lui apportèrent des rafraîchissemens à sa flotte. Il crut remarquer de la bonté dans leur caractère, leur laissa un Missionnaire pour leur prêcher la Foi, fit planter, sur le bord du rivage, un poteau qui portoit les armes de Portugal, dépêcha ensuite un de ses vaisseaux à Lisbonne, pour y annoncer la nouvelle de sa découverte, & remit à la voile, pour se rendre au lieu de sa destination.

Gonzale *Cohelo* & plusieurs autres Portugais, se rendirent au Brésil, en visiterent les Côtes. Les terres leur parurent aussi belles & aussi fertiles que Cabral l'avoit annoncé; mais n'ayant pas découvert les mines & les autres richesses qu'on y a trouvées depuis, ils se contenterent de prendre du bois de teinture, des Singes & des Perroquets qu'ils vendirent fort bien en Europe. Quelque-tems après la Cour de Lisbon-

ne y fit transporter des Criminels & des Filles de mauvaise vie, dont on vouloit purger le Royaume. Les Natiels, ouvrant les yeux sur le danger auquel leur liberté étoit exposée, prirent les armes, les attaquèrent & en tuèrent une grande quantité.

Il se présenta cependant des Armateurs qui y demandèrent & y obtinrent des concessions fort étendues. Enfin le Brésil fut engagé à ferme pour un revenu assez modique, & le Roi, content d'une nouvelle Souveraineté, se borna, pour ainsi dire, au titre de Souverain. Les Indes Orientales attiroient toute l'attention des Portugais.

Les premiers établissemens qu'on fit au Brésil, eurent, comme on vient de le voir, beaucoup à souffrir de la part des Sauvages qui les attaquoient sans cesse. S'ils rencontroient un Portugais à l'écart, ils ne manquoient point de le massacrer & de le dévorer. Tous les voyages qui se firent alors ne contiennent que des détails de ces horribles barbaries.

Malgré toutes ces difficultés, le Brésil se peupla d'Européens, & le fruit qu'ils retirèrent de leurs travaux en ex-

cita d'autres à les suivre. La guerre qu'ils étoient obligés de soutenir sans cesse contre les Brasiliens les obligea de se partager en Capitainies, & dans moins de cinquante ans on vit paroître sur la Côte diverses bourgades, dont les cinq principales étoient *Tamacara*, *Fernambuc*, *Ilheos*, *Porto Seguro* & *Saint Vincent*. Les grands avantages que les Colonies tiraient de ce pays firent enfin ouvrir les yeux au Roi de Portugal. Il sentit le tort qu'il s'étoit fait en accordant des Concessions sans bornes. Il entreprit d'y remédier.

Il révoqua tous les pouvoirs accordés aux Chefs des Capitainies, & y envoya, vers l'an 1549, *Thomas de Sousa*, avec le titre de Gouverneur Général du Brésil. La flotte de ce Gouverneur étoit composée de six vaisseaux bien équipés & chargés d'un grand nombre d'Officiers. Il avoit ordre d'établir une nouvelle administration & de bâtir une ville dans la Baie de tous les Saints. Le Roi, qui regardoit les Brasiliens comme ses sujets, avoit pris toutes les précautions qui lui avoient paru nécessaires pour leur conversion. Il s'étoit adressé au Pape Paul III., & à Saint

Ignace , Fondateur de la Compagnie de Jesus , pour leur demander quelques Missionnaires. Il en obtint six qui étoient Portugais. Il bâtirent la ville de San Salvador , & , malgré les efforts des Sauvages qui attaquoient sans cesse les Portugais , on vit en peu de tems plusieurs villes s'élever dans ce pays. On ne fit aux premières que des fortifications fort simples qui suffisoient contre les surprises des Sauvages : mais les Européens de diverses Nations s'étant rendus redoutables dans ces mers , on fut obligé de se mettre à couvert de leur invasion. Il n'y avoit pas cinq ans que Sousa gouvernoit le Brésil , lorsque les François entreprirent d'y former un établissement sous ses yeux. Les circonstances de cette entreprise se sont conservées dans leurs propres relations.

§. I.

Etablissement des François au Brésil.

EN 1555 , Nicolas Durand de Villegagnon , Chevalier de Malte & Vice-Amiral de Bretagne , livré aux opinions des nouveaux Sectaires , ayant

d'ailleurs reçu quelques chagrins au sujet de sa place, conçut le projet de former en Amérique une Colonie de Protestans. C'étoit un homme d'un mérite rare. A un esprit supérieur il joignoit toutes les connoissances qu'on acquiert par l'étude & la réflexion. Il avoit, en outre, donné des preuves de valeur dans plus d'une occasion. Il ne présenta ses desseins à la Cour que sous la simple vue de faire un établissement François dans le nouveau Monde, à l'exemple des Portugais & des Espagnols. Il obtint de Henri II deux ou trois vaisseaux bien équipés qu'il remplit de Calvinistes, partit du Havre-de-Grace au mois de Mai, & arriva au Brésil dans le cours du mois de Novembre suivant. Il ne consulta pas sa prudence ordinaire dans le choix qu'il fit d'un poste. Il débarqua sur un grand rocher d'où la marée le chassa bien-tôt : s'étant plus avancé, il entra dans une rivière, presque sous le Tropique du Capricorne, & s'empara d'une petite Isle dans laquelle il bâtit un Fort qu'il nomma le Fort de *Coligny*. A peine l'ouvrage fut-il commencé, qu'il renvoya ses vaisseaux en France avec des

lettres par lesquelles il rendoit compte à la Cour de sa situation , & y en joignit d'autres pour quelques amis qu'il avoit à Genève. Il y avoit alors au Brésil plusieurs Normands qu'un naufrage avoit jettés sur la Côte , & qui , s'étant mêlés avec les Sauvages , avoient appris leur langue. Villegagnon les attira dans son Fort & s'en servit utilement pour commercer avec les Brasiiliens.

Les Gênevois ayant reçu ses lettres faaisirent , avec empressement , l'occasion de s'établir dans un pays où ils espéroient exercer librement leur Religion. L'Amiral de Coligny , auquel Villegagnon n'avoit pas manqué d'écrire , prit cet affaire fort à cœur. Il connoissoit le zèle d'un vieux Gentilhomme nommé *Philippe de Corguilleray* , mais plus connu sous le nom de *Dupont* , le quel s'étoit retiré à Genève pour y vivre paisiblement dans l'exercice de sa Religion. L'Amiral le sollicita de se mettre à la tête de ceux qui voudroient partir pour le Brésil. Ce vieillard , excité encore par les exhortations de Calvin , dont la réputation & l'autorité étoient parvenues au plus haut point parmi ceux qui étoient opposés à

L'Eglise Romaine, ne fit pas difficulté de sacrifier son repos au service de ses partisans.

Avec un chef de cette importance, il falloit trouver des hommes de bonne volonté qui fussent disposés à abandonner pour jamais leur patrie, des Ministres de leur Religion, des Artisans, & toutes les choses nécessaires pour jeter les fondemens d'une nouvelle République. On trouva deux Ministres d'un mérite connu, & qui se crurent honorés du choix qu'on faisoit d'eux. Une multitude de personnes de différens états & de différens âges allèrent se présenter à Dupont pour partir avec lui : mais le vieillard qui étoit sincère, leur dit que dans l'entreprise qu'on projettoit, il y avoit cent cinquante lieues à faire par terre & plus de deux mille par mer ; qu'en arrivant au terme, l'on seroit obligé de se passer de pain ; de se contenter de fruits & de racines ; de se passer de vin, parce que le pays n'en produisoit point ; en un mot, qu'on seroit obligé de vivre d'une manière tout-à-fait différente de celle d'Europe. Ce tableau les fit presque tous changer de sentiment. Il ne s'en trouva que quatorze

qui persisterent dans la résolution de passer la mer & d'aller s'exposer aux fatigues & aux dangers qui les attendoient au Brésil.

Dupont ne manqua pas de les faire passer par Châtillon sur l'Oing , où l'Amiral tenoit un état digne de son rang , dans un des plus beaux Châteaux de France : l'Amiral les encouragea tous par ses exhortations & ses promesses. Ils se rendirent ensuite à Paris où ils trouverent un nombre assez considérable de Protestans qui se déterminèrent à grossir leur troupe : ils passèrent ensuite à Rouen & y firent quelques recrues. Espérant découvrir des mines dans le pays où ils alloient , ils eurent soin de prendre avec eux des gens qui avoient des connoissances dans cette partie. Ils se rendirent à Honfleur , où ils devoient s'embarquer : mais les habitans , ayant appris qu'ils avoient célébré la Cène pendant la nuit , contre les Ordonnances du Roi qui ne permettoient aux Protestans de ne s'assembler que pendant le jour , en massacrèrent une grande partie. Ceux qui étoient en état de faire exploiter les mines eurent le malheur de périr , ce qui causa beaucoup de

chagrin aux chefs de l'entreprise , lorsqu'ils furent arrivés au Brésil.

L'émotion des habitans de Honfleur les engagea à précipiter leur départ : ils s'embarquerent sur trois vaisseaux que le Roi avoit fait équiper. Ils emmenèrent avec eux cinq jeunes filles & une femme pour les gouverner , & six jeunes garçons qui devoient apprendre la langue du pays pour se familiariser avec les Sauvages. L'équipage pouvoit monter à trois cens personnes : Lery , duquel nous empruntons une grande partie de ce que nous avons à dire , étoit du nombre.

Après avoir essuyé des tempêtes terribles , les trois vaisseaux arriverent le 26 Février 1557 à la vue de l'Amérique , proche le pays des Margajas qui étoient alliés des Portugais. Ils tirèrent quelques coups de canon & envoyèrent une chaloupe à terre. Une troupe d'Indiens s'avança sur le bord du rivage ; on leur montra de loin des couteaux , des miroirs & des peignes , dans l'espérance d'en obtenir des vivres. En effet les Sauvages comprirent ce qu'on leur demandoit , & s'empresserent d'apporter des rafraîchissemens. Six d'ens

tr'eux entrèrent dans la chaloupe avec une femme & se laissèrent conduire aux vaisseaux.

Le lendemain , craignant de pousser trop loin la confiance pour des barbares que l'on ne connoissoit pas , on leva l'ancre pour suivre la terre. A peine eut-on fait neuf à dix lieues qu'on se trouva devant un Fort Portugais nommé le *Saint Esprit*. Les Portugais de la Garnison , reconnoissant une Caravelle Portugaise que les Protestans François avoient enlevée dans leur route , tirèrent sur eux quelques coups , auxquels on répondit avec beaucoup de vigueur. On continua d'avancer vers un lieu nommé *Tापेमिर्य* , dont les habitans ne donnerent aucun signe de haine aux François : on côtoya les habitations de plusieurs Sauvages , on rencontra plusieurs Isles , & l'on arriva sur les terres des Topinamboux , alliés de Villegagnon. Ces Sauvages , reconnoissant le pavillon de France , firent éclater leur joie par mille démonstrations d'amitié. Les François ne balancerent point à jeter l'ancre. Outre les rafraîchissemens qu'ils reçurent des Sauvages , ils firent une bonne pêche. On remit à la voile , &

en peu de tems on entra dans la riviere de *Rio Janeiro* : c'étoit le 7 de Mars 1557.

Villegagnon & ses gens , qui étoient retirés dans une petite Isle du fleuve , se hâterent de répondre au canon des vaisseaux , & comprirent qu'il leur arrivoit du secours. L'empressement fut égal des deux côtés pour se joindre : l'escadre s'étant avancée jusqu'au bord de l'Isle , y fut reçue avec de vives acclamations. Le plaisir qu'ils goûterent réciproquement en se voyant , fit oublier aux uns une année de solitude & d'ennui , aux autres les dangers qu'ils avoient essuyés dans leur navigation , & pour se féliciter de leur commun bonheur , ils en rendirent grâces au Ciel.

Les nouveaux arrivés allerent ensuite trouver Villegagnon qui les attendoit dans une place. Après les embrassemens réciproques , leur Chef lui dit qu'ils étoient venus dans ce pays pour y établir une Eglise réformée d'après la parole de Dieu. Il répondit qu'il feroit tous ses efforts pour seconder leurs intentions. Puis , levant les mains au Ciel , il ajouta : « Seigneur , je te rends » grâces de m'avoir envoyé ce que je

» désirois depuis si long-tems ». Se tournant ensuite vers les nouveaux Compagnons , il continua en ces termes : « Mes enfans , car je veux vous » servir de pere , il faut que ce lieu soit » un asyle assuré pour les Protestans » qui sont persécutés en Europe ».

Il donna ordre ensuite que tous les gens s'assemblassent dans un lieu désigné , avec ceux qui venoient d'arriver , pour y faire célébrer l'Office , & y entendre un Sermon qui fut prononcé par un des Ministres qui avoient accompagné Dupont. On fit un repas assez frugal , tout le monde alla travailler au Fort que l'on bâtissoit. Ce travail fut continué pendant un mois , & n'étoit interrompu que pour faire la priere & pour manger.

Villegagnon , zélé partisan de la Doctrine de Calvin , voulut établir dans la Colonie une discipline conforme aux loix de sa réforme : mais il trouva des obstacles : les disputes s'éleverent & devinrent si vives , que l'on convint d'envoyer en France pour consulter Calvin. En attendant les réponses , Villegagnon établit des loix très-sevères parmi les Compagnons , & les fit exécuter

tuer par son exemple & sa fermeté. Il maria les cinq jeunes Françaises qu'on avoit amenees à cinq jeunes garçons , & défendit , sous peine de mort , à tous les Chrétiens de la Colonie d'habiter avec aucune femme ou fille Sauvage : il leur permit cependant d'épouser celles qui se feroient instruire ou baptiser.

Cette conduite de Villegagnon sembloit annoncer qu'il alloit être un Apôtre de Calvin : mais on le vit tout-à-coup changer de sentiment sur la Religion. Le jour de la Pentecôte ayant été marqué pour la célébration de la Cène, il dit que Saint Cyprien & Saint Clément avoient écrit qu'il falloit mettre de l'eau avec le vin , & voulut qu'on se conformât à cette pratique ; entreprit de persuader à l'assemblée que le pain consacré n'étoit pas moins utile au corps qu'à l'ame. Il prétendit ensuite qu'il falloit mêler du sel & de l'huile à l'eau du baptême , & qu'un Ministre Ecclésiastique ne pouvoit se marier en secondes nœces. Un des Ministres , voulant se faire honneur de son savoir , entreprit , de son côté , de faire des leçons publiques , ce qui augmenta le trouble

& la division. Le désordre alla si loin, que Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, & renonçant tout d'un coup à l'opinion qu'il avoit eue de lui, déclara qu'il le regardoit comme un Hérétique, dévoyé de la Foi. Depuis ce moment il cessa de marquer de l'amitié aux Protestans. Il défendit que le Prêche durât plus d'une demi-heure ; encore y assistoit-il rarement. On crut enfin qu'il n'avoit eu jusqu'alors que de la dissimulation. On prétend que la cause d'un changement si subit de la part de Villegagnon fut une lettre qu'il reçut du Cardinal de Lorraine par un vaisseau qui étoit arrivé au Cap Frio. Ce Prélat lui reprochoit fort vivement d'avoir abandonné le Religion Romaine, & la crainte engagea cet Officier à tenir une conduite différente. Lery, qui étoit un zélé Calviniste, assure que Villegagnon devint si chagrin, qu'il juroit à tout instant par le corps de Saint Jacques, qu'il maltraitoit tous ceux qui osoient lui répondre avec fermeté ; que personne n'osoit se trouver devant lui. Enfin il se rendit si insupportable, que plusieurs François formèrent le projet de le jeter dans la mer. Cette conjur-

ration fut découverte , il fit mettre aux fers les Conjurés : ayant appris qu'un nommé *la Roche* étoit un des chefs , il le fit coucher par terre sur le dos , lui fit donner tant de coups de bâton sur le ventre , que ce malheureux en perdoit la respiration. Sa cruauté n'étant pas satisfaite , il le fit tourner sur le ventre & ordonna qu'on lui donnât autant de coups sur le dos. Il le força ensuite d'aller travailler.

Ceux qui composoient la Colonie conçurent une haine si violente contre Villegagnon , qu'ils l'auroient fait périr , sans la crainte de déplaire à l'Amiral de Coligny. Ils se contenterent de ne plus l'appeller à leurs assemblées & de célébrer la Cène sans lui. Cette conduite , à son égard , l'irrita au point qu'il déclara qu'il ne vouloit plus souffrir de Protestans dans son Fort , & les força d'en sortir.

Ces malheureux , après avoir passé huit mois dans un Fort qu'ils avoient aidé à bâtir , furent obligés de se retirer sur le rivage de la mer pour attendre l'arrivée de quelque vaisseau. Ils auroient été exposés à toutes les horreurs de la faim , si les Sauvages , plus humains

que Villegagnon, ne leur eussent apporté des vivres. Ils passerent deux mois entiers dans cet état, sans avoir d'autre ressource que la bonté de ces Indiens. Ce fut pendant ce tems que Lery fit les observations qu'il a données dans son voyage.

Ces François fugitifs nommerent le lieu où ils s'étoient retirés *la Briqueterie*. Ils y avoient construit quelques cabanes, & formerent le dessein de s'y établir, s'ils recevoient des secours suffisans d'Europe, & s'ils pouvoient se soustraire entièrement à l'autorité de Villegagnon qui étoit revêtu des ordres du Roi. Cet Officier, voyant qu'une partie de ceux qui avoient paru lui rester attachés l'abandonnoit pour se joindre aux Protestans, eut peur d'une désertion totale, les força de partir, & écrivit au Capitaine d'un vaisseau qui étoit sur ces parages, qu'il pouvoit les prendre à bord : il leur envoya même un congé signé de sa main. Lery assure qu'il eut la cruauté de faire remettre au Capitaine une cassette dans laquelle étoit le procès de tous ces Protestans, & qu'il mandoit au premier Juge auquel on le remettroit en France de les faire tous

arrêter, afin qu'ils fussent tous brûlés comme Hérétiques. Ils s'embarquerent tous, & leur vaisseau mit à la voile le 4 Janvier 1558. Leur nombre pouvoit monter à quarante cinq-hommes tant Matelots que Passagers. Ils arriverent au Port de Blavet le 26 Mai, après avoir essuyé tous les malheurs auxquels on est exposé sur la mer. Delà ils se rendirent à Hennebon, petite ville de Bretagne, qui n'en est éloignée qu'à deux lieues. Ils y furent menacés d'un autre danger, dont ils n'avoient aucune défiance. La cassette dans laquelle Villegagnon avoit enfermé leur procès fut remise aux Juges de cette ville : mais Dupont en connoissoit quelques-uns aussi attachés que lui à l'Eglise de Genève : ils l'avertirent de ce qui se passoit, & loin d'avoir égard à ces odieuses accusations, ils les supprimerent & rendirent de bons offices à ceux dont elles pouvoient occasionner la perte.

Peu de tems après le départ des Protestans, les Portugais attaquèrent le Fort de Coligny, en chasserent Villegagnon, & s'en emparerent. Ville-gagnon revint en France, où il fut un des plus cruels ennemis des Sectateurs

de Calvin. Pour récompense il obtint une Commanderie de Malte nommée *Beauvais*, en Gatinois, près de Saint Jean de Nemours, où il mourut au mois de Décembre 1575.

S. II.

Voyages & Etablissmens des Hollandois au Brésil.

LES Portugais, après avoir chassé les François du Fort de Coligny, jouirent paisiblement du Brésil pendant plusieurs années : mais la Couronne de Portugal ayant passé en 1581 sur la tête de Philippe II, Roi d'Espagne, les guerres que ce Monarque eut à soutenir contre la France & l'Angleterre, & principalement contre les mécontents des Pays-Bas qui formerent, sous son règne, la République des Provinces-Unies, ne lui laisserent pas le tems de s'occuper des possessions étrangères. Sous les régnes de Philippe III & Philippe IV, les Hollandois ayant affermi leur liberté, établirent une Compagnie des Indes Orientales, & se virent bien-tôt en état d'en former une

des Indes Occidentales, qui, depuis ce tems jusqu'à nos jours, n'a pas cessé d'être une des principales branches de leur commerce.

Cette institution devint fatale aux Portugais, dès son origine. Jacob Willekens & l'Hermite, deux Commandans de flottes Hollandoises, commencerent par courir les Côtes de Portugal, y firent des prises qui augmentèrent leurs forces. Après cet essai, les Hollandois envoyèrent Willekens au Brésil : ils savoient que ce vaste pays étoit naturellement riche & fertile. Il y avoit peu de grandes maisons en Portugal qui n'y possédassent de grandes terres : les Brésiliens les plus voisins avoient été fournis par degrés : on y prenoit peu de part aux guerres qui désoloient l'Europe, & on y jouissoit d'une paix profonde. Les Gouverneurs ne s'y appliquoient qu'au commerce, & les Soldats étoient devenus Marchands. Plusieurs Hollandois qui s'y étoient présentés pour faire la traite y avoient été fort accueillis des Sauvages, parce qu'ils leur donnoient les marchandises à meilleur marché que les Portugais, & ce commerce clandestin disposa tous

les Brâsiliens en leur faveur.

Le Bréfil se trouvoit dans cet état, lorsque Willekens parut dans la Baie de tous les Saints. A son arrivée, les Portugais songerent moins à se défendre qu'à sauver la meilleure partie de leurs effets. L'Amiral Hollandois se rendit maître de San Salvador, Capitale du Bréfil. Dom Diegue de Mendocça qui en étoit Gouverneur, n'eut ni le courage de se défendre, ni la prudence de se sauver. L'Archevêque seul, à la tête de son clergé, entreprit de défendre l'honneur de sa Nation. Il se retira dans un bourg voisin, où il se fortifia, & causa, dans la suite beaucoup d'embarras au Conquérant. Les Hollandois trouverent des richesses immenses dans la ville, & s'emparerent, en peu de jours, de la plus grande Capitainie du Bréfil.

Cette nouvelle jetta l'Espagne dans la consternation, qui fut encore augmentée par l'opinion où l'on étoit que le Gouverneur n'étoit pas fâché de voir que les Espagnols perdoient une partie de ce beau pays, dans l'espérance qu'ils seroient plus souples & moins fiers lorsqu'ils auroient perdu cette ressource. Le Roi d'Espagne en jugea autrement. Il écrivit de sa main au Grands de Por-

tugal, & les pria de faire leurs efforts pour réparer cette perte. Ils lui obéirent avec tant de promptitude qu'en moins de trois mois ils équipèrent une flotte de vingt-six vaisseaux. Toute la Noblesse s'empressa de contribuer à cet armement, soit par des levées de troupes, soit en s'embarquant elle-même : mais, comme l'Espagne vouloit y joindre ses forces, les deux flottes ne furent prêtes qu'au mois de Février 1626. Elles étoient commandées par *Frédéric de Toledé Osorio*, Marquis de Valduesa : le nombre des Matelots & des Soldats montoit à quinze mille, & le passage fut assez heureux jusqu'à la Baie de tous les Saints.

Les Hollandois, depuis la Conquête, avoient beaucoup souffert à San Salvador. L'Archevêque, dont on a parlé, avoit rassemblé sous ses ordres quinze cens Portugais, & avoit défait les Hollandois, leur avoit coupé les vivres & les tenoit bloqués : mais la mort enleva ce grand homme dans le tems que ses Compatriotes en avoient le plus de besoin. Plusieurs Officiers prirent après lui le commandement des troupes & continuèrent le blocus, qui duroit encore

lorsque les flottes combinées de Portugal & d'Espagne arriverent. Les Hollandois accablés de fatigue, n'osèrent entreprendre de résister à tant de forces réunies : ils capitulerent & les deux flottes retournerent en Espagne.

Les Hollandois se vengerent d'abord en Europe, où ils enleverent plusieurs vaisseaux Portugais : ils équipèrent ensuite une flotte considérable. Les troupes de débarquement étoient commandées par Thieri de Wardenbourg. Il débarqua le 16 Février vers la ville d'Olinde, dont il s'empara sans perdre beaucoup d'hommes. Il fut bien-tôt maître de la Capitainie de Fernambuc, en fortifia les principaux lieux. La Cour d'Espagne fit des efforts pour se remettre en possession d'un si beau pays. Elle équipa une flotte assez considérable : mais une maladie contagieuse enleva une partie des troupes avant qu'elles fussent embarquées, & la crainte dissipa le reste. On fut obligé d'employer la violence pour ramener les Déserteurs, & pour les faire embarquer. Ils partirent vers le mois de Mai sur trente vaisseaux, dont la moitié n'étoit pas en état de soutenir un combat naval. Cette flotte fut cepen-

dant renforcée aux Isles Canaries par quinze vaisseaux de guerre & par neuf autres au Cap-Verd ; enfin elle se trouva forte de cinquante-quatre. Les Hollandois qui , sur la premiere nouvelle de son départ , étoient allés au-devant d'elle avec quatorze vaisseaux & deux yachts , furent étonnés de la voir si forte : mais *Pater* , leur Amiral , ne balança pas à engager l'action , malgré l'inégalité des forces. Il périt par un accident qui fit sauter son vaisseau ; *Thys* , autre Commandant Hollandois , eut le même sort. Les Hollandois ne laisserent cependant pas de faire une belle retraite , & d'emmener à Olinde un vaisseau Espagnol qu'ils avoient pris dans le combat. *Oquendo* , Amiral Espagnol , les suivoit. Il mouilla sur la Côte de Paraïba , mit à terre douze cens hommes pour la garde du pays , pourvut à la sûreté de la riviere Saint François , & de la Baie de tous les Saints. Il remit ensuite à la voile , sans songer à faire le siège d'Olinde. Dans sa route il fut rencontré par une flotte Hollandoise qui maltraita beaucoup la sienne.

L'année suivante Dom Frédéric de Toledo conduisit une autre flotte au

Brésil : mais il ne causa aucun dommage aux Hollandois , qui y étendirent leurs Conquêtes.

En 1636 , le Comte Maurice de Nassau partit du Texel le 25 Octobre , jetta l'ancre dans la Baie de tous les Saints le 13 du même mois de l'année suivante. Il fut joint par les troupes Hollandoises qui étoient déjà au Brésil , forma une armée considérable , attaqua & emporta plusieurs places Portugaises. Pour ne pas laisser aux ennemis le tems de se reconnoître , & pour les affoiblir davantage , il fit une diversion , envoya sur les Côtes de Guinée une flotte considérable qui attaqua , & prit le fameux Fort de Saint George de la Mina. La campagne suivante ne fut pas plus heureuse pour les Portugais ; les Hollandois les battirent dans plusieurs rencontres & conquirent une fort grande étendue de pays. Les Sauvages se mirent sous leur protection & leur aiderent à chasser les Portugais de plusieurs contrées.

L'année 1639 , l'Espagne fit de vains efforts pour reconquérir le Brésil : les Hollandois eurent toujours l'avantage. Les Portugais épuisés par une guerre si longue , proposerent un accommodement.

ment au Comte Maurice. Tandis que les Commissaires étoient occupés de cette Négociation, on apprit au Brésil la révolution qui venoit de séparer le Portugal de la Couronne d'Espagne.

Jean IV. que les Portugais avoient reconnu pour leur Roi, avoit besoin de toutes ses forces pour se soutenir contre l'Espagne, qui se préparoit à l'attaquer avec toutes ses forces. Le nouveau Monarque rêva de profiter de la conjoncture, & de liguier les Hollandois contre l'Espagne. Son Ambassadeur à la Haye conclut avec eux une ligue offensive & défensive pour l'Europe, & une trêve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Ce traité fut signé le 23 Juin 1641. Chaque Puissance devoit conserver la possession de ce qu'elle tiendrait le jour de la publication du traité : mais il s'éleva des difficultés qui arrêterent l'effet de ces dispositions. Les Hollandois refusèrent de rendre quelques places qu'ils avoient prises depuis le tems marqué par la trêve. Le Roi, piqué de cette injustice, laissa aux Portugais la liberté d'agir contre les Hollandois, sans qu'il parût y prendre part. Ses Officiers

feignant, par ses ordres, de vivre dans une parfaite union avec les Hollandois, employèrent toute leur adresse pour les engager à envoyer leurs troupes en Europe. Le Comte Maurice s'y laissa tromper lui-même. Il crut sa tranquillité si bien établie, qu'il retourna en Hollande, avec la meilleure partie de ses forces. Les Directeurs que la Compagnie avoit nommés pour gouverner après lui étoient trop bornés dans leurs connoissances, pour pouvoir prévoir & arrêter les desseins des Portugais. Dans leurs assemblées, ils ne s'occupoient que des moyens d'augmenter leurs richesses, vendoient des armes & de la poudre aux Portugais qui leur en donnoient un prix excessif, afin de les engager à s'en défaire : ils négligeoient de faire réparer les fortifications, dont la plupart tomboient en ruines : ils donnoient facilement des congés aux Soldats, qui demandoient à retourner en Europe, pour faire tourner à l'avantage du commerce la dépense des garnisons qu'ils croyoient inutiles pendant la trêve.

On ne tarda pas à sentir les effets d'une aussi mauvaise administration. En

1645, un Portugais parvint à échauffer la Nation. Il demouroit dans la ville de Maurice qui étoit comme la Capitale du pays de Fernambuc, où il exerçoit l'office de Juge des Portugais. Les noces de sa fille devoient se faire le 24 de Juin. Il y invita tous les Hollandois qui avoient part au Gouvernement, résolu de les faire arrêter pendant le repas, de les massacrer & de faire main-basse sur le Peuple qui étoit sans défiance, parce qu'il se croyoit sans danger. Les Portugais qui avoient part à ce dessein, ou qui ne l'ignoroient pas, avoient acheté des Hollandois quantité de marchandises payables à terme, dans l'espérance de les retenir, après l'exécution de ce complot: mais il fut découvert par un des Complices. Cavalcante, qui étoit le chef de la conjuration, eut le bonheur de se sauver avec les principaux Conjurés, rassembla des troupes avec lesquelles il ravagea les terres des Hollandois. Envain le Conseil suprême de Fernambuc envoya faire des plaintes au Gouverneur Portugais; il protesta qu'il n'avoit pas eu la moindre connoissance de cette entreprise, & promit d'observer reli-

gieusement la trêve. L'Ambassadeur de Portugal à la Haye, donna les mêmes assurances au nom de son Roi.

Cependant, dès le mois d'Août suivant, il y eut une action fort vive entre les troupes de la Compagnie & celles de Cavalcante, près de Saint Antoine. L'avantage fut égal, & le Gouverneur Portugais feignit encore de n'y prendre aucune part. Quelque tems après Cavalcante se trouva en état d'assiéger le Fort de Puntal au Cap Saint Augustin, avec deux mille quatre cens hommes & quelque artillerie; on ne douta pas qu'il ne reçût du secours. Le lendemain une flotte Portugaise alla mouiller devant le recif du Port d'Olinde. Les Officiers affirmèrent aussi qu'ils n'avoient aucune connoissance de la conspiration, se fournirent de rafraîchissemens & remirent à la voile. Les Hollandois, qui commençoient à se douter de quelque chose, attribuerent la retraite de la flotte Portugaise à la crainte que lui avoient inspirée huit vaisseaux de guerre Hollandois qui étoient restés dans la rade & dans le Port d'Olinde, sous le commandement de Lichthart. Ils furent confirmés dans leur opinion.

Lorsqu'ils apprirent que sept des vaisseaux Portugais étoient venus de la Baie de tous les Saints. On fut ensuite que cette flotte avoit débarqué au Rio-Formoso quinze cens hommes , qui s'étant joints aux Conjurés avoient attaqué Serinhaim & forcé la garnison Hollandoise de se rendre prisonniere de guerre , après un siège de huit jours.

Les hostilités continuerent vivement, sans que la Cour de Lisbonne changeât de conduite : le Roi promettoit même qu'il puniroit le Gouverneur du Brésil, si l'on prouvoit qu'il eut quelque part à ce qui se passoit dans ce pays. Cependant on ne manquoit point de preuves à la Haye. On y produisit une lettre envoyée de la Baie de tous les Saints & signée de la main du Roi. On l'avoit trouvée dans un petit bâtiment qui y portoit des munitions & qui avoit été pris par les Algériens. Ils avoient vendu leur prise , & les papiers étoient tombés entre les mains d'un Juif qui avoit une correspondance à Amsterdam avec d'autres Juifs. Ceux-ci remirent la lettre du Roi de Portugal à la Compagnie qui la communiqua aux Etats Généraux. Elle servit encore à découvrir qu'un

Juif arrivé du Brésil avec le Comte Maurice, avoit eu quelque connoissance du dessein des Portugais, & que le complot de Cavalcante avoit été tramé avant le départ du Comte. Ce Juif fut arrêté & condamné à une grosse amende : mais il eut l'adresse de se sauver de sa prison. Les Etats Généraux donnerent des ordres pour armer puissamment en Hollande, & le Roi de Portugal poussa la dissimulation jusqu'à les faire avertir par son Ambassadeur qu'il étoit de leur intérêt de prendre la voie de l'accommodement ; qu'ils trouveroient dans leur entreprise plus de difficultés qu'ils ne croyoient ; que les Portugais révoltés au Brésil avoient six mille hommes bien armés, & qu'il leur en étoit venu trois autres mille de la Capitainie de la Baie de tous les Saints ; que les Hollandois auroient beaucoup de peine à les réduire : il ajouta qu'il les soumettroit lui-même si les Etats Généraux lui, faisoient des propositions convenables.

Malgré les offres de ce Monarque, les hostilités continuerent entre les Hollandois & les Portugais du Brésil, & le Roi de Portugal conserva toujours les mêmes déguisemens. Ses Gou-

verneurs suivoient les mêmes principes de politique , se prêtoient même quelquefois à des arrangemens de commerce , dont les grandes affaires de l'Europe forçoient les Etats Généraux à s'accommoder. En 1654 ils firent la paix avec l'Angleterre , sentirent de quel intérêt il étoit pour eux de rétablir leur Compagnie des Indes Occidentales , & , connoissant qu'ils ne devoient espérer aucune sincérité de la part des Portugais sur l'affaire du Brésil , ils résolurent , pour les mettre à la raison , de se joindre au Protecteur de la République d'Angleterre , & de mettre leur Marine en bon état ; firent équiper une flotte de trente vaisseaux de guerre , qui devoient d'abord se rendre à la rivière de Lisbonne , & demander raison au Roi de Portugal de toutes les infidélités que la République avoit à lui reprocher. On faisoit ces préparatifs , lorsqu'on reçut la nouvelle que les Portugais s'étoient emparés de tout ce que les Hollandois possédoient au Brésil.

Les Chefs du Conseil établi au Brésil par les Hollandois arriverent en Zélande , firent leur rapport aux Etats Généraux. Il contenoit en substance ,

qu'ayant souvent informé les Etats de la situation des affaires au Brésil, les explications qu'ils ne s'étoient pas lassés d'envoyer, avoient donné le tems de prévenir les disgraces qui venoient d'arriver; qu'ils avoient manqué de vivres & des autres nécessités, ce qui avoit fait perdre à la Colonie Hollandoise le respect qu'elle devoit à ses Chefs; qu'ils avoient pris patience, dans l'espoir qu'on leur donnoit de les secourir; mais que ces secours ayant trop tardé à arriver, les Portugais avoient profité de l'occasion, en les attaquant par mer le 20 Décembre 1654, avec une flotte de soixante voiles, & par terre avec une armée de Portugais, de Brasiliens, de Nègres & de Mulâtres, à qui la flotte fournissoit abondamment des munitions & des vivres; qu'ils avoient eu soin de faire un Journal des opérations, & qu'ils le remettroient aux Etats, pour justifier leur conduite & celle des Soldats; qu'ils n'avoient rendu les places que par le conseil & l'approbation du Général de la République, des autres Officiers, des divers Collèges & même des Juifs.

Ils représenterent que les troupes;

tant de terre que de mer, se plaignoient d'avoir été forcées par le Gouvernement de servir trois fois plus long-tems qu'elles ne s'y étoient engagées ; que long-tems avant le siège , tous les Soldats avoient manqué de vivres & d'habits ; que le désespoir d'être négligés , jusqu'à ne pas recevoir un sou de paie , en avoit porté une partie à passer au service des Portugais ; que d'autres s'étant cachés dans des vaisseaux qui devoient partir , on s'étoit vu dans la nécessité de les en tirer par force & de les faire pendre ; qu'entre ceux qui étoient demeurés , loin de penser à combattre , on parloit de l'arrivée des ennemis , comme d'une heureuse délivrance ; que , malgré les ordres du Gouvernement , les trois vaisseaux qui étoient à la garde de la côte s'étoient retirés ; qu'ils avoient fait à la vérité quelques prises , mais qu'elles étoient insuffisantes pour l'entretien des garnisons , ou pour empêcher que les Portugais ne se remissent en possession de tous les pays qu'ils avoient perdus ; qu'il étoit arrivé de l'argent par quelques navires de Hollande , & que les troupes avoient été payées ; mais que

leur misere n'avoit pas diminué , parce qu'avec de l'argent même, elles n'avoient pu trouver des vivres ; que si dans les derniers tems on avoit été délivré de cette extrémité , on étoit encore menacé d'y retomber ; que cette crainte avoit porté les Soldats & le Peuple à demander des congés & des passeports pour se retirer , & qu'ils avoient été confirmés dans cette disposition par des billets que les ennemis avoient fait répandre au nom du Général Portugais , par lesquels il promettoit aux Soldats & au Peuple cent cinquante florins , un habit neuf & la liberté de retourner dans leur patrie , comme on pouvoit le vérifier par quelques-uns des billets qu'ils avoient conservés ; que sur cette promesse les Soldats avoient menacé de piller le Recif , ce qu'ils avoient déjà fait dans plusieurs lieux ; que le Peuple , voyant ses malheurs augmentés par cette crainte , avoit conjuré les Magistrats d'entrer en composition avec les Portugais ; enfin que si l'on n'avoit pas pris ce parti , il falloit encore considérer que les Brasiliens qui étoient demeurés fidèles au Gouvernement de Hollande se trouvoient en danger de tom-

ber dans un esclavage perpétuel, comme il étoit arrivé à San Salvador & dans d'autres villes, lorsque les Portugais s'y étoient rétablis. Pour conclusion on répétoit qu'il étoit certain qu'on n'avoit jamais reçu de secours régulier, quoiqu'on eût souvent fait de tristes peintures des affaires du Brésil. Cet écrit étoit signé de tous ceux qui le présentoient.

Le Général des troupes Hollandoises au Brésil donna un autre Mémoire, par lequel il représentoit aux Etats que depuis cinq ou six ans qu'il commandoit les troupes au Brésil, il n'avoit jamais manqué de rendre compte de sa situation, sur-tout par rapport aux Soldats qu'on avoit dégoûtés par toutes sortes de mauvais traitemens, tels que le retardement des vivres, le défaut de pain, & le refus de faire repasser en Europe ceux qui avoient servi au-delà du terme ; qu'il avoit souvent indiqué les seuls moyens qui restoient pour conserver d'importantes conquêtes qui avoient coûté si cher à la République, & qu'on n'avoit eu nul égard à ses représentations ; que ces raisons avoient engagé le Gouvernement à rendre

Olinde & le Recif aux Portugais , pour sauver un grand nombre de malheureux qui n'étoient plus en état de s'y défendre ; qu'il n'y avoit , d'ailleurs , pas eu d'autres ressources , parce que le nombre des troupes ne suffisoit plus pour la défense des places ; parce que les Soldats mal payés , mal entretenus , avoient regardé l'arrivée des Portugais devant le Recif comme la fin de leurs maux , & qu'ils avoient déclaré que leur résolution étoit de piller la place pour se payer par leurs propres mains , plutôt que de faire aucune fonction militaire ; parce qu'il ne restoit qu'un seul vaisseau pour la défense de la côte , contre soixante-huit vaisseaux Portugais , & que ce vaisseau même , après avoir refusé d'entrer dans le Port du Recif avoit mis en mer ; enfin parce que la place manquoit de munitions de guerre & qu'elle étoit particulièrement sans meche.

Les Chambres de la Compagnie des Indes Occidentales nommerent des Députés pour examiner ces Mémoires , & l'on crut y trouver plusieurs contradictions , & que les intérêts particuliers avoient prévalu sur les intérêts publics.

publics. Après de longues contestations, l'on fit arrêter les Présidents & le Gouverneur ; on leur donna des Juges choisis parmi les Officiers Militaires de la République. Le Gouverneur fut privé des appointemens qu'il pouvoit prétendre depuis la capitulation du Recif & condamné à tous les frais de la Justice ; les deux autres furent absous.

Les Portugais , contens de leur politique qui ne leur avoit coûté que de la patience , laissèrent aux Hollandois qui étoient dispersés dans les différentes parties du Brésil la liberté de retourner en Europe. Il paroît que les Hollandois ne firent aucune entreprise pour réparer leur perte : ils continuèrent la guerre contre le Portugal , mais , sans donner d'autres motifs que ceux qui l'avoient fait commencer avant cette disgrâce. Enfin s'apercevant qu'ils nuisoient à la République , sans lui causer aucun profit , parce que beaucoup de leurs Citoyens avoient des intérêts de commerce avec Lisbonne , ils résolurent de faire la paix & employèrent la médiation du Roi d'Angleterre Charles II , qui vouloit épouser l'Infante de Portugal.

Après plusieurs contestations de part & d'autre, les Portugais consentirent à envoyer un Plénipotentiaire aux Etats Généraux, & leur firent sentir qu'ils ne consentiroient jamais à leur céder les terres qu'ils avoient possédées au Brésil ; mais qu'ils leur donneroient un équivalent en argent. Ce Ministre étoit chargé de leur représenter combien la paix seroit avantageuse aux deux Nations ; que les intérêts de la Hollande & du Portugal étoient les mêmes aux Indes Orientales, par rapport à l'Espagne qui s'attribuoit des droits sur tout ce que la Hollande possédoit ; que la Cour de Portugal avoit fait publier l'année précédente un écrit qui contenoit ses offres, & qu'on ne lui avoit donné aucune réponse à ce sujet ; enfin qu'elle en demandoit une qui lui fit connoître la dernière résolution des Etats.

On ne fit pas beaucoup d'attention à ces représentations en Hollande, cependant on crut que les intérêts de l'Etat demandoient qu'on songeât sérieusement à la paix. La difficulté entre les Provinces-Unies ne fut que sur les matières qui en devoient faire l'objet, La

Gueldre, la Zélande & la Province d'Utrecht ne vouloient traiter que sur les demandes que l'on avoit déjà faites au Portugal ; mais la Hollande qui prévoyoit l'inutilité d'une conférence de cette nature, rejetta leur proposition. Le Ministre de Portugal offrit 1°. de donner pour équivalent quatre millions de cruzades ; ce qui revient à huit millions de florins Hollandois, en sucre, en tabac, en sel & autres marchandises ; 2°. de s'accommoder avec les Compagnies de Hollande touchant le prix du sel qu'elles faisoient prendre à *Saint Ubes* ; 3°. d'accorder la liberté du commerce dans toutes les Compagnies des Portugais pour toutes sortes de marchandises, à l'exception du bois du Brésil ; 4°. de payer ce qui étoit dû aux Brésiliens ; 5°. de faire publier la paix aussi-tôt que la ratification seroit arrivée.

Il s'éleva une contestation dans l'Assemblée au sujet de ces offres, sur la distribution de la somme offerte ; les uns vouloient qu'elle fût délivrée aux Actionnaires, & les autres aux Directeurs de la Compagnie d'Occident. Pendant cette contestation, l'Ambassadeur

d'Espagne demanda Audience aux Etats Généraux : il leur dit qu'aussi-tôt que son Maître auroit soumis le Portugal , il leur rendroit exactement toutes les places que les Portugais leur avoient enlevées , ou qu'ils avoient prises à la Compagnie des Indes Occidentales , depuis l'année 1641 , suivant le cinquieme Article de la paix de Munster. On vit dans cette occasion un parfait accord entre la Zélande & l'Espagne qui avoient toujours été fort opposées ; mais le Roi d'Espagne ne put effectuer ses promesses , parce qu'il ne réussit pas à faire la conquête du Portugal.

Enfin la paix entre le Portugal & les Etats Généraux fut signée le 6 Août 1661 , à la Haye , par le Comte de Miranda , Ambassadeur de Portugal & six Commissaires des Etats , & publiée le 10 du même mois. Les Articles furent dressés en latin au nombre de 26. L'importance de cette convention , en vertu de laquelle le Portugal est demeuré maître du Brésil , peut faire souhaiter de trouver ici ce que les Articles contiennent.

Le Roi & le Royaume de Portugal s'engagerent de payer aux Etats des

Provinces-Unies quatre millions de cruzades , évaluées à huit millions de florins de Hollande , & de faire cette somme en argent , en tabac & en sel. Ces Marchandises devoient être taxées au prix courant. Si la somme ne se trouvoit pas complete en argent ou en marchandises stipulées , le Roi se réservoit la liberté d'y suppléer à son choix , soit par quelques marchandises d'une autre espèce , soit en relâchant les droits que les Hollandois payoient sur d'autres marchandises achetées ou vendues en Portugal , & les Etats avoient le pouvoir d'établir des Commis pour l'exécution. Les paiemens devoient se faire en seize parties égales , dont la première se paieroit après la ratification du traité. Le Roi promettoit de faire rendre toute l'artillerie qui avoit été prise au Brésil , & qui seroit marquée des armes de la République ou de celles de la Compagnie des Indes Occidentales.

Les Hollandois auroient la liberté d'acheter tous les ans du sel à Saint Ubes au prix qu'il se vendoit en Portugal ; & si l'on ne pouvoit convenir du prix , on supprimeroit en leur faveur le partage du sel qui y avoit été intro-

dans les Indes Orientales & Occidentales demeurerait à ceux qui s'en trouveroient en possession , seul moyen d'entretenir la paix qu'on vouloit rendre durable entre les deux Nations.

La Compagnie Hollandoise des Indes Occidentales se plaignit beaucoup de ce traité : mais falloit-il continuer la guerre avec le Portugal , pour enrichir des particuliers , sans aucune certitude de la finir avec avantage ? D'ailleurs on ne pouvoit espérer de reprendre & de conserver le Brésil qu'avec une armée considérable & des peines infinies , parce que ce pays étoit plein de Portugais , qu'il étoit difficile de chasser , & qu'on n'avoit pas assez de monde pour garder les places. On a remarqué depuis long-tems que les Hollandois ne sont pas propres à faire des Colonies.

Les autres Articles du traité regardoient la sûreté du commerce des Hollandois en Portugal ; & la liberté d'y exercer leur Religion , pourvu qu'ils renfermassent cet exercice dans leurs vaisseaux , ou dans leurs maisons : mais , quoique le traité fût formel sur ce point , l'Inquisition est un Tribunal si redoutable aux Protestans , que peu de

Hollandois osent demeurer en Portugal, excepté dans la capitale & dans quelques Ports de mer, où ils sont sous la protection de l'Ambassadeur & des Consuls. Au Brésil & dans les possessions des Portugais en Afrique, il n'est pas sûr de professer une autre Religion que la leur, à moins qu'on n'y soit jetté par la tempête. D'ailleurs le commerce que les Hollandois y pourroient faire, dépend tellement des Gouverneurs & des autres Officiers des Ports, qu'on en reçoit des insultes qui en ont éloigné toutes les autres Nations. S'en plaindre à la Cour, c'est se jeter dans de si grands frais & de si ennuyeuses longueurs, que personne n'aime à s'y exposer. Ainsi cette liberté que le traité de 1661 accorde aux Hollandois comme aux Anglois de naviger dans toutes les possessions Portugaises d'Afrique & d'Amérique, n'est qu'une faveur apparente ou qui n'a quelque réalité que dans le Portugal même.

Si-tôt que les Portugais furent délivrés des Hollandois, ils songerent à étendre leurs possessions, s'avancerent au Midi, vers la riviere de Plata qui les sépare des Espagnols à son embou-

chure , & au Nord jusqu'à celle des Amazones. Les Isles qui sont à l'entrée de ce dernier fleuve leur parurent si bonnes & si convenables à leurs possessions du Brésil , qu'ils ne tarderent point à s'y établir. Ils passerent le fleuve , & , trouvant d'autres commodités dans la Guyane , ils s'en saisirent & s'en assurèrent la possession par des Forts , en prétendant que toutes ces terres étoient de la possession du Brésil. Ils se sont même avancés jusqu'au Cap-d'Orange qui les sépare actuellement des François.



CHAPITRE IV.

*Position & Description de la
Guyane.*

L'ORDRE Géographique demandoit que nous missions la Guyane entre le Pérou & le Brésil : mais ces deux vastes pays étant joints l'un à l'autre , nous avons cru devoir faire entrer le Lecteur dans le second , après avoir parlé du premier.

On donne le nom de Guyane au pays qui s'étend le long de la mer du Nord , du Sud-Est au Nord-Ouest , entre les deux embouchures des fleuves des Amazones & d'Orinoque , depuis le deuxieme degré jusqu'au huitieme de latitude Septentrionale , & entre le trente-quatrieme & le quarante-cinquieme de longitude Occidentale. Suivant la carte que M. d'Anville a donné de l'Amérique Méridionale , il s'étend depuis le quatrieme degré de latitude Méridionale jusqu'au huitieme quarante minutes de latitude Septen-

trionale, & entre le trente-quatriem^e & le cinquante-deuxieme de longitude Occidentale. Il y met une chaîne de montagnes parallele à l'Orinoque, à la droite de ce fleuve, & une autre dans l'intérieur du pays environ à cinquante lieues au Nord de la partie Orientale du fleuve des Amazones dans la Guyane Portugaise. On prétend que ces dernieres montagnes abondent en mines de divers métaux. On divise ce pays en quatre parties qui sont *la Guyane Espagnole, la Guyane Française, la Guyane Hollandoise, & la Guyane Portugaise.*



ARTICLE I.

Guyane Espagnole.

LES Espagnols occupent la Côte la plus Septentrionale de la Guyane, le long & à la droite de l'Orinoque, vers ses embouchures dans la Mer du Nord, où ils ont la ville de *Saint Thomas*, située à la gauche du même fleuve, vers le huitième degré de latitude & le quarante-quatrième cinquante minutes de longitude Occidentale.

ARTICLE II.

Guyane Française.

LA Guyane Française occupe environ cent lieues de Côte, du Sud au Nord-Ouest, depuis le deuxième degré de latitude Septentrionale jusqu'au sixième, & depuis le Cap-Nord de la Guyane Portugaise au Sud, jusqu'à l'embouchure de la rivière de *Maroni* qui la sépare de la côte de Surinam ou de la Guyane

Isle de
Cayenne.

Hollandoise. Les François sont principalement établis dans l'Isle de *Cayenne*. Elle est située depuis le quatrième degré jusqu'au cinquième de latitude Nord, & vers le trente-cinquième vingt minutes de longitude Occidentale.

Nous avons dit dans le Tome XXII^e de cet Ouvrage, page 410, que nous ne donnerions la description de cette Isle qu'à l'Article des Isles de l'Amérique Méridionale ; mais, comme elle est une Isle du fleuve Orinoque, non de la mer, nous croyons devoir en parler ici.

Elle est formée par deux bras de l'Orinoque, & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Elle est fort haute sur le bord de la mer, & si marécageuse dans son milieu, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre. Les marais sont couverts de mangles fort épais qui croissent jusque dans l'eau de mer, & dont l'entrelassement forme une espèce de chaussée, sur laquelle, en certains endroits, on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues, sans mettre pié à terre. La situation de la ville est à l'Occident de l'Isle ; la nature & l'art ont également contribué à la

fortifier. Son enceinte, qui est fort basse, forme une hexagone irrégulier, avec cinq bastions munis de plusieurs pièces de canon : les fossés ont peu de profondeur & sont mal entretenus. Outre l'Etat-Major, il y avoit autrefois un Conseil Souverain, où le Commissaire Ordonnateur présidoit dans l'absence du Gouverneur. Les habitans se retirent dans leurs habitations & laissent la ville si déserte ; que, selon Barere, dans sa nouvelle relation de la France Equinoxiale, on y pourroit tuer dans les rues un homme en plein jour, sans risque d'être apperçu. Aux grandes fêtes, ou dans les tems de revues, elle est assez peuplée : on y voit arriver les habitans de toutes parts, avec une suite nombreuse de Nègres qui portent des provisions de toute espèce.

Barere, dans l'Ouvrage cité, dit que cette ville est composée d'environ cent cinquante maisons, la plupart construites de terre : il y en a cependant quelques-unes de charpente à deux étages & couvertes de bardeaux. Celle du Gouverneur est assez commode. L'Eglise Paroissiale de Cayenne est le plus bel édifice du pays ; mais elle est petite.

Les habitans de Cayenne sont affables & laborieux. Ils reçoivent civilement les Etrangers. Leur langage est un mélange de Nègre & de François. Cela vient de ce que l'on est obligé de confier le soin des enfans aux Nègresses qui leur apprennent une multitude de mots Afriquains. Les femmes de Cayenne sont belles & bien faites, & la plupart ont naturellement beaucoup d'esprit. Une propreté, pour ainsi dire naturelle, leur cause une santé solide & n'augmente pas peu leurs charmes. Dans ce pays, comme dans les autres cantons de l'Amérique, les maris sont obligés, pour satisfaire à la vanité des femmes, de dépenser des sommes immenses à l'arrivée de chaque vaisseau, & leurs affaires en souffrent beaucoup. Une loi contre le luxe feroit la richesse des Colonies.

Divers changemens arrivés à l'Isle de Cayenne, depuis les premiers établissemens y ont causé des pertes qu'on a eu peine à réparer. Barere en rapporte quelques-uns, dont les circonstances ne se trouvent point dans les Histoires du tems. Dès l'origine de la Colonie, les François s'étoient attachés à faire

valoir leurs plantations avec autant de zèle que d'habileté. Le profit que les navires Marchands tiroient du commerce excita la jalousie des Hollandois qui, depuis long-tems, étoient en possession d'aller vendre leurs marchandises & leurs denrées aux Colonies Françaises. En 1676 ils envoyèrent onze vaisseaux pour s'emparer de l'Isle, ce qu'ils firent par surprise. Alors ils augmentèrent les fortifications & l'artillerie de la ville, & y mirent une garnison de quatre cens hommes : mais ils ne jouirent pas long-tems du fruit de leur conquête : le 20 Décembre de la même année une escadre de six vaisseaux sous le commandement du Maréchal d'Etrées reprit Cayenne, chassa les Hollandois de toutes les possessions qu'ils avoient dans ce pays & rasa tous leurs Forts. Alors les François songèrent à s'affermir dans leur Isle & dans le continent voisin. Tout ce qui pouvoit être utile au commerce fut cultivé avec beaucoup d'ardeur. On attira des vaisseaux Marchands pour faire valoir les productions de la Colonie, & quantité de nouvelles familles y allèrent s'établir. Les Flibustiers ne contribuerent pas peu à ses

progrès , par les richesses qu'ils y apportèrent de la mer du Sud , d'où les moins heureux revenoient avec huit ou dix mille piaſtres. Enfin Cayenne ſe trouvoit aſſez bien peuplée , lors que Ducasse y arriva en 1688 , dans la vue de ſurprendre Surinam. Il engagea la plus grande partie des habitans à ſ'embarquer avec lui. Cette expédition eut ſi peu de ſuccès que preſque tous les Volontaires furent faits priſonniers & transportés aux Iſles Françoises où ils ſ'établirent.

L'Iſle de Cayenne n'a pu , depuis ce tems , réparer la perte de ſes habitans. Du tems de Barere , on n'y comptoit que quatre-vingt-dix François. Diminution bien conſidérable : on aſſure que , dans une revue qui ſ'étoit faite peu de tems auparavant , ils'étoit trouvé cent vingt-cinq Indiens , hommes , femmes & enfans , & quinze cens Nègres capables de travailler. Avec ſi peu de proportion entre les maîtres & les eſclaves , l'ordre ſ'y ſoutenoit. On y voyoit ſoixante fabriques de roucou , dix-neuf ſucreries & quatre indigoteries. Tous les eſclaves au-deſſus de ſoixante ans & au-deſſous de quatorze don-

noient au Domaine sept livres & demie pour la Capitation annuelle qui se paie en denrées du pays, & qu'on faisoit monter alors à six ou sept mille livres.

L'Isle presqu'entiere, dit encore Barere, est une terre sabloneuse relevée de montagnes ou de collines sur lesquelles on cultive les cannes à sucre, le roucou, l'indigo, le cacao, le café, le gros mil, le manioc & d'autres racines. Le reste du terrain est si bas & si marécageux en quelques endroits, qu'on ne peut aller par terre, comme on l'a déjà dit, d'un bout de l'Isle à l'autre. On y voit quantité de chevaux, depuis que les Anglois de Boston y vont régulièrement pour le commerce. Ces animaux coûtent peu à nourrir : on ne les enferme point ; après leur avoir ôté la selle & la bride, on les laisse paître à leur gré. On y nourrit, en outre, des moutons, des chèvres & du gros bétail. On ne manque jamais de mettre, tous les ans, au mois de Septembre, le feu aux savanes pour les engraisser, & en faire de bons pâturages : ces terres brûlées avant la saison des pluies produisent d'excellente herbe. Le bœuf & le mouton de Cayenne

passent pour les meilleurs des Isles. Pour faire multiplier les bestiaux , on n'en tue pas beaucoup , encore faut-il une permission du Gouverneur. Le plus grand obstacle à leur multiplication vient des tigres , principalement de ceux qu'on appelle dans le pays *Tigres rouges* , & qui passent du continent à la nage pour chercher leur proie. On est souvent obligé d'assembler tous les Nègres & les Indiens chasseurs , pour donner la chasse à ces furieux animaux. Celui qui en tuoit un recevoit autrefois un de ces gros fusils qu'on nomme *Boucaniers*. C'est encore l'usage aujourd'hui de promener la mâchoire du tigre dans les habitations , & chacun fait son présent au vainqueur.

§. I.

Propriétés de l'Isle de Cayenne.

QUOIQUE cette Isle soit en général remplie de bois , il y a cependant des endroits où il est si rare , qu'on est obligé de brûler dans les fabriques des cannes de sucre qu'on a passées deux fois au moulin & où il n'y a plus rien

à tirer. Le séjour des plantations est beaucoup plus agréable que celui de la ville. L'abondance y règne, principalement à l'arrivée des vaisseaux : on y fait bonne chère. Il n'y a point d'habitant aisé qui n'entretienne une basse-cour, où l'on fait élever quantité de volaille dont on vante le goût, parce qu'avant de la tuer, on la nourrit quelque-tems de mil. La campagne fournit toutes les espèces de gibier qui se trouvent dans le continent ; le poisson est excellent dans les rivières & sur la côte. Chaque plantation a son jardin.

Les arbres fruitiers de l'Europe ne s'accommodent point du climat de l'Isle : mais les herbes potageres y croissent très-bien. On y trouve en abondance de la laitue, du cerfeuil, de la pimprenelle, de la chicorée & du céleri. On y cultive de petits pois, des citrouilles, des potirons, des melons d'eau d'un goût délicieux qui désaltèrent fort agréablement dans les grandes chaleurs.

Tous les fruits de l'Amérique Méridionale y viennent avec peu de soin,



§. II.

Plantes de Cayenne.

LE Tayon est une plante du pays, dont les feuilles se mangent comme les épinards, & dont les racines servent de nourriture aux esclaves.

On apprête encore en épinards les feuilles d'une plante qui ne diffère du *Pytalacca* ordinaire que par la petitesse de son fruit. Barere croit que c'est la même plante qui a dégénéré dans ce climat.

Les figues de Cayenne sont fort bonnes : la vigne y croît admirablement bien : mais on a beaucoup de peine à sauver le raisin des oiseaux & des fourmis. Il est facile d'en avoir dans son jardin pendant toutes les saisons. On parrage la treille en deux, on la coupe alternativement, c'est-à-dire, d'un mois à l'autre. Les grosses pluies d'hiver l'empêchent cependant de mûrir parfaitement, ou du moins de conserver un petit goût d'acide dans sa maturité. On a tenté plusieurs fois, & toujours avec succès, d'en faire du vin.

Il est très-bon & facile à garder, pourvu qu'on le laisse fermenter sept à huit jours avant de le mettre en bouteille.

§. III.

Climat de l'Isle.

LE climat de Cayenne est fort pluvieux, mais sain. On n'y connoît point le mal de Siam qui fait tant de ravages à la Martinique & à Saint Dominique. Les fièvres malignes & la petite vérole y sont rares. On n'y ressent pas non plus ces vives chaleurs qui font la principale incommodité des autres Isles.

Un vent d'Est qui s'élève tous les jours sur les neuf heures du matin y rafraîchit l'air. L'humidité y est excessive : il y pleut neuf mois entiers de l'année, & c'est ce tems de pluies que l'on nomme *Hiver*. Cette saison commence à se déclarer par des grains qui sont fréquents dans le mois d'Octobre & qui s'appellent *Pluies d'Acajou*, parce que ces fruits mûrissent alors. Ils sont suivis des pluies continuelles & si abondantes, que les cases même sont inondées : mais les bestiaux trouvent

par-tout de bons pâturages. Pendant les trois mois de sécheresse, la terre est si sèche & si aride qu'il arrive souvent que la pâture & l'eau manquent à la fois; une partie des chevaux & des bœufs périt de faim & de soif. Les Moustiques, les Maringoins, les Maks, les Chiques, les Tiques, les Pous d'Agouthy & ceux des bois, les Fourmis, les Raverds ou Scarabées & les Crapauds, feroient d'autres fléaux de l'Isle par le nombre & leur voracité pendant l'été, si tous ces insectes ne se faisoient une guerre mutuelle qui les détruit. Rien n'est plus singulier qu'une Fourmi passagere qu'on appelle vulgairement *Fourmi-Coureuse*. Aussi-tôt qu'elle arrive dans un canton, elle y tue tout, Mouches, Guêpes, Raverds, Araignées & jusqu'aux Rats: de quelque grosseur qu'ils puissent être, elles en font des squelettes.



§. IV.

*Maladies auxquelles les Habitans de
Cayenne sont sujets.*

AVANT que l'Isle de Cayenne fût défrichée, les habitans étoient sujets à d'affreuses maladies. La plupart des Nègres mouroient presqu'en naissant, d'un mal auquel on ne trouvoit point de remède. Il est fort diminué aujourd'hui. Barere remarque qu'on lui donne improprement le nom de *Cathare*. C'est, selon lui, une convulsion universelle ou un véritable *Tethanos*. S'il attaque principalement les Négrillons, il n'épargne pas non plus les Nègres d'un âge avancé : mais on n'a jamais vu de Blanc qui en ait été saisi. Le tems où les enfans y sont plus sujets est l'espace de neuf jours après leur naissance ; s'ils les passent, sans aucune apparence du mal, on les croit hors de danger & les femmes ne craignent plus de les exposer à l'air. Ceux qui naissent avec cette maladie meurent aussi-tôt. Les premières marques sont la difficulté que ces enfans ont à sucer le lait, parce qu'ils

ont une petite convulsion à la mâchoire, & leur cri est gêné. La mâchoire continue ensuite de se ferrer ; les extrémités deviennent roides & des mouvemens convulsifs qui sont les avant-coureurs de la mort, enlèvent l'enfant.

Les adultes résistent plus long-tems. A cet âge le mal se manifeste par une douleur qu'on sent au cou : les malades disent qu'ils y en sentent une telle que leur feroit une corde qui leur ferreroit violemment le cou. La mâchoire se resserre & ne laisse plus de passage à la nourriture ; les bras & les jambes deviennent si roides, qu'en prenant le malade par la tête ou par les piés, on le leve comme une pièce de bois : cependant la roideur des membres n'est pas si continue, qu'il n'arrive quelquefois des contractions involontaires. Ces accidens fatiguent si fort les malades qu'ils leur font jeter les hauts cris : ils demandent qu'on leur tienne la tête un peu élevée pour leur faciliter la respiration. Ce qui est encore plus singulier, c'est que ce mal cause une faim insatiable. La fièvre survient : des sueurs abondantes se répandent par-tout le corps, & les douleurs augmentant, on

meurt avec d'horribles convulsions.

Barere prétend qu'il a guéri plusieurs Nègres atteints de ce mal. Il commençoit par les arroser plusieurs fois le jour avec l'eau la plus fraîche qu'il pouvoit trouver , & continuoit ces aspersions jusqu'à ce qu'il s'aperçût que le mal diminuoit. Pour soutenir les forces du malade , principalement dans l'âge avancé , il lui faisoit prendre des bouillons , peu à la fois , mais souvent , & quelques cuillerées de vin dans l'interval. Il faisoit usage du mercure doux , mêlé avec des purgatifs tels que la rhubarbe , le diagrede & le jalap. L'extrait d'Aloës lui réussissoit quelquefois. Il donnoit encore aux malades des médecines composées d'une infusion de séné avec la manne & les autres purgatifs ordinaires. Depuis que les Nègresses ont reçu ces leçons , elles ne voient pas plutôt leurs enfans atteints des premiers symptômes du mal , qu'elles les baignent sans préparation & les arrosent ensuite avec beaucoup d'eau.

Le *Makague* ou *Ver de Cayenne* est de la grosseur d'un tuyau de plume , long d'un pouce ; sa couleur est un brun foncé ; sa figure approche de celle de

364 H I S T O I R E

la chenille. Il naît sous la peau, aux jambes, aux cuisses, près des articulations, principalement au genou. Il se fait d'abord sentir par une démangeaison qui est bientôt suivie d'une tumeur sur la peau. On la laisse grossir & on la perce. On y trouve l'animal nageant dans le sang. La manière de l'en tirer est de presser simplement la peau & de le prendre avec un petit morceau de bois fendu. Pour hâter la maturité de la tumeur, on l'enduit de la crasse qui se trouve dans les pipes à fumer. Après l'opération la plaie se ferme d'elle-même. Cet animal attaque, sans distinction, les Indiens, les Nègres & les Créoles, même les Etrangers,

§. V.

Productions de l'Isle de Cayenne.

LES François de Cayenne avoient fait, pendant quelque-tems, un commerce assez avantageux avec les habitants de la rivière des Amazones, en esclaves, en poisson sec & en hamacs; mais les Portugais, voulant s'y établir, faisoient massacrer tous ceux qu'ils y

trouvoient & qui pouvoient s'opposer à leurs vues.

On s'est accommodé avec eux, & on y fait aujourd'hui le commerce en sucre & en roucou. Avec ces deux denrées, l'Isle de Cayenne produit du coton & de l'indigo. Elle est en même-tems très-fertile en maïs & en manioc. Il y croît de la casse, des papaias, des pommes d'acajou, de la vanille & de la pite, espèce d'herbe, dont la côte se taille comme le chanvre. Le fil en est plus fort & plus fin que la soie. Frager croit que le commerce de ce fil ruineroit celui de la soie, si l'usage en étoit établi en Europe.

L'ébène noire, la verte, le bois de hêtre, le bois de violette, & plusieurs autres bois de teinture & de menuiserie sont fort communs dans cette Isle.

On y cultive du Caffé depuis 1721. Quelques déserteurs François qui étoient passés à Surinam se flatterent d'obtenir leur amnistie du Gouverneur de Cayenne, en lui apportant quelques fèves de Caffé que les Hollandois avoient déjà commencé à cultiver avec succès dans leur Colonie. On les mit en terre. Trois piés de Caffé, qui leve-

rent en peu de tems , produisirent une prodigieuse quantité de fèves qui furent distribuées aux habitans , & , dans peu d'années , l'Isle en fut pourvue : mais la forme differe beaucoup de celui d'Arabie.

Le Caffé de Cayenne ne s'élève guère qu'à la hauteur de dix piés. La racine produit une tige droite de deux pouces de grosseur par le bas , branchue dès la naissance. Ces branches , qui sont opposées les unes aux autres en croix & deux à deux , s'étendent à la ronde jusqu'à trois ou quatre piés & font un arbrisseau assez touffu , de forme pyramidale. Les feuilles croissent aussi deux à deux , semblables à celles du laurier franc , mais plus grandes. Leur longueur commune est d'un demi pié. Elles sont d'un verd foncé par dessus , d'un verd pâle par dessous & un peu ondées sur les bords. De leurs aisselles sortent , par étages , des fleurs assez serrées , presque sans odeur. Chacune forme un petit tuyau blanc , approchant de celui du petit jasmin , & divisé par le haut en cinq parties. Il se change en baie verte qui prend la couleur de cerise en mûrissant. Il contient

deux semences, ou deux fèves convexes d'un côté, applaties de l'autre : chacune est renfermée dans une capsule blanchâtre.

La saison où le Caffé donne du fruit est celle des pluies. On doutoit d'abord s'il pourroit s'accommoder au climat. L'extrême sécheresse de l'été en faisoit périr beaucoup, & les pluies excessives de l'hiver empêchoient les fruits de mûrir, ou pourrissoient les racines à mesure qu'elles s'étendoient en terre. On avoit encore une peine infinie à garantir les nouveaux plans des fourmis & des autres insectes qui les dévoroient. Aujourd'hui les arbres croissent très-bien, & , lorsqu'ils ont atteint leur grandeur naturelle, ils fournissent chacun douze livres de Caffé. On assure que le Caffé de l'Isle de Cayenne étant vieux approche beaucoup du Moka. On en tire deux récoltes, la première au mois de Juin, la seconde vers le mois de Décembre. L'arbre s'accommode mieux d'un terrain élevé que des fonds bas. Il croît mieux aussi dans les terres noires & grasses que dans les terres sabloneuses. Enfin il se multiplie plus aisément par

la graine que par les boutures.

En 1735 on planta du cacao dans l'Isle de Cayenne, & les progrès firent concevoir de grandes espérances. Barere prétend que le coton de Cayenne est plus fin & plus beau que celui des autres Isles. C'est du coton qu'on nomme *Arbrisseau*, parce qu'il s'élève à la hauteur de dix ou douze piés.

La Pite, qui est cultivée avec soin dans l'Isle, fournit, comme nous venons de le dire, une très-belle filasse. Les Indiens la teignent en toutes sortes de couleurs.

§. VI.

Animaux de l'Isle de Cayenne.

ON voit dans cette Isle des Tigres; des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutils & des Sapajous. L'Agoutil est de la grosseur d'un Lièvre, de la couleur du Cerf; a le museau pointu, de petites oreilles, les jambes courtes & menues.

Le Sapajou de Cayenne est une espèce de petit Singe, d'un poil jaunâtre. Il a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant;

mais voleur & très-sensible au froid ,
comme les Sagouins du Brésil.

On trouve dans cette Isle de fort
gros Serpens , mais qui sont peu veni-
meux.

Entre plusieurs sortes d'oiseaux , les
Perroquets y sont d'une beauté singu-
lière. Ils apprennent facilement à par-
ler. Les Indiens ont l'art de leur faire
croître des plumes de diverses couleurs
en les frottant du sang de certains rep-
tiles. Les bois sont peuplés de Fla-
mands , de petites Perriques , de Coli-
bris , d'Acos & de Toucans. L'Acos
est un oiseau de la grosseur d'un Poulet
d'Inde , qui a le plumage noir sur le
dos & blanc sur l'estomac , le bec court
& jaune , la marche fiere & la tête or-
née de petites plumes relevées en pa-
nache. Le Toucan est rouge , noir &
jaune. Il est de la grosseur d'un Pigeon.
On admire son bec qui est presque aussi
gros que son corps & rayé de bandes
noires & blanches : on le prendroit
pour de l'ébène & de l'ivoire. Sa lan-
gue est une simple plume fort étroite.
Les Flamands de Cayenne ne sont pas
plus gros que nos Poules. Ils volent
par bandes comme nos Canards. Leur

plumage est d'un si beau rouge, que les Indiens s'en font des couronnes.

§. VII.

Isles voisines de Cayenne.

A quatre lieues de Cayenne, on trouve cinq petites Isles qui, suivant la tradition des Sauvages, tenoient autrefois à celle de Cayenne. Les deux plus éloignées, qui sont à peu près de la même grandeur, & qui se présentent en pointe de mamelon, se nomment *les deux Mamelles*, ou *les Fils* : les trois autres sont *le Pere*, *la Mere* & *la Malingre*. La plus grande n'a pas plus de trois quarts de lieues de tour. Ce sont moins des Isles que des Rochers tout couverts de fourmilieres. Ils sont cependant remplis de bois, où l'on trouve une prodigieuse quantité de gibier. On y reléguoit autrefois ceux qui avoient mérité quelque punition dans la Colonie. Aujourd'hui les habitans de l'Isle vont faire entre ces rochers la pêche de l'Espadon & de la grosse Tortue de mer.

ARTICLE III.

Guyane Hollandoise.

LA Côte de Surinam , qui appartient aux Hollandois , est située au Nord-Ouest de l'Isle de Cayenne. Elle prend son nom d'une riviere qui se jette dans la mer du Nord , & dont l'embouchure est située vers le sixieme degré trente minutes de latitude Septentrionale. Cette côte a appartenu aux François; mais ils la trouverent trop malsaine & l'abandonnerent. Les Anglois s'en étoient emparés; mais ils la cederent aux Hollandois par le traité de Breda de l'an 1667. & par celui de 1674. Ces derniers y ont construit la ville de *Surinam* qui est située à quatre-vingt lieues au Nord de Cayenne, sur la riviere de ce nom, & sur une hauteur environnée de marais, ce qui est cause que l'air y est mal sain; la *Nouvelle Middelbourg*, sur la même riviere, le *Fort de Zelande* sur la côte, avec un Bourg de quatre cens maisons, &c. Ils y ont trois Eglises & les François ré-

fugiés qui s'y sont établis y ont un Ministre. Cette Colonie est aujourd'hui florissante & s'étend assez loin dans les terres. On y compte huit cens familles, outre les Indiens & les Nègres. Il y a plus de quatre cens plantations le long des rivières. Il y a un assez grand nombre de Juifs qui sont établis dans un village. La Colonie est partagée en huit districts qui forment autant de Compagnies de milice Bourgeoise. Il y a en outre quatre Compagnies de troupes réglées en garnison dans divers Forts de la côte.

§. I.

Infectes de Surinam.

MARIE SIBILLE MÉRIAN, née à Francfort sur le Mein, alla à Surinam en 1699, exprès pour connoître les différents infectes de ce pays, & les des-
 fina avec une élégance extraordinaire. On en trouve l'extrait dans le quatorzième Volume de l'Histoire Générale des Voyages. Nous parlerons ici de ceux qui nous ont paru le plus dignes de l'attention du Lecteur.

Le *Kaberlaque* tient le premier rang dans la collection de M^{lle}. Mérian. C'est un insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui s'attache à toutes sortes d'alimens. Il aime particulièrement l'Anana. Ce petit animal jette sa semence en monceau & l'enveloppe d'une toile fine, comme font quelques-unes de nos Araignées. Lorsque les œufs sont parvenus à leur maturité, les petits rongent eux-mêmes cette espèce de coque, sortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des fourmis, ils entrent facilement par les fentes, les serrures, dans les coffres & les armoires où ils détruisent tout. Lorsqu'ils sont arrivés à leur grandeur ordinaire, leur peau se fend & il en sort un *Kaberlaque* ailé, mou, blanc, & la dépouille reste vuide.

On trouve sur l'Anana une chenille qui se change en féve au bout de dix jours : huit jours après il en sort un fort beau papillon.

On trouve encore sur la couronne du même fruit un petit ver fort rouge qui file un coton fort mince dans lequel est enveloppée une petite féve. C'est le même ver qui mange & digère

la Cochenille & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Sur un petit fruit , nommé *Zurfack* à Surinam , jaune en dehors , rempli de pepins noirs , dont la moëlle est blanche & qui croît sur une plante ramieuse , on trouve une belle Chenille verte , qui se transforme en fève brune , d'où sort un papillon noir & blanc , auquel on donne le nom de *Papillon Nocturne*. Les Hollandois lui donnent celui d'*Uyl* qui signifie *Hibou*. C'est le *Phalana* des Grecs & des Latins. Il a une double trompe qu'il dispose tellement pour sucer le miel des fleurs , qu'elle ne paroît qu'un seul tuyau. Après avoir tiré leur nourriture , ils replient cette trompe & la cachent sous les poils de leur tête , de manière qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit , sont vigoureux & vivent long-tems. Lorsqu'on les examine avec le microscope , on voit que la poussière fine qui couvre leurs ailes y forme des plumes comme celles d'une poule tigrée. Le corps est velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil jusque sous les yeux. La trompe

ressemble à la gorge d'un Canard ou d'une Oie : les piés & les cornes sont d'une grande beauté.

La plante du Manioc, dont la racine sert à faire le pain qu'on nomme *Cassave*, nourrit sur ses feuilles une Chenille brune qui, se changeant en féve, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs où l'on cultive cette plante en sont ordinairement remplis. On y trouve aussi un Papillon nocturne qui fait beaucoup de ravages, qui est admirablement tacheté de noir, de blanc & d'orangé. Un Serpent tacheté des mêmes couleurs s'entortille souvent autour de la même plante.

Sur le Chardon qui se nomme *Maccacai*, dont les hommes & les animaux mangent le fruit qui est jaune & rouge, il se forme une Chenille qui devient un beau Papillon nocturne. La même plante est le siège d'une autre espèce de Chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'assemblent en grand nombre, s'attachent tête à queue, & forment un grand cercle. Si l'on rompt le cercle en en arrachant quelques-unes, elles se réunissent aussi-tôt. Les Papillons qui en sortent sont aussi nocturnes. En con-

fidérant les deux espèces avec le microscope, leur peau paroît ressembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant que leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuse. Tous leurs poils paroissent des épis d'orge. M^{ne}. Mérian observa que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons transparents ont des écailles.

Les Cerises de cette partie de l'Amérique ne sont pas comparables aux nôtres pour le goût; mais leurs fleurs qui sont rouges & blanches nourrissent deux Chenilles jaunes qui, se changeant en fèves, deviennent de grands & beaux Papillons.

Le Jasmin des Indes nourrit de ses feuilles une Chenille couronnée qui devient un beau Papillon ondé. Il a six taches blanches au dehors, bien rangées sur ses deux ailes qui sont rouges & noires par dessous. Cet insecte, examiné avec le microscope, est d'une si grande beauté qu'il parut impossible à l'Auteur d'en donner une description complète.

Le Cotonier de Surinam croît si vite, que six mois après avoir été semé, il

devient un arbre de la grandeur du Coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes sont un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de fleurs , les unes rouges, les autres d'un jaune de soufre. Les premières ne donnent aucun fruit, mais le coton vient des jaunes. A la fleur succède un bouton qui grossit & devient de couleur brune dans sa maturité, se fend alors & montre ce qu'il renferme. C'est un coton d'un beau blanc, composé de trois parties, dont chacune contient une semence noire à laquelle il est attaché. On le file pour en faire de la toile.

Cet arbre nourrit deux sortes de Chenilles ; l'une noire , de laquelle sort cependant un Papillon qui est de la couleur du coton ; l'autre blanchâtre qui forme un Papillon nocturne, couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux serpens , marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ses ailes on voit de petites pustules, dont les couleurs sont admirables : ce sont de petites touffes de plumes rouges, bleues dorées & argentées. Les extrémités des ailes s'élè-

vent vers la queue , comme d'autres petites houppes de belles plumes ; ses cornes paroissent deux petits serpens noirs.

Un arbre de Surinam , qui se nomme *Palissade*, & qui sert à la construction des cabanes Indiennes , porte des fleurs jaunes si épaisses & si pesantes , que la branche courbée sous leur poids , se relève lorsqu'elles sont tombées. Les gousses qui contiennent la semence forment comme un balai de bouleau & servent effectivement à balayer. Elles sont remplies d'une graine qui ressemble au millet pour la figure & la grosseur. C'est sur cet arbre qu'on voit trois fois l'année une espèce de Chenilles jaunes , rayées de noir & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle , elles quittent leur première peau , pour en prendre une de couleur orange , avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche pas qu'elles ne gardent leurs pointes. Quelques jours après elles prennent encore une nouvelle peau ; leurs pointes disparaissent alors & elles se changent en fèves qui deviennent des Papillons nocturnes.

Sur la Banane qui tient lieu de pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair qui produit un très-beau Papillon & qui ne se transforme en féve qu'après avoir changé de peau.

Le *Prunier de Surinam* devient ordinairement aussi haut que le Noyer l'est en Europe, & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du Sureau : le fruit pend en grappes. On observe comme un effet assez singulier qu'il excite une sueur, dont la couleur tire sur le roux qui est aussi la sienne. Les Chenilles qu'on y trouve sont cependant vertes. Elles sont toutes hérissées de pointes : il en sort des Papillons bleus.

Le Melon d'eau a la chair brillante comme le sucre, & fond dans la bouche, en y répandant un goût fort agréable. Il est la résidence d'une grosse Chenille quarrée, bleue devant & derrière, & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante, comme le Limaçon : il en sort un Papillon nocturne qui est assez ordinaire.

380. HISTOIRE

L'arbre nommé *Cafchou* produit une pomme de même nom. On en distingue deux sortes ; une dont la fleur est blanche & le fruit jaune , l'autre dont les fleurs & les fruits sont rouges ; mais leurs feuilles se ressemblent. Les pommes , quoiqu'aigres & astringentes , sont assez bonnes cuites. On en tire une liqueur qui est fort spiritueuse & enivre. Elles ont une excrescence en forme de rognon : c'est ce qu'on nomme *Cafchou* : elle est d'une âcreté si mordante qu'elle peut servir de caustique. En la faisant griller , on s'en sert contre la dysenterie & contre les vers qui s'engendrent dans le corps humain. Elle a le goût des Châtaignes. Les fleurs croissent comme une couronne autour des branches. Deux sortes de Chenilles se nourrissent des feuilles de cet arbre. De l'une il sort un beau Papillon transparent , de l'autre un Papillon nocturne.

Sur les Limoniers de Surinam , il se trouve des Chenilles brunes à taches blanches. Ces arbres viennent dans les forêts & croissent de la hauteur d'un Pommier. Ils donnent quantité de petits Limons qui se mangent avec toutes

fortes de mers. Les feuilles n'ont que la moitié de la grandeur des Citronniers ordinaires : les fleurs sont petites à proportion ; elles rendent une huile précieuse. On voit avec étonnement la multitude de Chenilles qui s'attachent sur ses feuilles. Elles sont brunes & blanches , ont sur la tête deux cornes jaunes , dont elles se défendent & attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en fèves brunes , elles deviennent des Papillons noirâtres , tachetés de blanc & de rouge.

De petits insectes blancs qui se trouvent aussi en grand nombre sur les Limoniers se transforment en Escarbots blancs & noirs.

La plante de la Guaiave est un réceptacle commun pour les Chenilles , les Araignées , les Fourmis , & pour une espèce d'Oiseaux que les Hollandois ont nommés *Colobritgens*. Ces Oiseaux servoient autrefois de nourriture aux Prêtres du pays , qui n'avoient pas même la liberté de manger autre chose. La description qu'on en donne ne paroît convenir qu'au *Cofibri*. Ils pondent quatre œufs comme les autres Oi-

seaux , & les couvent. Ils volent avec rapidité , suçent le miel des fleurs , en étendant leurs aîles dessus : ils s'arrêtent dans l'air , sans le moindre mouvement. Leurs couleurs sont plus belles que celles du Paon.

Les Araignées qui se retirent sur cette plante s'établissent dans les cocôns de Chenilles. Elles sont couvertes de poil ; elles sont armées de dents aiguës , dont la morsure est accompagnée d'une certaine liqueur qui la rend fort dangereuse. Elles surprennent les Colobritgens dans leurs nids , les tuent & suçent leur sang. Elles se nourrissent encore de Fourmis qu'elles attrapent facilement sur les arbres , parce qu'ayant huit yeux , dont deux regardent en bas , deux en haut , deux d'un côté , deux de l'autre , il est impossible aux Fourmis de les éviter. Elles changent de peau comme les Chenilles.

Une autre espèce d'Araignée porte ses œufs sous le ventre , dans une espèce de croûte où elle fait ses petits. Elle a aussi huit yeux , mais ils sont placés avec moins d'ordre que ceux des grosses.

On trouve à Surinam des Fourmis

aîlées & d'une grandeur extraordinaire. Elle dépouillent dans une seule nuit les arbres de toutes leurs feuilles & les emportent dans leurs nids , non pour leur nourriture , mais pour celle de leurs petits qui ne sont que des vers. Dans un pays si chaud , elles ne sont pas obligées de faire des provisions pour l'hiver : mais elles font dans la terre des caves qui ont quelquefois plus de huit piés de haut & que les hommes ne feroient pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu où il ne se trouve point de passage , elles savent se faire des ponts : la premiere se met au bord sur un petit morceau de bois qu'elle tient serré de ses dents ; une seconde s'attache à la premiere , une troisieme à la seconde , une quatrieme à la troisieme & successivement. Dans cette situation elles se laissent emporter au vent , jusqu'à ce que la dernière soit poussée de l'autre côté , où elle trouve aussi le moyen de s'attacher. Alors cette chaîne sert de pont à toutes les autres pour passer. Ces Fourmis sont toujours en guerre avec les Araignées & les autres insectes du pays. Elles sortent de leurs cavernes une fois

tous les ans en essains innombrables qui s'introduisent dans les édifices , en parcourent tous les appartemens , tuent & sucent tous les insectes qu'elles y trouvent. Lorsqu'elles rencontrent une grosse Araignée , elles se jettent dessus en si grand nombre qu'elles la dévorent en un instant. Les habitans de la maison sont eux-mêmes forcés de prendre la fuite , sans autre motif , sans doute , que l'incommodité ; car on assure qu'elles n'attaquent pas les hommes. Après avoir nettoiyé un édifice , elles passent dans une autre où elles en font autant , & retournent ensuite dans leurs cavernes.

Les Chenilles de la Guaiave sont de différentes couleurs. On en trouve de blanches rayées de noir & qui ont de chaque côté cinquante grains de corail rouge & brillant. Cette Chenille file assez promptement un gros cocon , le pend à une branche : il en sort un Papillon nocturne rayé de noir & de blanc.

Des fèves d'une Chenille verte , il sort des Papillons transparens tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même plante produisent , par une métamorphose extraordinaire , des mites blanches

ches qui , dans l'espace de six jours , se changent en mouches vertes.

On trouve dans quelques endroits des arbres de Gomme-gutte qui ressemblent aux bacleaux d'Europe , & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande Chenille se trouve dessus : elle est , rayée de verd & de noir produit un des beaux Papillons qu'on puisse voir.

Une Chenille verte , trouvée sur le Marquias , plante qui monte comme la Campanelle , dont le fruit est jaune & les fleurs sont celles qu'on nomme *les Fleurs de la Passion* , s'étoit fait dans une fleur même un petit domicile fort curieux , composé de petits tuyaux rassemblés sur de petits morceaux de bois creux. L'insecte , parcourant cette petite cabanne qui étoit divisée en plusieurs petits compartimens , regardoit ce qui se passoit dehors , tantôt par un petit tuyau , tantôt par un autre. Après s'être changé en fève , il se transforme en petit animal ailé , tacheté de rouge & de brun.

D'une autre Chenille , il sortit un petit Papillon , & d'une autre encore une mouche tachetée qui avoit les pat-

tes très-fendues & très-déliçates.

On trouve sur la feuille d'un Lys rouge , qui croît sans culture , une Chenille couverte de poils aussi durs que du fer, Elle a la tête & les pattes rouges ; le corps marqueté de taches bleues , environnées d'un cercle jaune ; les feuilles vertes du Lys font sa nourriture. Le cocon qu'elle se file est de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme & se change en fève brune , d'où il sort un beau Papillon nocturne qui a le dessus des ailes d'un brun clair & le dessous couleur d'orange avec un mélange de taches noires.

Une autre trouvée dans des herbes ; près du même Lys , étoit rouge , rayée de verd , de blanc & de noir ; il en sort une mouche blanche & noire.

La Bâcove, espèce de Banane, dont la chair est plus tendre que celle des autres , a des Chenilles , dont le dos est armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en fèves couleur de bois qui ont , sur chaque face , deux taches argentées. Il en sort de très-beaux Papillons , dont les deux ailes supérieures sont , en dessous , couleur d'œ

cre clair , & les deux autres d'un beau bleu. Le dessus est rayé de jaune , de brun , de blanc & de noir. On le nomme le *Petit Atlas*.

Sous la racine d'un Chardon épineux qui croît dans les campagnes de Surinam , & qui porte une fleur jaune , on trouve de petits vers couleur d'orange ; leur tête & leur queue sont noires. Ils se transforment insensiblement en Escarbots ; mais ils conservent sous le ventre quelque chose du ver. Ce sont les dents de ce ver qui , croissant & s'étendant , forment les cornes de l'Escarbot. Les aîles qui couvrent le corps sont d'abord de couleur d'ocre & noircissent par degrés. Ces Escarbots pondent , & , de leurs œufs , naissent les vers dont ils se forment.

Les Chenilles de la Vanille & celles du Cacaoier sont fort variées. La Vanille en a souvent de brunes , rayées de jaune qui forment de très-beaux Papillons , rouges , bruns & couleur de safran avec des taches argentées. Celles du Cacaoier sont noires , rayées de rouge & tachetées de petits points blancs. Il en sort de petits Papillons nocturnes , blancs , rayés & tachetés de noir,

La Pomme , nommée *Pomme de Sodôme* , croît sur un arbre d'une aune & demie ou deux aunes de hauteur. Il est rempli d'épines , sans en excepter les feuilles. Le fruit est fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cet arbre est brune , rayée de rouge , & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige un Vér , couleur d'orange , dont il sort de belles Sauterelles.

Sur les gros Citronniers des plaines de Surinam , on trouve un animal très-rare & qui est tout-à-fait différent des Chenilles. Il se nourrit des feuilles de l'arbre sur lesquelles il se colle , comme un Limaçon , à l'aide de ses pattes qui sont couvertes d'une peau. Cet insecte est si venimeux , que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflament. Après avoir changé de peau , il file un cocon , d'où sort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois sur le fruit une sorte d'Escarbot noirâtre tacheté de rouge & de jaune.

L'arbre qui porte le fruit nommé *Pompelmous* , espèce de Pomme moins douce que l'Orange & moins aigre que le Citron , a des Chenilles vertes à

tête bleue, qui ont le corps couvert de longs poils aussi durs que le fil de fer. Il sort de leur fève de beaux Papillons noirs, verts, bleus & blancs, brillants d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir, si l'on ne prend soin d'élever les Chenilles.

Les Chenilles noires, tachetées de jaune, qui se trouvent sur le *Palma-Christi*, s'enferment comme les Indiens, dans une espèce de hamac, dont elles ne sortent presque jamais entièrement. Lorsqu'elles changent de place pour chercher leur nourriture, elles portent avec elles, à la manière des Limaçons, ces petites cabanes qui sont de feuilles séchées, & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles se transforment en vilains Papillons nocturnes.

Une Rose transportée du pays des Caraïbes à Surinam, où elle se plaît beaucoup, a la singularité d'être blanche le matin en s'ouvrant, & rouge l'après midi. On trouve dessus des Chenilles blanches tachetées de brun : elles produisent des Papillons de deux espèces ; l'une noir & jaune ; l'autre

d'un verd brun par dessous, & tacheté par-dessus de jaune, de bleu & de rouge.

Le *Slapertjos*, ou *Dormeur*, est une plante fort singulière. Son nom lui vient de la maniere dont ses feuilles passent la nuit. Après le coucher du Soleil, elles se joignent deux à deux, tellement appliquées l'une sur l'autre, qu'elles paroissent n'en faire qu'une, & dans une espèce de sommeil. Elle a les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige est fort dure & s'élève à la hauteur de six piés. Elle porte de petites fleurs jaunes, d'où naissent des cosses longues & étroites remplies de petites graines. Sa racine est blanche & remplie de fibres. La Chenille de cette plante est verte, rayée de couleur de rose, armée de deux petites cornes, & ses Papillons sont d'un brun orné de jaune.

Les Figues & le Raisin de Surinam sont les mêmes qu'en Europe. Le Raisin rouge, blanc & bleu, y croît si facilement, qu'un cep coupé & mis en terre, y porte six mois après des Raisins mûrs. Si l'on plantoit des vignes tous les mois, on auroit du Raisin toute l'année. Avec un peu de soin pour

cultiver la vigne, la Colonie de Surinam pourroit fournir du vin à l'Europe.

Les Chenilles des Figuiers changent de couleur avec leur transformation. De vertes rayées de jaune, elles deviennent couleur d'orange avec des raies rouges ; la tête & la queue noires. Leur féve est couleur de rose sèche. Il en sort un Papillon nocturne brun, mais de la plus grande beauté.

Les Chenilles qu'on trouve sur la vigne sont brunes, agréablement tachetées de blanc : elles rampent fort vite, mangent beaucoup & jettent quantité d'excrémens. Leur dernière jointure est marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle est une pellicule blanche comme le crystal, & qui s'élève & s'abaisse lorsque l'animal respire. Sa transformation en féve se fait dans une feuille de vigne agréablement repliée. Il en sort un Papillon nocturne qui est verd & qui a le bout des ailes rouge & bleu.

Une plante extraordinaire, dont les fleurs ressemblent à celles du Pêcher par la couleur, porte des fruits verts & ronds, attachés successivement comme des grains de chapelet, au nombre

de sept ou huit. La Chenille qu'on trouve dessus est assez singulière. Sa couleur est rouge, tachetée de brun. Elle file un sac jaune, épais, d'une demie aune de long. Elle reste dans le sac pendant le jour & n'en sort que la nuit pour chercher sa nourriture. Le Papillon qui en sort est jaune, tacheté de brun.

Sur une autre plante, aussi peu connue que celle qui précède, & qui porte une fleur semblable à la Tubéreuse, on trouve, avec de belles Chenilles brunes tachetées de noir & de blanc, de petites bêtes blanches qui quittent leur peau & la traînent après elles. Ces petits animaux se nourrissent de certains poux verts. Elles se font un cocon de leur peau, d'où sortent des Mouches couleur de bois. Les Chenilles produisent des Papillons bruns & blancs qui ont sur les aîles de derrière quatre taches couleur d'orange.

L'*Athea* qui se nomme *Okkerum* à Surinam, y devient plus haute qu'un homme, porte deux sortes de fleurs, les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de rose, & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles pro-

duisent des Papillons rougeâtres. Ses feuilles sont couvertes d'une espèce de petite bête blanche, tachetée de noir & qui se changent en un petit animal ailé, mais qui ne fait que sauter pour éviter qu'on le touche.

Une espèce de *Ricin* qui croît de la hauteur de huit piés, & dont les fleurs sont d'un rouge obscur, les feuilles vertes & bordées d'une sorte de frange, dont chacune est terminée par un petit nœud, nourrit une sorte de Chenille qui est très-curieuse. Elle est vigoureuse, & quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens. Lorsqu'on la touche, elle repousse avec force. Après avoir quitté sa peau verte, elle est rouge un jour entier, & dès le lendemain se trouve transformée en une fève couleur de rose sèche à laquelle il reste une trompe : mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette fève qui est immobile dans les autres, se donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart d'heure. Six jours après il en sort un grand Papillon nocturne, dont le corps est orné de six taches rondes couleur d'orange, avec quatre aîles & six piés. Il est noir & fort agréablement

tacheté. Sa trompe est formée de deux tuyaux qu'il fait joindre ensemble pour n'en former qu'un avec lequel il suce le miel des fleurs. Il la roule ensuite & cache si bien sa tête entre ses deux yeux, qu'on ne la découvre presque point. Il est si vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond sont blancs & en fort grand nombre.

Sur un arbre que les Hollandois nomment dans leur langue l'*Arbre aux Boîtes de Marmelades*, parce que son fruit, quoique rude & couvert de poils, renferme une substance moëlleuse qui a le goût de nesses, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte, on trouve une Chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes, au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un si beau Papillon qu'il a reçu le nom de *Page de la Reine*. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrescences dures, couvertes de petites cornes rondes, qu'on emploie dans les maladies qui attaquent le poulmon.

Sur le Rocou, arbre d'où les Indiens tirent leur plus fameuse peinture, on trouve une Chenille très-curieuse pour

la couleur. Cet arbre est fort grand, & porte des fleurs d'un rouge clair comme celles des Pommiers de l'Europe. En tombant elles font place à des cosses longues & rondes, couvertes de pointes comme l'écorce de la Châtaigne. Ces cosses contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache & se précipite au fond. On verse doucement l'eau, on prend la couleur & on la fait sécher. Les Indiens l'emploient à se faire toutes sortes de figures sur la peau. On voit sur cette arbre des Chenilles brunes, rayées de jaune & couvertes de poils rouges. Les fèves de transformation sont dures & velues. Les Papillons sont nocturnes & d'un verd tirant sur le brun.

La plante qu'on nomme *Fleur*, ou *Crête de Paon*, est célèbre par la vertu qu'on attribue à sa graine, c'est de faire accoucher sur le champ les femmes en travail. On assure que les femmes Indiennes, esclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la vue de ne pas donner le jour à des enfans qui éprouveroient le même mal-

heur qu'elles. La Chenille de cette plante est verte , la fève brune , & le Papillon couleur de cendre.

Une espèce de Jasmin d'excellente odeur qui croît de toutes parts en buisson dans les campagnes de Surinam , est la retraite ordinaire des Serpens & des Lézards , principalement de l'*Inguana*. Ce dernier s'entortille d'une manière admirable autour de cette plante , en cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les Chenilles qui se nourrissent des feuilles de cette plante sont vertes , leur fève est rayée de brun & de noir. Leur Papillon , qui est nocturne , a les ailes de dessous jaunes & tout le reste couleur de cendre.

Il y a dans ce pays un fruit verd , nommé *Tabrouba* , qui croît sur un grand arbre de même nom , dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre , & sert de nourriture aux Singes. Les feuilles , en tombant , laissent un chapiteau d'où sort insensiblement le fruit. Il renferme une assez grande quantité de feuilles blanches , à-peu-près comme les figues. On en exprime le suc qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. Les Indiens s'en servent pour se bigarrer dif-

férentes parties du corps. En coupant une branche de l'arbre , on en fait sortir une liqueur lactée , dont les Indiens se frottent la tête , parce qu'ayant toujours la tête nue , divers petits insectes volans y jettent leur semence qui produit de petits vers fort incommodes , que ce suc tue. La Chenille du *Tabrouba* est jaune & noire , couverte de crins séparés en petits tas comme une bosse.

Le ver de *Palmier* , ainsi nommé parce qu'il se nourrit sur cet arbre , croît dans le tronc , dont il mange la moëlle. Il n'est pas plus grand d'abord qu'une mitte , devient ensuite de la longueur du pouce & beaucoup plus gros. On le mange grillé & on le regarde comme un mets très-délicat. Il sort de ce ver un Escarbot noir que les Hollandois nomment dans leur langue , *Mere des Vers de Palmier*.

Sur les Grenadiers , espèce d'arbre qui croît naturellement à Surinam , on trouve des Escarbots lents , paresseux & très-faciles à prendre. Ils ont par-devant , sur la tête , une longue trompe qu'ils appliquent sur les fleurs pour en sucer le miel. Vers le mois de Mai ,

leur peau se fônd sur le dos , & il en sort des Mouches vertes , dont les ailes sont transparentes.

On trouve dans ce pays une espèce de mouches dont le vol est fort rapide. Elle fait un bourdonnement qui ressemble au son d'une veille , & qui se fait entendre d'assez loin. Il y en a une autre qu'on appelle le *Porte-Lanterne*. Leur tête est terminée par un long capuchon qui est luisant dans les ténèbres. Dans le jour il est transparent comme une vessie , rayé de rouge & de verd. La lueur qui en sort pendant la nuit ressemble si bien à celle d'une lanterne , qu'elle serviroit à lire très-aisément.

L'arbre que les Indiens nomment *Ouïke-Bokje* porte une fleur qui a de longues fibres blanches. Les capsules qui portent la semence forment une cosse longue & recourbée qui renferme des fèves noires , couvertes d'une glue blanche & très-agréable au goût. Cet arbre nourrit des Chenilles d'une beauté admirable , d'où il sort les plus beaux Papillons du monde.

Les plus grosses Chenilles de Surinam sont sur l'oranger qui y croît aussi haut que le plus grand Pommier de

l'Europe. Elles sont vertes avec une raie jaune sur tout le corps , & chaque jointure offre une espèce de Corail orange , environné de petits poils fort délicats. Le cocon qu'elles se filent est couleur d'ocre. Il en sort de beaux Papillons nocturnes , dont chaque aile est ornée d'une tache que l'on prendroit pour du talc. Ils volent avec une extrême vitesse. Le fil de leur cocon est si fort qu'on en pourroit tirer de la soie.

M^{lle}. de Mérian dit qu'un jour parcourant un lieu désert , elle trouva entre plusieurs arbres une espèce de Néflier auquel les gens du pays donnent ce même nom. Son fruit contient un corps blanc de la forme d'un cœur & couvert de semences noires. Il a sous lui deux feuilles épaisses couleur de sang ; il y a sous elles deux feuilles verdâtres : le tout forme un spectacle fort agréable. La même Demoiselle ajoute qu'elle trouva sur cet arbre une Chenille jaune , dont le corps étoit rayé en long de couleur de rose. Les pattes étoient de même couleur , la tête étoit brune & chaque jointure armée de quatre pointes noires. Elle se transforma en feve couleur de bois clair. Quinze

jours après il en sortit un Papillon admirable. Il sembloit être d'argent brun , au travers duquel brilloit le verd , le bleu & le pourpre. En un mot il étoit d'une beauté que la plume & le pinceau même ne peuvent représenter. Chacune de ses ailes avoit trois taches rondes d'un jaune orangé & bordées d'un cercle noir. Ce cercle étoit environné d'un autre qui étoit verd. L'extrémité des ailes étoit orangée , avec des raies noires & blanches.

Au mois d'Avril , continue Mlle. Mérian , je trouvai contre une fenêtre une masse de terre qui avoit la figure d'un œuf. Je l'ouvris & j'y trouvai , dans quatre compartiments , des vers blancs qui avoient auprès d'eux leur dépouille : le 3 Mai , il en sortit des Guêpes farouches. Ces Insectes m'incommodoient beaucoup à Surinam : ils ne cessoient de voler devant mes yeux , & de me bourdonner aux oreilles pendant que j'étois à dessiner. Je leur voyois faire leur nid avec de l'argille à côté de moi , & aussi parfaitement rond que s'il eût été tourné dans la roue d'un Potier. Il étoit sur une espece de piedestal que les

Guêpes entouroient d'une couverture d'argile , pour empêcher que rien n'y entrât. Elles avoient laissé , vers le haut , une ouverture ronde qui leur servoit pour entrer & pour sortir. Je remarquai qu'elles y portoient tous les jours de petites Chenilles , dont elles nourrissent leurs jeunes. Enfin leur compagnie m'importunant beaucoup, je brisai leur demeure & je les chassai toutes.

Dans un étang où croissent des fleurs semblables au Crocus violet , sur une tige d'une aune de haut , sans autres feuilles qu'une seule , bleue & tachetée de jaune , sous chacune des fleurs , Mlle. Mérian trouva des Insectes que les habitans du pays nomment *Scorpions d'eau*. Elle en prit plusieurs le 10 de Mai 1701 , & dès le 12 il en sortit un Insecte volant fort hideux , qu'elle dessina. Elle n'en explique point autrement la nature.

Dans le même étang elle trouva plusieurs Grenouilles tachetées de verd & de brun , qui avoient deux oreilles & une petite boule à l'extrémité des doigts de chaque patte. Cette seconde propriété lui parut un présent assez singulier de la nature , pour leur aider

non-seulement à nager , mais encore à marcher sur la boue. Ces Grenouilles jettent leur semence sur le bord des étangs. Mlle. Mérian , pour observer les transformations de ces animaux , mit de cette semence sur un gazon , au fond d'un vase rempli d'eau. Cette semence n'est qu'un petit grain noir enveloppé d'une sorte de flegme blanc qui paroît servir de nourriture au grain , jusqu'à ce qu'il ait acquis la force de se remuer. Dans l'espace de huit jours il lui vient une queue. Alors il nage dans l'eau. Quelques jours après il lui vient des yeux , ensuite viennent les pattes de derriere , & huit jours après les pattes de devant qui paroissent sortir de la peau. Aussi-tôt que l'animal a ses quatre pattes , la queue tombe , & étant une parfaite Grenouille , il sort de l'eau & se promene sur terre.

Sur un arbre , que M. Commelin prend pour la *Malakka-Pela* , on trouve une Chenille verte qui a six raies blanches de chaque côté , avec une tache noire & ronde sur chaque jointure , & sur la dernière une corne rouge. En vingt jours il sort de la fève un Papillon nocturne , dont les ailes sont cou-

leur de cendre , marbrées de noir & de blanc. Il a sur le corps dix taches couleur d'orange. Sa tête est armée d'une longue trompe rouge , dont il se sert pour sucer les fleurs.

On voit sur le même arbre d'autres Chenilles routes couvertes de poil blanc ou jaune. Leur peau est tout-à-fait semblable à celle de l'homme. Elles sont si venimeuses , que pour peu qu'on y touche , la main enfle avec de grandes douleurs : quoiqu'elles aient quatre pattes , elles se reposent sur les jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles se renferment est composé de leur poil. Il n'en sort que de vilaines petites mouches.

Près d'une Plante aquatique, qui est une sorte de creffon d'un rouge pâle & qui se mange en salade , on trouve une espece de Crapaud , dont la femelle porte ses petits sur le dos. Elle a l'*uterus* le long du dos même , & c'est-là que ses embrions sont conçus. Lorsqu'ils ont reçu la vie , ils s'ouvrent un passage au travers de sa peau , & sortent les uns après les autres. Mlle. Mérian jétta une mère dans l'esprit-de vin avec ses petits , dont les uns avoient

déjà la tête hors de l'*uterus*, & d'autres la moitié du corps. Elle assure que les Negres mangent ces Crapauds & les trouvent excellents. Ils sont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant ressemblent à celles des Grenouilles, & celles de derrière, à celles des Canards.

Au mois de Janvier 1701, Mlle. Mérian trouva dans un bois, proche de Surinam, sur une belle fleur rouge, produite par un arbre, dont les habitants du pays ne purent lui dire le nom, ni les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit sur chaque jointure trois grains d'une espece de corail bleu, de chacun desquels sortoit une plume noire. Elle s'enferma bientôt dans son cocon, & se transforma en sève d'une espece tout-à-fait rare. Il en sortit un Papillon d'une beauté admirable. Les ailes de derrière étoient en-dessous d'un beau bleu, & par-dessus rayées de blanc & de bleu mêlé de brun. Celles de devant avoient trois cercles noirs, jaunes & bruns, admirablement emailés. Les Hollandois ont nommé ce beau Papillon le *grand Atlas*.

Une des plus grandes especes de Chenilles, est celle qui se trouve sur l'arbre du Cacao. Mlle. Mérian y en prit une d'un verd jaunâtre, toute couverte de poils aigus, verds par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sortit de sa féve un grand Papillon nocturne couleur de rose, dont les ailes de dessous avoient deux grandes taches blanches bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. La Chenille est très-venimeuse. Mlle. Mérian dit que les doigts avec lesquels elle la toucha, devinrent pourprés, livides, avec une vive douleur qui se communiqua jusqu'au coude. Elle eut recours à l'huile de Scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre la piquûre de la plupart des Insectes : dans moins d'une demi-heure elle fut guérie.

Une autre Chenille qui païssoit l'herbe au pié du même arbre, & qui étoit de diverses couleurs, avec des raies & des cercles noirs, donna une belle mouche grise & d'un beau verd de mer, ornée de taches d'argent ; mais plus remarquable encore par des queues & de troisiemes ailes qu'elle avoit à ses ailes de dessous.

Entre les Chenilles qui se trouvent sur les Citronniers , l'Auteur est fâché que celles qui ont le dos jaune , le ventre rouge , & sur la queue une double raie qui forme une flamme , ne soient pas plus communes. Le fil de leur cocon est une sorte de soie plus brillante & plus épaisse que celle des vers à soie. Il y a apparence que si l'on trouvoit le moyen de les élever facilement , on en tireroit plus de profit que des vers à soie. Leur Papillon est fort grand , couleur d'or & rouge , avec des raies blanches sur toutes les aîles , dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre , environnée de deux cercles , l'un blanc & l'autre noir : cette tache ressemble beaucoup à un miroir encadré.

Melle. Mérian observe que les Voyageurs sont tombés dans une erreur grossière , lorsqu'ils ont cru que l'Animal auquel les Hollandois donnent dans leur langue le nom de *Feuille ambulante* , croît d'un arbre d'où il tombe comme un fruit dans sa maturité , pour commencer d'abord à marcher ou à voler. Elle assure qu'il pro-

vient d'un œuf comme les autres Insectes , dont elle explique en deux mots la génération, Elle se fait , dit-elle , par les copulations naturelles. La femelle jette ses œufs dans les endroits où les petits qui doivent naître peuvent trouver leur nourriture. D'abord ce sont des Vers ou des Chenilles qui croissent en paissant l'herbe ou les feuilles.

Lorsqu'ils ont la grandeur qui leur est propre , ils filent & se transforment en fèves qui ont besoin de plus ou moins de temps pour acquérir la vigueur qui leur convient. L'Insecte qui sort de ces fèves est humide & retortillé , & ce n'est qu'après qu'il s'est agité pendant plus d'une demi-heure , que ses ailes s'étant séchées commencent à s'étendre; & laissent voir un Papillon parfait qui est quelquefois beaucoup plus grand que la fève dont il est sorti. La feuille ambulante n'est qu'une espèce de Sauterelle qui naît de même. Voici les lumières que l'Auteur tient de ses observations. Un jour son Negre qui avoit ordre de lui apporter les Vers , les Chenilles & les autres Insectes qu'il trouveroit dans les bois , lui présenta

une feuille repliée ; elle l'ouvrit assez adroitement pour y trouver , dans leur situation naturelle , quelques œufs d'un verd de mer , de la grosseur d'un grain de coriandre. Peu de jours après il en sortit de petits Insectes noirs , semblables à des Fourmis. En croissant , ils prirent peu-à-peu la forme d'une Ecrevisse de mer. Lorsqu'ils eurent acquis leur grandeur naturelle , il leur vint des aîles , sans qu'ils se fussent transformés en fèves comme les Papillons. Ces aîles ressemblent à une feuille verte , & l'on y voit les mêmes fibres. Les unes sont d'un verd clair , les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même de grises , de marbrées & de couleur de feuille morte. L'Insecte , après avoir pris forme dans son nid qui tient à quelque branche d'arbre , s'y couvre d'une sorte de toile , ensuite il s'agite avec violence , jusqu'à ce que ses aîles deviennent libres. Alors il brise sa toile & s'envole. Ses aîles étant vertes , & ayant la forme d'une feuille , les Voyageurs se sont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où il sortoit.

Melle, Mérian vit & dessina soigneusement

fement un de ces gros Rats de forêts qui portent leurs petits sur le dos. Ils en ont ordinairement cinq ou six d'une portée. Leur couleur est un brun jaunâtre, à la réserve du ventre qu'ils ont blanc. Lorsqu'ils sortent pour chercher leur nourriture, les petits les suivent ; mais, à leur retour, ou s'ils sont effrayés de quelque bruit, les petits sautent sur le dos de la mere, s'attachent à la queue par la leur, & sont ainsi portés jusqu'à leur retraite.

Mlle. Mérian fait connoître, par de curieux desseins & des explications aussi curieuses, toutes les transformations des Grenouilles de l'Amérique Méridionale. Elle présente d'abord une Grenouille parfaite, d'un jaune verdâtre qui tire un peu sur le brun, tachetée sur le dos & sur les côtés. La couleur du ventre est un peu pâle. Les pattes de derriere ressemblent à celles du Canard, & celles de devant à celles des Grenouilles ordinaires. Il s'en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam. Lorsqu'elles sont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît insensiblement une petite queue aux dé-

pens de leurs pattes de devant , qui diminuent peu-à-peu jusqu'à disparoître entièrement. Il en arrive autant aux pattes de derriere , après quoi il ne reste plus aucune apparence de la Grenouille qui se trouve changée en un Poisson. Les originaires du pays & les Européens qui l'habitent , nomment ce Poisson *Jarkjes* , & le trouvent si délicat , qu'ils le comparent à la Lamproie , dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ses arêtes , sans même excepter celle du dos , sont tendres , cartilagineuses & divisées par des jointures proportionnées. Sa peau est douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires , très-déli- cates , lui tiennent lieu de pattes , s'étendent depuis le derriere de la tête jusqu'à la queue , & de-là jusqu'au milieu du ventre. Sa couleur change aussi , & ce qui étoit d'un brun obscur devient gris.

Cette transformation est contraire , remarque l'Auteur , à celle de l'Europe , qu'il fait connoître dans le même Ouvrage. Il en donne l'époque aux mois de Mars & d'Avril , lorsque le soleil commence à monter , &

donne plus de chaleur à l'air. Alors les Grenouilles des deux sexes se cherchent , se joignent dans les étangs & les marais. Lorsqu'elles ont jeté leur semence , elles croassent & soufflent dessus , jusqu'à l'échauffer. Cette matière visqueuse s'épaissit , & l'on voit paroître des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du soleil. Bientôt chaque œil noir acquiert une espèce de mouvement , & paroît comme un petit Poisson fort noir qui grossit de jour en jour. Il lui vient deux pattes par derrière. Huit ou dix jours après , on le prendroit pour un petit Poisson à qui la nature a donné deux pattes. Ensuite une de ses pattes de devant sort , & l'on voit l'autre prête à sortir , n'étant retenue que par une peau fort mince , jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de force pour la percer. Lorsque les quatre pattes se sont montrées , l'on voit la tête & la véritable figure de la Grenouille. La queue ne disparoît cependant que par degrés. Il n'en reste qu'un très-petit bout qui , étant tombé , laisse voir une Grenouille parfaite. Le temps l'a fait croître dans les mêmes proportions , & , peu-à-peu , elle prend

la couleur naturelle à son espèce.

Mlle. Mérian dit tenir ces remarques de M. de Séba. Il paroît qu'elle n'a pas osé se fier encore à ses lumieres propres sur une espèce de Serpent qui se trouve dans les forêts de Surinam , & que les Hollandois nomment *Sauvegardes*. Elle le distingue non-seulement du Léopard , parce qu'il est incomparablement plus grand , mais encore de l'Yguana , dont il n'a pas la grosseur , & du Cayenan , dont il n'a pas la voracité. Ses écailles sont menues & polies. Il vient d'un œuf comme tous les Léopards. Il aime & dévore tous les œufs des oiseaux qu'il peut attrapper. Mlle. Mérian en a trouvé plusieurs dans sa basse-cour qui étoient attachés sur cette proie. Il se nourrit encore de charogne ; mais il ne fait jamais la guerre aux hommes. Lorsqu'il est encore jeune , il grimpe sur les arbres pour y chercher des œufs dans les nids. La maniere de pondre les siens approche de celle du Cayenan. Il fait un trou dans le sable qui est sur le bord des rivières , y pond , & la chaleur du soleil fait éclore ses petits. Ses œufs sont de la grosseur de ceux d'une Oie ,

DES AMÉRICAINS. 413
mais un peu plus longs. Les Indiens les
mangent.

ARTICLE IV.

Guyane Portugaise.

LES Portugais ont plusieurs possessions le long & à la gauche du fleuve des Amazones, depuis l'embouchure du Rio Negro dans ce fleuve, jusqu'à celle du même fleuve dans la mer du Nord, ce qui fait un espace de plus de trois cens lieues d'étendue du Couchant au Levant. Les Portugais prétendent même que tout le cours du fleuve des Amazones leur appartient, c'est-à-dire, depuis la riviere de Napo qui s'y jette vers le troisieme degré vingt-quatre minutes de latitude Australe, & le cinquante-deuxième de longitude Occidentale, jusqu'à son embouchure dans la mer. Les principaux Forts des Portugais, en allant du Couchant au Levant, sont ceux de *Rio Negro*, de *Pauxis*, de *Paru* & de *Macapa*. Le dernier est situé sur la rive Septentrionale du fleuve des Amazo-

nes, à quinze lieues de son embouchure dans la mer du Nord.

Les Missionnaires Portugais ont établi plusieurs Missions parmi les Indiens, le long du fleuve des Amazones, à l'exemple des Espagnols. On fait un commerce considérable d'Esclaves à Rio Negro, qui est situé sur le bord Septentrional de la rivière de son nom. Il y a toujours sur les bords du Rio Negro un détachement de la garnison de Para, pour tenir en respect les Indiens des environs, & favoriser le commerce des Esclaves.

La partie des bords du Rio Negro qu'on a découverte est peuplée de Missions Portugaises, gouvernées par des Carmes. On croit que ce fleuve est une branche de l'Orinoque.

§. I.

Différentes Nations d'Indiens qui habitent la Guyane.

LA Guyane est peuplée de différentes Nations qui ne parlent pas la même langue. La première est celle des *Eporemerios* qui en ont fourni beau-

coup d'autres , & ont toujours résisté aux Européens qui ont voulu les soumettre. La seconde est celle des *Ori-norcoponi* : les autres sont composées des *Arejones* , des *Iraonaquaris* , des *Cassipagotos* , des *Ayos* , &c.

Nous avons déjà dit que le Chevalier Raleigh assure que plusieurs Indiens & quelques Espagnols lui ont attesté qu'aux environs du fleuve d'Arvi, il y a une Nation d'Indiens qui ont la tête tout d'une pièce avec les épaules. Ces Indiens extraordinaires se nomment les *Eouaipanommas*. On prétend, dit Raleigh, qu'ils ont les yeux sur les épaules , la bouche dans la poitrine , & les cheveux sur le dos. Les Indiens de la Guyane assurent que c'est la plus redoutable Nation de cette contrée ; qu'ils se servent d'arcs & de flèches qui ont trois fois la grandeur de celles dont les autres Nations font usage. Quelque confiance qu'on puisse avoir dans le Chevalier Raleigh , on ne pourra au moins convenir qu'il y a beaucoup d'exagération dans son récit. Il est possible que l'usage de cette Nation soit de rendre le cou fort court aux enfans , par quelque pratique semblable à celle

d'un autre peuple de l'Amérique , qui applatit la tête des siens avec des planches constamment appliquées & ferrées.

Ces différentes Nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres ; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques prisonniers. Ces Sauvages sont de petite taille.

§. II.

Habillemens des Indiens de Cayenne.

LES Indiens de cette contrée vont tout nus , à l'exception du milieu du corps qu'ils couvrent d'une bande de coton , passée entre les jambes. Ils s'arrachent la barbe & se colorent de rocou. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes de différentes couleurs , & des brasselets de rassade.

La plupart se percent l'entre-deux des naïnes , pour y pendre une petite pièce d'argent ou un gros grain de cristal verd qui vient de la riviere des Amazones. Il y a une Nation entiere , dont l'usage est de se faire un trou fort

large à la levre d'en-bas, & d'y passer un petit morceau de bois auquel ce cristal est attaché. Chaque Nation porte d'ailleurs quelque marque qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile d'un demi-pié en quarré qu'elles ont à la ceinture. Quelques-unes n'y mettent qu'une simple feuille de Carret.

§. III.

Leur industrie ; leurs usages.

LES hommes se servent de leur arc avec beaucoup d'adresse pour la chasse & la pêche. Ils font des hamacs dont on admire le travail. Leur poterie est fort estimée. Leurs paniers sont emboîtés si artistement l'un dans l'autre, que l'eau n'y peut pénétrer.

Ils gravent sur leurs calebasses diverses figures qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Avec cette industrie, ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude ; il n'y a que le besoin pressant qui les tire de leur indolence.

Au milieu du travail, même à la

guerre , s'ils apprennent que leurs femmes sont accouchées , ils se hâtent de retourner chez eux , se bandent la tête , & , comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement , ils se mettent au lit : les voisins vont leur rendre visite , & leur donnent de ridicules consolations.

Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases qu'ils nomment *Carbet*. Plusieurs familles vivent ensemble sous un même Capitaine. Ils se nourrissent de cassave , de maïs , de poissons & de fruits.

Les hommes vont à la pêche , tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la guerre. Forger assure qu'ils mangent leurs prisonniers les plus gras , & qu'ils vendent les autres aux Européens.

Ils ont entr'eux plusieurs Fêtes , pour lesquelles ils s'invitent d'un *Carbet* à l'autre : ils se parent alors de leur couronne & de leur ceinture de plumes. Ils passent le jour en danses mêlées de festins , où ils s'enivrent d'une liqueur très-forte qu'ils nomment *Ouicou*. C'est une composition de cassave & de fruits qu'ils font bouillir ensemble.

§. IV.

Leur Religion.

L'IGNORANCE de ces peuples est extrême. Ils adorent les astres ; mais ils craignent beaucoup un mauvais génie auquel ils donnent le nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent à une seule femme qu'ils ne peuvent quitter , s'ils ne la surprennent dans le crime. Ils portent le respect fort loin pour les vieillards. Lorsque la mort en enlève un , ils l'enterrent dans le Carbet où il a vécu , sans autre cérémonie que de s'enivrer. Lorsque le cadavre est pourri , ils rassemblent les habitans des Carbets voisins , déterrent les os , les brûlent , & mettent la cendre dans leur boisson , pour l'avaler dans une fête éclatante.



§. V.

Création singulière de leurs Capitaines.

CEUX qui veulent obtenir la qualité de Capitaines , doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces élections se font après une guerre , & sont précédées d'exercices qui paroissent incroyables. Celui qui aspire à cette dignité revient dans sa case avec une rondache sur la tête , y entre en baissant les yeux & gardant un profond silence. Il ne communique son dessein ni à sa femme , ni à ses enfans. Il se retire dans un coin de la case , s'y fait faire un petit retranchement qui lui laisse à peine la liberté de s'y remuer. On suspend au-dessus le hamac qui lui sert de lit , afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature , & pour subir de rudes épreuves que les autres Capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder pendant six se-

maines un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de millet bouilli & de cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins vont le visiter matin & soir. Ils lui représentent avec force que pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger, que non seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs parens & leurs amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle; que le travail & la fatigue seront son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voie pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue qu'il écoute avec toute la modestie dont il est capable, on lui donne une multitude incroyable de coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à supporter, s'il tomboit entre les mains des ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge sur le corps trois grands coups d'un fouet composé de racines de Palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation sont occupés à faire

les fouets. Comme le patient ne reçoit que trois coups du même fouet, il en faut beaucoup lorsque les Capitaines sont en grand nombre.

Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines : on le frappe en trois endroits du corps ; aux mammelles, au ventre & aux cuisses. *Le sang ruisselle*, &, dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque d'impatience. Il rentre ensuite dans la prison, avec la liberté de se coucher sur son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Si la constance & la fermeté se soutiennent pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'une autre espèce. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent parés solennellement, vont se cacher aux environs de sa case, dans les buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Paroissant ensuite avec la flèche sur l'arc, ils entrent brusquement dans la case, prennent le novice, déjà fort exténué de son jeûne & des coups qu'il a reçus, l'appor-

rent dans son hamac qu'ils attachent à deux arbres , & d'où ils le font lever. On l'encourage , comme la première fois , par un discours préparé. Chacun lui donne un coup de fouet beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse quantité d'herbes très-fortes & très-puantes , auxquelles on met le feu , sans que la flamme puisse le toucher , mais pour lui en faire seulement sentir la chaleur. Cette fumée qui le pénètre de toutes parts , lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi-fou dans son hamac , & s'il a la patience d'endurer cette épreuve , il tombe dans des pamoisons si considérables qu'on le croit mort. On lui donne quelques liqueurs qui lui font rappeler ses forces ; mais aussi-tôt qu'il est revenu à lui-même , on redouble le feu , avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances , tous les autres passent le tems à boire autour de lui. Enfin , lorsqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur , il lui font un collier & une ceinture de feuilles qu'ils remplissent de grosses fourmis noires , dont la piquûre est extrêmement vive.

Ces deux ornemens ont le pouvoir de le réveiller par de nouvelles douleurs.

Il se leve alors , & s'il a la force de se tenir debout , on lui verse sur la tête une liqueur spiritueuse au travers d'un crible. Il va se laver aussi-tôt dans la riviere ou dans la fontaine la plus voisine , & retourne à sa case où il prend un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne , mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent & la nourriture augmente par degrés , jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors il est proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf , & tout ce qui convient à sa dignité. Ces rudes épreuves ne font cependant que les petits Capitaines. Pour avoir rang parmi les grands Capitaines, il faut être en possession d'un canot qu'on doit avoir fait soi-même , ce qui demande un travail long & pénible.



S. VI.

Maniere de créer les Médecins.

LA méthode du pays pour faire les *Piaies* qui sont les Médecins, est aussi remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction passe d'abord environ dix ans chez un ancien *Piaie*, qu'il doit servir en recevant ses instructions. L'ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le tems de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. On le laisse exténuer, jusqu'à manquer de forces. Les anciens *Piaies* s'assemblent & se renferment dans une case, pour lui apprendre le principal mystere de leur art qui consiste dans l'évocation de certaines puissances, qu'on croit être celles de l'Enfer. Aulieu de le fouetter, comme les Capitaines, on le fait danser sans relâche, jusqu'à ce qu'il tombe sans connoissance : mais on la lui rappelle avec des ceintures & des colliers remplis de grosses four-

mis noires. Ensuite, pour le familiariser avec les plus violents remèdes, on lui met dans la bouche une espèce d'entonnoir, par lequel on lui fait avaler une prodigieuse quantité de jus de tabac. Cette étrange médecine lui cause des évacuations jusqu'au sang, & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Piaie & revêtu de la puissance de guérir toutes sortes de maladies. Pour la conserver, il doit cependant observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la première année, à ne manger que du millet & de la cassave ; la seconde, à manger quelques crabbes avec cette espèce de pain ; la troisième, à se contenter encore de quelques petits oiseaux : mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeler à la visite des malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des puissances ne mérite pas la peine qu'on en donne le détail. On assure que ces Médecins barbares connoissent très-bien les vertus des Plantes, & qu'ils font des cures admirables.

ARTICLE V.

*Comment les Européens ont découvert
la Guyane.*

LES richesses immenses que les Espagnols tiroient du Mexique & du Pérou, échaufferent, comme nous l'avons dit *Tome XIX, page 373* de cet Ouvrage, l'imagination des autres Peuples de l'Europe : ils se persuadèrent qu'il y avoit encore dans l'Amérique Méridionale des pays aussi féconds en or & en argent que ceux qui avoient été découverts par les Espagnols. Comme on ne connoissoit que les côtes de la Guyane, encore n'étoit-ce que d'une manière très-obscuré, on crut que ce pays étoit un second Pérou, & l'on publia, comme une vérité constante, qu'il y avoit des villes où régnoit la magnificence la plus éclatante ; que celle de *Mansa*, entr'autres, où l'Empereur faisoit sa résidence, en possédoit d'étonnantes ; que toute la vaisselle qui se trouvoit dans le Palais de l'Empereur étoit

d'or ou d'argent , que les sièges & les tables étoient des mêmes métaux ; qu'il y avoit une quantité innombrable de curiosités d'un si grand prix qu'on ne pouvoit trouver rien de semblable dans tout l'Univers. On ajoutoit que la poudre d'or y étoit en si grande abondance que les habitans , dans certaines fêtes solennelles , s'en frottoient tout le corps , après l'avoir frotté d'un baume gluant auquel s'attachoit cette poudre

Walter Raleigh , dont nous avons déjà parlé dans le Volume cité , & dans le XXII^e , résolut de tenter la conquête de ce pays : il espéroit par là augmenter la puissance de l'Angleterre au point de contrebalancer celle d'Espagne. Avant de parler de ses exploits , nous devons faire connoître au Lecteur sa naissance & son éducation. Il nâquit dans le Comté de Devon , au village de Budley , situé près de la mer , vers l'an 1552. Il étoit le second fils de Jean Raleigh de Fardel , Ecuyer. Il fit ses études au Collège d'Oriel à Oxford , d'où il sortit pour passer en France , & servir sous le fameux Amiral de Coligni dans

l'armée des Huguenots. Il y acquit beaucoup de réputation , tant pour sa prudence que pour sa valeur. Il servit ensuite sous le Prince d'Orange dans les guerres de Flandres. Il repassa en Angleterre , où on lui donna la commission de Capitaine en 1580 contre les rebelles d'Irlande. Il fut un des Juges qui présiderent à la condamnation de Sir Jean Desmond , dont le corps fut coupé par quartiers , & exposé sur les portes de la ville de Cork.

En 1581 il fut nommé Gouverneur de Munster , conjointement avec Sir Guillaume de Morgan & le Capitaine Piers ; peu de tems avant , le Comte d'Ormond , Raleigh , & deux autres Gentilshommes de l'armée Royale , défièrent quatre Gentilshommes de l'armée d'Irlande en combat singulier ; mais leur invitation ne fut pas acceptée.

Lorsque les troubles furent apaisés , Raleigh quitta le commandement qu'il avoit en Irlande & retourna en Angleterre , où il gagna l'amitié de la Reine Elisabeth , par une présence d'esprit qui ne pouvoit manquer de lui réussir. Il la rencontra dans un

passage qui étoit mal nétoyé ; il ôta son habit & l'étendit sur l'endroit par où la Reine devoit passer. La Reine n'oublia jamais cette galanterie. Il écrivit un jour sur un des carreaux de vitres dans le Palais : « je voudrois monter ; » mais je crains de tomber ». On assure que la Reine écrivit elle-même au-dessous : « si le cœur te manque , il ne » faut pas entreprendre de monter ».

Raleigh joignoit à une figure agréable , une taille avantageuse & bien proportionnée. Il avoit l'esprit vif , le jugement solide , parloit avec autant de grace que de force. Il avoit les plus grandes espérances de parvenir aux premières dignités de la Cour , lorsque ses vues tournerent tout-à-coup du côté de la mer. Ce qu'il entendoit dire des Avanturiers Espagnols l'encouragea.

En 1583 il partit de Plimouth sur un vaisseau de deux cens tonneaux qu'il avoit fait construire pour aller de conserve avec trois autres vaisseaux destinés pour Terre-Neuve , sous le commandement de Sir Hamphrey Gilbert , dont il étoit proche parent : mais à peine avoit-il mis à la voile

qu'il fut obligé de rentrer dans le port, à cause d'une maladie contagieuse qui se mit dans son équipage.

En 1585 il obtint de la Reine des Lettres-Patentes, par lesquelles on lui accordoit le droit de découvrir & de s'emparer de tous les pays qui n'étoient pas encore sous la domination d'aucun Prince Chrétien, ni habités par aucune Nation Chrétienne, avec réserve pour la Couronne du cinquième de tout l'or & de tout l'argent brute qui pourroit être trouvé dans lesdits pays. Il partit au mois d'Avril 1586, découvrit la Virginie, revint en Angleterre, où sur le récit de son voyage, on fit un armement considérable, pour former un établissement dans ce pays. *Voyez le Tome XIX, pag. 375 de cet Ouvrage.*

Au commencement de l'année 1592, il projeta une course contre les Espagnols dans les Indes Occidentales, & forma particulièrement le dessein de faire une descente à Panama. Pour le remplir il équipa plusieurs vaisseaux, en obtint deux de la Reine, avec le titre & l'autorité de Général des troupes envoyées pour cette ex-

pédition : mais les Espagnols instruits de ce qu'on projettoit contre eux en Angleterre se tinrent si bien sur leurs gardes, que l'expédition de Raleigh se borna à quelques prises sur eux. Il retourna en Angleterre où il reçut de la Reine le plus grand accueil. La beauté de sa figure , son esprit & ses talens firent impression sur le cœur de Miss Elisabeth, fille de Sire Nicolas Trogmorton, & l'une des filles d'honneur de la Reine. Leur amour eut des suites : la Reine en fut irritée , & fit mettre Raleigh en prison pendant plusieurs mois : il répara l'honneur d'Elisabeth Trogmorton en l'épousant. La Reine lui rendit la liberté ; mais elle lui défendit de paroître à la Cour.

Ce fut dans ce tems qu'il résolut d'exécuter le projet ce qu'il avoit formé de faire de nouvelles découvertes en Amérique. Il partit de Londres le 6 Février 1595. Voyez pour la suite de cette expédition , le Volume XXII , page 403 de cet Ouvrage. Après avoir parcouru une partie de la Guyane , il se prépara à repasser en Europe. Avant de quitter l'Amérique , il brûla les villes de Cumana , de Sainte-Marie ,
&c

& de Rio de la Hacha. Cette expédition augmenta beaucoup sa réputation.

Il fut reçu en Angleterre avec de grandes acclamations. Il y amena le fils d'un vieux Cacique de la Guyane. Cet Indien se convertit , & reçut au Baptême le nom de *Walter* que Raleigh lui donna.

On ignore quels furent les motifs plausibles qui empêchèrent la Reine d'encourager les établissemens dans un pays qui promettoit des richesses considérables. On assure qu'il se trouvoit dans l'administration des affaires publiques des hommes jaloux du mérite & des grandes qualités de Sir Walter Raleigh. Ils ne négligèrent rien pour le rabaisser aux yeux de Sa Majesté , & sacrifièrent les intérêts de de leur Patrie à leur vengeance & à leurs intérêts particuliers. Quelques-uns poussèrent la calomnie contre ce grand homme jusqu'à assurer que l'or qu'il avoit apporté en Angleterre avoit été acheté en Barbarie , & qu'il ne venoit pas de la Guyane.

Malgré les efforts qu'on faisoit pour décourager Raleigh , & pour l'empêcher de poursuivre ses desseins sur

la Guyane, il équipa deux vaisseaux qu'il envoya dans ce pays sous la conduite de Keyonis, auquel il donna les instructions qu'il crut nécessaires pour faire de nouvelles découvertes : mais il ne les poussa pas au-delà de celles que Raleigh avoit faites. Plusieurs Capitaines de vaisseau voulurent marcher sur ses traces ; mais leurs peines furent infructueuses, parce qu'ils ne furent pas secondés par la Cour.

Walter Raleigh est un de ces hommes célèbres, dont les actions embellissent l'Histoire. Nous nous arrêterons un instant pour parcourir le reste de sa vie, Pendant que des particuliers travailloient à remplir ses projets, il commandoit une Escadre sous le Lord Amiral Howard & sous le Comte d'Essex. Ils firent voile à Cadix avec des forces très-considérables, & détruisirent entièrement une flotte nombreuse destinée à soutenir le Comte de Tyrone qui avoit pris les armes en Irlande contre la Reine Elisabeth. Ce fut au courage & à l'expérience de Raleigh que les Anglois durent le succès de cette expédition : son vaisseau combattit toujours à la tête de la

flotte , & garda , pendant tout le combat , le poste le plus difficile. La ville de Cadix fut saccagée & rasée , à la réserve des Eglises. Avant le sac , on conduisit les femmes , les enfans & les Ecclésiastiques au Port Sainte-Marie , pour les mettre à l'abri de la violence. On leur donna même la liberté d'emporter leurs habits & les autres effets qu'ils voudroient choisir. Une jeune Dame Espagnole , d'une rare beauté , mit son mari sur ses épaules.

Les Espagnols donnerent eux-mêmes les plus grands éloges à l'humanité des Anglois. Ceux-ci , en retournant dans leur pays , rasèrent la ville de Faro , en enleverent la bibliothèque que le célèbre Afocio , Evêque de Sylves & des Algarves y avoit amassée. Raleigh se plaignit de ce qu'on ne lui avoit donné aucune part des dépouilles des Espagnols , quoiqu'il eût pris lui-même deux Gallions , & qu'il eût été blessé dangereusement.

Peu de tems après Raleigh équipa une Pinasse qu'il envoya en Guyane pour continuer les découvertes. Léonard Bercy qui la commandoit fit alliance avec plusieurs Caciques. Après

avoir parcouru une assez grande étendue de pays, & acquis sur la Guyane toutes les connoissances qu'il lui fut possible de ramasser, il retourna en Angleterre vers le mois de Juin 1597.

Le Roi d'Espagne, ayant réparé ses pertes, se prépara à une nouvelle entreprise sur l'Irlande, où le grand nombre de mécontents lui donnoit toujours espérance de réussir. Le rendez-vous fut indiqué à Ferrol & à la Corogne : mais on fit partir d'Angleterre une très-forte escadre, dont le Comte d'Essex fut nommé Amiral en chef ; le Lord Thomas Howard fut choisi pour Vice-Amiral, & Sir Walter Raleigh pour contre-Amiral. Les Hollandois joignirent à l'armement Anglois dix vaisseaux de guerre. Les deux escadres eurent ordre de s'emparer de l'Isle de Tercère, ou de quelque autre des Açores, parce que ces Isles se trouvoient dans une situation favorable pour y attendre la flotte Espagnole qui devoit venir des Indes.

Ces projets furent déconcertés par une violente tempête, dans laquelle Raleigh & le Comte d'Essex pensèrent

périr. Cet événement donna le tems aux Espagnols d'être parfaitement instruits des forces & des projets des Anglois. Ils prirent de si justes mesures pour leur défense , que lorsque les Anglois furent à la vue de leur flotte , ils jugerent qu'il étoit impossible de les attaquer , à moins qu'on ne les attirât hors de leur Port : mais tout ce qu'ils firent pour y réussir fut inutile. Les Anglois firent alors voile pour les Açores. Raleigh y arriva avant le Comte , & fit une descente à Fayal , quoique l'Amiral se fût réservé cette expédition : le Conseil où il l'avoit déclaré s'étoit tenu en l'absence de Raleigh qui n'avoit aucune connoissance de la résolution du Comte. Ce contre-tems occasionna entr'eux quelque froideur ; elle se dissipa bientôt lorsqu'ils en furent venus à une explication.

Toute la flotte étant réunie , les Anglois attaquèrent l'Isle de Flores , dont les habitans se soumirent & furent traités avec bonté. L'intention du Comte étoit d'y demeurer quelque tems : mais il en fut détourné par un Pilote , qui , connoissant peu cet en-

droit, lui persuada que le terrain étoit mauvais pour l'ancrage, ce qui le détermina à faire voile pour Saint-Michel. Deux heures après son départ arriva la flotte des Indes : mais, les Espagnols, informés de la proximité des Anglois, ne s'arrêterent pas, ils continuèrent leur route jusqu'à Angra, dans l'Isle de Tercère, & y furent garantis par de bonnes fortifications & par une nombreuse garnison.

Les Anglois firent cependant trois prises sur les Espagnols : elles furent évaluées à des sommes considérables : mais les gens de mer étoient découragés par la préférence que le Comte d'Essex donnoit sur eux aux troupes de terre. On proposa d'attaquer la ville de Saint-Michel : le Comte se mit dans une barque pour reconnoître la place. Il se fit accompagner par quelques Officiers de terre, qui lui persuaderent que le terrain étoit inaccessible pour une descente, quoiqu'il fût beaucoup plus facile de l'y faire, qu'il ne l'avoit été à Fayal. Il fit son débarquement à Villa Franca qui est à six milles plus loin. Il devoit attaquer Saint-Michel par les derrières.

pendant que Raleigh feroit approcher les grands vaisseaux de la place , pour attirer sur lui l'attention des Espagnols , & les empêcher de prendre garde à ce qui se passoit du côté de terre.

Toute l'activité de Raleigh fut sans effet ; le Comte , au lieu de suivre le projet qu'on avoit formé , s'amusa à parcourir le pays , rejoignit les vaisseaux sans avoir causé aucun dommage aux ennemis , & fit mettre à la voile. On ignore quels furent les motifs qui l'engagerent à tenir cette conduite. Les Historiens du tems accusent le Comte d'Essex d'avoir mis toute sa confiance dans les troupes de terre , qui lui firent commettre une multitude de fautes impardonnables. Les vaisseaux essuyèrent une terrible tempête pendant leur retour en Angleterre. Lorsque le calme revint , le vaisseau Amiral se mit à la tête de la flotte & la guida : le Pilote du vaisseau que montoit Raleigh , connoissant ces parages , s'écarta de la route que tenoit l'Amiral , & passa pendant la nuit , sans aucun accident , cet endroit dangereux nommé l'*Evêque & les Clercs*. L'Amiral , qui avoit

trois lieues d'avance , continuoit sa route à voiles déployées au Nord-Est, ce qui l'auroit conduit en peu d'heures, avec ceux qui le suivoient , sur les sables du pays de Galles , où ils auroient péri tous inmanquablement. Le jour , en paroissant , fit connoître au Pilote de Raleigh le danger où le reste de la flotte étoit exposé : Raleigh ne put s'empêcher de blâmer la conduite du Comte & de ceux qui l'accompagnoient ; il dit même qu'ils méritoient qu'on les abandonnât au péril où les entraînoit leur opiniâtreté & leur ignorance. L'humanité l'engagea cependant à leur faire connoître le danger qui les menaçoit : il fit tirer un coup de canon d'avis.

Le Comte en profita , & fit changer la route. Il convint par la suite de son erreur , & reconnut qu'il devoit son salut à l'avis qu'il avoit reçu du vaisseau de Raleigh.

Raleigh aborda à Saint-Yves en Cornouailles , où quelques sribots Espagnols avoient fait une descente , & jetté la terreur dans tous les esprits. Son arrivée dissipa la crainte des habitans.

La conduite du Comte déplut beaucoup à la Cour : il y fut reçu très-froidement , ce qui l'engagea à se retirer à sa maison de campagne.

On fit au contraire à Raleigh l'accueil le plus agréable : on l'élut membre du Parlement, & , comme il étoit Lord Lieutenant du Comté de Cornouailles , & Conservateur des mines d'étain , il eut occasion de rendre les plus grands services à cette Province. Peu de tems après il fut nommé Vice-Amiral d'une flotte qu'on équipa pour garder les côtes , & pour garantir l'Angleterre d'une invasion dont les Historiens disent qu'elle étoit menacée : on ne dit point quelle étoit la Puissance qui menaçoit ce Royaume : ces menaces furent sans effet , & les vaisseaux qui composoient la flotte rentrèrent dans les Ports d'Angleterre.

Raleigh alla peu de temps après en qualité d'Ambassadeur en Flandres. Il ne se passa rien d'important dans cette négociation. Il fut depuis nommé Gouverneur de Jersey , assista en qualité de Capitaine des Gardes à la mort du Comte d'Essex , fut député avec le Lord Cobham pour recevoir le Mar-

quis de Rosny , depuis Duc de Sully ; qui fut envoyé en qualité d'Ambassadeur de France à la Cour d'Angleterre.

La mort de la Reine Elisabeth , qui arriva peu de tems après , priva Raleigh de sa protectrice. Le Comte d'Essex , jaloux de son mérite , l'avoit représenté comme un homme dangereux au Roi d'Ecosse Jacques VI , avec lequel il étoit en correspondance. Ce Prince , qui monta sur le trône d'Angleterre après la mort d'Elisabeth , sous le nom de Jacques I , avoit pris de fâcheuses impressions contre Raleigh. Elles augmentèrent encore par les insinuations de Cécil qui étoit ennemi du Chevalier. Il fut traduit à la barre de la Cour , où il fut condamné à mort pour avoir conspiré contre le Roi & ses descendans , & pour avoir voulu faire passer la Couronne à Isabelle. Le principal témoin de ce crime fut le Lord Cabham qui déposa dans un tems où il étoit irrité contre Raleigh : mais il rétracta par la suite cette déposition.

Il paroît que le Roi ne le croyoit pas coupable , puisqu'il ne délivra pas d'ordre pour exécuter la Sentence : il

le faisoit même souvent appeller au Conseil, lorsqu'il y étoit question d'affaires importantes, & lui envoyoit souvent demander son avis. Il lui rendit même la liberté & lui permit de sortir d'Angleterre, quoique la Sentence subsistât dans toute sa force. Elle servit cependant à le faire périr plusieurs années après, sans qu'il y eût de nouveaux crimes à sa charge.

Raleigh profita de sa liberté pour remplir le projet qu'il avoit toujours eu de faire un nouveau voyage en Guyane, afin de découvrir les mines qui y étoient. Il forma pour cette nouvelle entreprise un fonds d'environ quatre cens mille livres, dont la moitié fut le produit de la vente d'une maison qui appartenoit à sa femme, & qui étoit située dans le Comté de Surry. Son projet ayant été connu du public, plusieurs personnes de marque lui proposèrent de s'associer avec lui, & fournirent des sommes considérables pour les principales dépenses. Le Roi le nomma Commandant en chef de toutes les troupes & de tous les vaisseaux qu'on devoit employer dans cette expédition; lui donna pouvoir

de punir les crimes capitaux , avec le droit de vie & de mort sur tous ceux qui le suivroient. Son autorité eut enfin toute l'étendue qu'il étoit possible de lui accorder.

La commission fut signée le 26 Août 1616 , qui étoit la quatrième année du regne de Jacques en Angleterre. Le pouvoir de Raleigh étoit si grand que , suivant l'opinion de Bacon , il alloit jusqu'où le Roi pouvoit l'étendre. Le nombre des vaisseaux qui furent destinés à cette expédition , montoit à quatorze , & celui des hommes à cinq cens.

Raleigh espéroit mettre à la voile vers la fin de Mars 1617 ; mais plusieurs inconvéniens le retinrent jusqu'au mois de Juillet qu'il partit de Plymouth. Une tempête violente l'obligea de relâcher à Cork en Irlande , où les vents contraires le retinrent jusqu'au 19 Août.

Le 6 Septembre il arriva devant l'Isle de Lancerota , & fit demander au Gouverneur la permission de trafiquer pour des provisions. Celui-ci consentit d'abord à une entrevue ; mais il la différa de jour en jour , & refusa

enfin ouvertement d'avoir aucun commerce avec lui , disant que les Insulaires le craignoient tellement , qu'il n'osoit tenir sa parole , & le pria en même tems de faire embarquer les hommes de son équipage qui étoient descendus à terre. Raleigh y consentit. Malgré sa complaisance , les Insulaires attaquèrent ses gens dans leur retraite , & lui tuèrent un homme. Ils ne commirent ces hostilités contre lui , que parce qu'ils le soupçonnoient de faire partie de la flotte Turque , qui , peu de tems auparavant , avoit détruit Porto-Santo.

Raleigh se plaignit de cet outrage au Gouverneur de la Grande Canarie , qui , loin de lui répondre favorablement , fit une sortie sur les Anglois qui étoient descendus dans une partie déserte de l'Isle pour faire de l'eau. Le fils de Raleigh & quelques autres Officiers le repoussèrent courageusement. L'Amiral ne voulut pas tirer de ces hostilités la vengeance qu'il étoit en état de se procurer , pour ne pas donner à l'Espagne lieu de se plaindre de sa conduite.

Il fit ensuite voile à Gomera où le Port est très-bon & bien défendu. Les

Espagnols formerent une ligne sur le rivage , avançant presqu'entièrement dans l'eau , & le reçurent comme un ennemi ; mais ils furent bientôt dispersés par le canon de la flotte. Raleigh envoya alors un député vers le Gouverneur , pour lui dire qu'il n'avoit aucunes mauvaises intentions ; que son dessein étoit seulement d'acheter des provisions qu'il payeroit un prix raisonnable , ajoutant que si quelqu'un de ses gens faisoit quelque querelle ou quelque fraude , il le feroit pendre dans la place du marché. Il tint si exactement sa parole que lorsqu'il quitta l'Isle , le Gouverneur le chargea d'une lettre adressée à Dom Diego Sarmiento , Ambassadeur d'Espagne à la Cour de Londres , & depuis Comte de Gondemar , par laquelle il faisoit l'éloge de la conduite que Raleigh avoit tenue à son égard. La femme de ce Gouverneur , qui étoit originaire d'Angleterre , fit beaucoup d'accueil à Raleigh. Elle lui envoya des fruits , du gros pain , du sucre & quelques autres rafraîchissemens. L'Amiral lui envoya , par reconnaissance , une fraise d'un travail

& d'une finesse admirables , de l'extrait d'ambre & de l'eau rose , dont on faisoit beaucoup de cas dans cette Isle. Il mit en liberté une barque des Canaries qu'une de ses pinasses avoit prise à la hauteur du Cap-Blanc ; & ceux qui la montoient ayant assuré que les Anglois leur avoient mangé pour six ducats de poisson , il leur en donna huit.

La flotte Angloise fut souvent exposée à des dangers très-pressants dans le reste de sa course. Les tempêtes endommagerent les vaisseaux , détruisirent les cables & les ancres ; les pluies continuelles & la chaleur du climat occasionnerent parmi les gens de l'équipage des maladies qui lui enlevèrent un grand nombre d'hommes. Raleigh en essuya lui-même une qui étoit si violente, qu'il fut pendant vingt jours en danger de perdre la vie. Il assura lui-même qu'il devoit sa guérison aux rafraîchissemens qu'il avoit reçus de la Gouvernante de Gomera.

Vers le 22 Octobre la flotte fut surprise par un très-grand calme. L'air devint si épais & si sombre , qu'on fut obligé de se servir de chandelles à

midu dans la chambre de poupe, autrement il auroit été impossible de commander la manœuvre. Les Anglois virent des arcs en-ciel de couleur désagréable , & qui sembloient les environner continuellement. Raleigh en observa souvent de semblables dans les mers de l'Amérique. Il en compta un jour jusqu'à quinze, dont un formoit presque un cercle entier , & il remarqua qu'ils étoient toujours les avant-coureurs du fort tems.

Vers la fin d'Octobre la flotte se trouva réduite à une si petite quantité d'eau , qu'on fut obligé de retrancher la moitié de la portion à chaque homme d'équipage ; mais une pluie abondante fournit le moyen de remplir plusieurs tonneaux : quoique cette eau fût très-amere , on en fit cependant usage.

Le 11 Novembre 1617 la flotte arriva au Cap Wiapoco , où Raleigh espéroit trouver du secours d'un ancien domestique qu'il y avoit laissé. C'étoit un Indien qui avoit vécu avec lui trois ou quatre ans en Angleterre : mais il ne pût découvrir où il étoit. La flotte fit voile vers Caliana , sur les côtes

de la Guyane , à cinq degrés de latitude , où il descendit à terre & fit élever une tente. Il visita le pays , y trouva des Armadila , des Porcs , & différentes autres espèces d'animaux. Plusieurs Caciques s'empresèrent de lui rendre visite , & de lui apporter des rafraichissements. Il fit débarquer tous les malades qui furent bientôt rétablis par le bon air & la bonne nourriture. Il en mourut cependant quelques-uns.

Raleigh écrivit de cet endroit une assez longue lettre à sa femme , & la lui envoya par le Capitaine Pierre Alley , qui se trouva tellement incommodé de vertiges , que l'Amiral lui permit de retourner en Europe par un vaisseau Hollandois qu'il rencontra. Il marquoit dans cette lettre que les maladies lui avoient enlevé quarante-deux hommes ; mais que l'air de la Guyane forrificioit de jour en jour ceux qui lui restoit ; qu'il étoit très-satisfait de l'humanité des Indiens , qui faisoient paroître les meilleures dispositions pour les Anglois.

La bonne conduite qu'il avoit autrefois tenue avec eux avoit fait une si forte impression sur leurs esprits , qu'ils

le solliciterent vivement de demeurer dans leur pays : s'il avoit voulu les écouter , il auroit régné sur eux , comme leur Prince souverain.

Il fit nettoyer les vaisseaux , prépara ses bagages & ses chaloupes , fit rafraîchir les gens autant qu'il lui fut possible , fit des provisions & mit à la voile le 4 Décembre 1617. La flotte pensa périr , ayant touché sur des bas fonds , près des Isles nommées *le Triangle* , & ne put s'en tirer qu'après un travail de vingt-quatre heures.

Le tempérament de Raleigh étoit affoibli par les chagrins & les fatigues. Il devint si foible qu'on étoit obligé de le porter sur une chaise. Sa mauvaise santé ne lui permettant pas d'entreprendre aucune expédition laborieuse , il résolut de demeurer avec cinq de ses plus grands vaisseaux à Punta de Gallo , dans l'Isle de la Trinité , pendant que les autres bâtimens , commandés par le Capitaine Keymis , par le fils de Raleigh & par quelques autres Gentilshommes , avec cinq ou six Compagnies d'Infanterie , munis de provisions pour un mois , feroient voile

vers la rivière d'Orinoque, pour chercher la mine qui étoit l'objet de leur voyage. Il ordonna que ceux qui par-toient pour cette recherche campe-roient entre les vaisseaux & cette mine, jusqu'à ce qu'on en eût bien connu la largeur & la profondeur; qu'ils feroient leur descente avec les plus grandes précautions, pour éviter que les Espagnols ne fussent instruits de leur arrivée, & ne se missent en force pour les repousser. Il finit par leur dire que s'ils ne trouvoient pas la mine assez considérable pour être exploitée, on se contentât d'en tirer une certaine quantité de matiere brute, uniquement pour prouver à l'Angle-terre que le projet n'étoit pas chi-mérique.

Lorsque toutes les dispositions fu-rent faites, Keymis & le jeune Ra-leigh partirent le 10 Décembre pour la mine: mais ils trouverent une ville Espagnole composée de cent quarante maisons nouvellement bâtie sur le canal de l'Orinoque. Les Anglois dresserent leurs tentes entre cet endroit & celui où ils pensoient qu'étoit la mine, de façon que leurs vaisseaux

n'étoient point exposés aux entreprises des ennemis. Les Espagnols surprirent leur camp pendant la nuit, & les attaquèrent avec tant de fureur, que les Anglois auroient été tous taillés en pièces, si le jeune Raleigh & quelques autres Capitaines ne les eussent ralliés, lorsqu'ils étoient prêts à prendre la fuite. Ils les ramenerent au combat avec tant de succès, qu'ils repoussèrent les Espagnols jusqu'aux portes de leur ville, où le combat se renouvella avec vigueur. Le jeune Raleigh tua un des Officiers Espagnols, tomba sur un autre avec plus de valeur que de prudence; reçut plusieurs coups de mousquet & périt: le combat devint encore plus sanglant à l'entrée de la ville; le Gouverneur, accablé de fatigues & couvert de blessures, tomba mort au milieu de la mêlée. Alors les Espagnols lâchèrent prise: les Anglois les poursuivirent avec ardeur, les forcèrent de se retirer dans les montagnes, & mirent le feu à la ville.

Keymis s'empara de quelques papiers, d'une petite quantité d'argent, & de quelques effets rares qui avoient appartenu au Gouverneur. Après cette

viçtoire , il réfolut d'aller à la mine ; mais les paffages étoient trop bien défendus pour qu'il pût y arriver. Il tomba dans une embuscade où il perdit deux hommes , & en eut fix de bleffés.

Cet accident , joint à plufieurs autres , découragea tellement Keymis , que , malgré les offres que lui firent les Indiens de le conduire à d'autres mines d'or , il perfifta dans la réfolution de retourner à fes vaiffeaux : il y fut même forcé par les murmures du plus grand nombre de fes gens. Cette conduite déplut beaucoup à Raleigh qui lui en fit une réprimande très-févere : Keymis fe retira fort mécontent dans fa chambre. On entendit quelques moments après un coup de pistolet : Raleigh envoya favoir ce que cela fignifioit : Keymis répondit qu'il avoit tiré ce coup , parce que le pistolet étoit chargé depuis long-tems. Une demi-heure après fon valet de chambre le trouva mort , baigné dans fon fang , ayant à côté de lui un pistolet & un grand couteau. Lorsqu'on eut examiné fon cadavre , on jugea qu'il avoit voulu d'abord fe tuer avec le

pistolet , mais que la balle étant trop petite , lui avoit seulement rompu une côte , & que , pour se détruire , il s'étoit porté un coup de couteau dans la mamelle gauche.

Raleigh , voyant que les affaires prenoient une tournure peu favorable , tint un Conseil , dont le résultat fut qu'on devoit aller à Terre-Neuve pour se rafraîchir & pour radoubier les vaisseaux. Plusieurs de ses gens se mutinerent en route , & il fut obligé de les renvoyer en Angleterre.

Lorsque Raleigh fut arrivé à Terre-Neuve , il s'éleva des troubles à bord de son vaisseau. Il proposoit à ses gens de retourner en Guyane , lorsqu'ils auroient pris des rafraîchissements , & que leurs vaisseaux seroient radoubés ; mais le plus grand nombre déclara qu'il vouloit retourner en Angleterre. La dispute alla si loin , que Raleigh fut en danger de perdre la vie.

Il fut donc obligé de retourner en Angleterre : lorsqu'il y arriva , le Roi venoit de faire publier une proclamation , pour lui ordonner de comparoitre lui & ses gens devant le Conseil privé , afin de répondre sur les

accusations portées contre lui ; pour avoir brûlé la ville de S. Thomas , & commis plusieurs hostilités contre les Loix des Nations & sur les territoires du Roi d'Espagne , actions très-détestables aux yeux du Roi qui déclaroit être très-éloigné de vouloir les soutenir.

L'Amiral jugea , par cette proclamation & plusieurs autres circonstances , que sa conduite avoit été présentée à la Cour sous des couleurs très-peu favorables. Il résolut de se soumettre aux caprices du sort ; après être resté quelque tems à Plimouth , il se rendit à Londres ; mais à peine avoit-il fait vingt milles , qu'il rencontra Sir Louis Stuckeley , Vice-Amiral de Devon qui avoit ordre de l'arrêter. Ils retournèrent ensemble à Plimouth , & Raleigh y demeura , jusqu'à ce qu'il vint un nouvel ordre de l'amener prisonnier à Londres.

Les différens avis qu'il reçut , lui firent connoître que sa perte étoit assurée : pour se soustraire au danger qui le menaçoit, il avoit chargé le Capitaine King de tenir une barque prête , pour qu'il pût se sauver hors du Royaume.

King le servit comme il le désiroit ; mais Raleigh changea tout-à-coup d'idée , quoiqu'il lui fût très-facile de s'échapper , & qu'il fût probable que le Ministre d'Espagne & sa faction lui avoient voué une haine implacable ; que sa perte étoit certaine à cause du grand crédit que les Espagnols avoient alors à la Cour. Tous ses amis se réunirent pour l'engager à mettre sa personne en sûreté : leurs remontrances , leurs exhortations furent inutiles ; malgré son esprit & sa pénétration , il avoit dans le caractère une roideur incroyable qui avoit augmenté parmi les armes , dans les dangers & par les victoires. Il conserva toujours l'idée qu'il étoit indigne d'un homme d'honneur de fuir , & qu'il devoit se soumettre aux volontés du Roi.

Lorsqu'il fut arrivé à Londres , on le constitua prisonnier dans sa propre maison. Comptant sur l'amitié apparente de Stuckeley , auquel il avoit fait des présents considérables de rubis & de diamants , il sollicita secrètement la protection de l'Ambassadeur de France auprès du Roi d'Angleterre , & le pria d'obtenir pour lui

la permission de se retirer en France. On lui avoit préparé un vaisseau à Gravesend , & l'on parvint enfin à l'engager à s'y rendre pendant la nuit ; mais il n'étoit plus tems de songer à sa sûreté : on avoit pris toutes les précautions nécessaires pour le conduire à sa perte : les passages près de Gréenwich étoient occupés par plusieurs barges du Roi. Il descendit à terre , & fut suivi par les gens de ces barges qui débarquerent après lui. En vain il voulut se dérober à leur poursuite , Stuckeley l'arrêta au nom du Roi , & le remit entre leurs mains , lui faisant entendre que c'étoit pour sa propre sûreté. « En m'assurant de vous , lui dit » ce traître , ou du moins en feignant » de le faire , à présent que nous som- » mes découverts , vous pourrez de- » meurer sous ma garde , & nous » trouverons , sans doute , une autre » occasion pour vous sauver ». Le malheur dans lequel Raleigh se trouvoit précipité , lui laissoit encore assez de jugement pour apprécier la conduite du traître qui se disoit son ami. Il lui répondit : « Sir Louis , la » trahison ne coûte rien aux ames

» viles , & vous me trahissez. Celui
» qui sacrifie son honneur à l'intérêt ,
» se couvre d'un opprobre éternel.
» Vous m'appellez votre ami , &
» vous avez vendu mon sang. Le
» précipice se creuse sans cesse , Stuc-
» keley , sous les pas de celui qui
» s'est élevé par le crime ».

Les oreilles de Stuckeley n'étoient pas faites pour entendre la voix de l'honneur & de l'humanité, il poursuivit son odieuse entreprise. Pour n'être pas scélérat à demi , il avoit eu la barbare adresse de s'insinuer dans l'amitié de Raleigh au point de devenir le dépositaire de ses plus secrètes pensées , & le guide de ses actions. Il étoit par là en état de montrer sa victime à découvert à ceux qui vouloient l'immoler , & de conduire en même tems ses pas vers le précipice. Il engagea Raleigh à se conduire d'une manière qui le rendoit sujet à toute la rigueur des Loix. Stuckeley arriva au but que se proposent toujours les hommes de son odieux caractère : il reçut des présents considérables de celui qu'il conduisoit à sa perte , & de ceux qui la désiroient : mais il existe

toujours de ces ames nobles, de ces hommes solides qui, ne se laissant point éblouir par le faste des richesses & des grandeurs, savent juger les hommes dans quelque état qu'ils soient, & leur font rendre compte de leurs actions au tribunal de l'équité. Stuckeley se couvrit d'opprobre à leurs yeux.

Quittons pour un instant le traître Stuckeley, & suivons l'infortuné Raleigh jusqu'à son supplice. On le conduisit à Londres, & on l'enferma dans la Tour. Il y composa plusieurs Mémoires qu'il fit parvenir au Roi. Il lui faisoit connoître que l'intérêt de la Nation Angloise demandoit qu'il ne fit jamais alliance avec les Espagnols, & que les maux qu'il leur avoit faits étoient autant de services qu'il avoit rendus à sa Patrie en affoiblissant ses ennemis, & en lui montrant les avantages qu'elle pouvoit avoir sur eux. Le Roi & ses Ministres sentirent la vérité de ses raisonnements : mais les pressantes sollicitations de la Cour d'Espagne, l'or qu'elle fut répandre en Angleterre, la foiblesse de Jacques I conduisirent Raleigh à l'échafaud.

Le 28 Octobre 1618 , Sir Walter Raleigh fut conduit de la Tour à la Cour du banc du Roi , en vertu de l'*habeas corpus* , & la sentence qui avoit autrefois été portée contre lui , fut examinée de nouveau & confirmée. En conséquence on l'envoya à Gattehouse pour être exécuté le lendemain. Il eut la tête tranchée dans la place du vieux Palais devant la chambre du Parlement. Il étoit alors âgé de soixante-six ans. Avant de présenter sa tête au bourreau , il prononça un discours très-vif , pour se justifier de toutes les accusations qu'on lui imputoit , prit la hache qui étoit destinée pour lui trancher la tête , dit que cette médecine étoit bien aiguë , mais qu'elle mettroit fin à tous ses malheurs , & qu'elle alloit enfin le dérober aux poursuites de ses ennemis.

Son corps fut enterré dans l'Eglise de Sainte-Marguerite , près de l'autel. Sa veuve garda pendant plusieurs années sa tête dans une cassette. Elle passa ensuite à son fils qui la fit enterrer à Wett-Horseley , dans le Comté de Surry.

On assure que peu de tems après

son exécution , Jacques I. écrivit à son Ministre à Madrid une lettre , par laquelle ce Monarque disoit que les Espagnols n'avoient plus de motif de se conduire avec dissimulation , puisqu'il leur avoit sacrifié Sir Walter Raleigh , un des plus habiles hommes qui fussent à son service. Il ajoutoit même que s'il l'avoit conservé , il auroit donné une grande satisfaction à toute l'Angleterre , parce qu'il étoit autant en état de commander que les plus habiles Généraux qui fussent alors en Europe.

Smollett le peint sous des couleurs tout-à-fait différentes dans son Histoire d'Angleterre , *Tome XII, page 112*. Il convient que Sir Walter Raleigh étoit rempli des plus grands talents ; mais qu'il étoit turbulent , téméraire & présomptueux ; qu'il avoit causé de grands maux aux Espagnols sous le regne d'Elisabeth. Il ajoute qu'il n'avoit entrepris son dernier voyage que dans la vue d'exercer la piraterie.

Écoutons M. Hume ; voici comme il parle dans son Histoire de la Maison Stuart. Lorsque le Chevalier Walter Raleigh avoit été conduit à la Tour , son naturel hautain & violent ,

l'avoit rendu l'homme d'Angleterre le plus odieux au peuple , & cette haine publique avoit eu beaucoup de part à sa condamnation : mais treize ans de prison avoient changé en sa faveur les sentiments de la nation. On avoit eu le tems de réfléchir à la dureté , pour ne pas dire à l'injustice de sa sentence. On prit en pitié cet esprit actif , entreprenant , qui languissoit dans une obscure prison ; on fut frappé de cette étendue de génie qui , dans un homme élevé au milieu des exercices de mer & de guerre , lui avoit fait surpasser en recherches de littérature ceux mêmes que leur profession attachoit à des études paisibles & sédentaires. On conçut de l'admiration pour cette grandeur & cette fermeté d'ame qui avoient été capables de l'engager à son âge & dans sa situation à composer une Histoire du Monde. Pour augmenter ces favorables dispositions , sur lesquelles il fondeoit l'espoir de sa liberté , il répandit le bruit d'une mine d'or qu'il avoit découverte en Guyane , capable , suivant sa description , non-seulement d'enrichir tous les Aventuriers , mais d'apporter d'immenses trésors à la nation.

L'ordre demandoit peut-être que le crime qu'il avoit commis , en violant la paix avec l'Espagne , fût jugé par le Tribunal de la Loi commune , ou qu'il le fût par la Loi Martiale ; mais c'étoit un principe établi dans la Robe , qu'étant déjà condamné pour le crime de haute trahison , il ne pouvoit être remis en prison pour un autre crime. Pour satisfaire l'Espagne qui faisoit retentir hautement ses plaintes , le Roi signa sur l'ancienne sentence l'ordre de son exécution.

De tous les événements du regne de Jacques , il n'y en eut point de plus désagréable au public que le supplice du Chevalier Raleigh. Exécuter une sentence si rigoureuse dans l'origine , si long-tems suspendue , & comme tacitement annullée par une Commission qui renfermoit une nouvelle marque de confiance , passa pour un excès de cruauté & d'injustice. Sacrifier à l'ennemi secret de l'Angleterre la vie du seul homme de la Nation qui eût alors une réputation distinguée de valeur & d'expérience militaire , parut une bassesse autant qu'une indiscretion ; & l'étroite liaison que le Roi entretenoit

avec l'Espagne, déplaisant à tous les Anglois, leur rendit cette complaisance encore plus odieuse.

Stuckeley, ce traître qui avoit si lâchement livré Raleigh, fut condamné, peu de tems après la mort du Chevalier, à être pendu, pour avoir altéré tout l'or qui avoit été le prix de sa trahison. Il gagna cependant, à force d'argent, quelques Favoris du Roi, & obtint son pardon. Il se retira par la suite dans l'Isle de Lundi, où son esprit s'aliéna, & où il mourut dans une extrême pauvreté.

Fin du Tome XXIV.



TABLE

DES CHAPITRES

ET DES ARTICLES

Contenus dans le vingt-quatrième Volume.

CONTINUATION DE LA CONQUÊTE
DU PÉROU. Page I.

CHAPITRE III.

| | |
|---|-------|
| <i>Étendue & Description du Brésil.</i> | 132 |
| ARTICLE I. Côte Septentrionale du Brésil. | 133 |
| §. I. Capitainie de Para. | ibid. |
| §. II. Capitainie de Marannon, ou de Maragnhan. | 138 |
| §. III. Capitainie de Ciara. | 145 |
| ARTICLE II. Côte Orientale du Brésil. | 147 |
| §. I. Capitainie de Rio-Grande. | ibid. |
| §. II. Capitainie de Paraíba. | 149 |

| | |
|---|-------|
| §. III. Capitainie de Tamaraca ou Itamaraca. | 150 |
| §. IV. Capitainie de Fernambuc. | 151 |
| §. V. Capitainie de Seregipe. | 156 |
| §. VI. Capitainie de Bathia , ou de la Baie de tous les Saints. | ibid. |
| §. VII. Capitainie d'Ilheos. | 161 |
| §. VIII. Capitainie de Porto Seguro. | 163 |
| §. IX. Capitainie de Spiritu Santo. | 166 |
| ARTICLE III. Côte Méridionale du Brésil. | 169 |
| §. I. Capitainie de Rio Janeiro. | 170 |
| §. II. Capitainie de Saint Vincent. | 173 |
| §. III. Capitainie Del Rey. | 178 |
| ART. IV. Différentes Nations Indiennes qui habitent le Brésil. | 181 |
| §. I. Religion des Brasiliens. | 197 |
| §. II. Mariage des Brasiliens. | 204 |
| §. III. Éducation des Brasiliens. | 207 |
| §. IV. Parure & Ajustement des Brasiliens. | ibid. |
| §. V. Occupation des femmes du Brésil. | 212 |
| §. VI. Nourriture des Brasiliens. | 214 |
| §. VII. Leurs Guerres. | 216 |
| §. VIII. Humanité des Brasiliens pour les Etrangers. | 227 |
| §. IX. Maladies , Remedes des Brasiliens. | 229 |

| | |
|---|-----|
| DES CHAPITRES. | 467 |
| §. X. Constitution des Brasiliens. | 231 |
| ARTICLE V. Histoire Naturelle du Brésil. | 233 |
| §. I. Quadrupedes. | 234 |
| §. II. Reptiles du Brésil. | 243 |
| §. III. Insectes. | 248 |
| §. IV. Oiseaux. | 249 |
| §. V. Poissons. | 256 |
| §. VI. Coquillages. | 262 |
| §. VII. Oiseaux Marins. | 264 |
| §. VIII. Poissons des Fleuves du Brésil. | 267 |
| §. IX. Animaux transportés au Brésil. | 269 |
| §. X. Arbres & Plantes du Brésil. | 270 |
| §. XI. Herbes & Plantes du Brésil. | 284 |
| §. XII. Productions naturelles de l'Isle de Marannon, ou Maragnhan. | 295 |
| §. XIII. Oiseaux de la même Isle. | 298 |
| ART. VI. Etablissement des Portugais au Brésil. | 300 |
| §. I. Etablissement des François au Brésil. | 304 |
| §. II. Voyages & Etablissements des Hollandois au Brésil. | 318 |

CHAPITRE IV.

| | |
|--------------------------------------|-----|
| Position & Description de la Guyane. | 347 |
| ARTICLE I. Guyane Espagnole. | 349 |

| | |
|--|------|
| ARTICLE II. <i>Guyane Françoisse.</i> | ibid |
| §. I. <i>Propriétés de l'Isle de Cayenne.</i> | 356 |
| §. II. <i>Plantes de Cayenne.</i> | 358 |
| §. III. <i>Climat de l'Isle.</i> | 359 |
| §. IV. <i>Maladies auxquelles les Habitans de Cayenne sont sujets.</i> | 361 |
| §. V. <i>Productions de l'Isle de Cayenne.</i> | 364 |
| §. VI. <i>Animaux de l'Isle de Cayenne.</i> | 348 |
| §. VII. <i>Isles voisines de Cayenne.</i> | 370 |
| ARTICLE III. <i>Guyane Holandoise.</i> | 371 |
| §. I. <i>Insectes de Surinam.</i> | 372 |
| ARTICLE IV. <i>Guyane Portugaïse.</i> | 413 |
| §. I. <i>Différentes Nations d'Indiens qui habitent la Guyane.</i> | 414 |
| §. II. <i>Habillemens des Indiens de Cayenne.</i> | 416 |
| §. III. <i>Leur industrie ; leurs usages.</i> | 417 |
| §. IV. <i>Leur Religion.</i> | 419 |
| §. V. <i>Création singulière de leurs Capitaines.</i> | 420 |
| §. VI. <i>Manière de créer les Médecins.</i> | 425 |
| ARTICLE V. <i>Comment les Européens ont découvert la Guyane.</i> | 427 |

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Tomes XXIII & XIV de l'Histoire Moderne des Chinois, &c.* & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 16 Février 1773.

DEGUIGNES.

Errata du Tome vingt-troisième.

Page 389, ligne 10, Oviedo ; lisez : Ovando.

Page 328, ligne 18 Wexner ; lisez : Werner.

